

Ovide
LES TRISTES



EXTRAIT DE :

OVIDE, *ŒUVRES COMPLÈTES*, AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS, PUBLIÉES
SOUS LA DIRECTION DE M. NISARD, MAÎTRE DE CONFÉRENCE À L'ÉCOLE NORMALE, PARIS, J.-J. DUBOCHET ET
COMPAGNIE, ÉDITEURS, RUE DE SEINE, N. 33, 1838

LIVRE PREMIER : PP. 1–18

LIVRE DEUXIÈME : PP. 19–32

LIVRE TROISIÈME : PP. 33–49

LIVRE QUATRIÈME : PP. 50–64

LIVRE CINQUIÈME : PP. 65–81

LIVRE PREMIER.

ÉLÉGIE I.

Va, petit livre, j'y consens, va sans moi dans cette ville où, hélas ! il ne m'est point permis d'aller, à moi qui suis ton père ; va, mais sans ornements, comme il convient au fils de l'exilé ; et malheureux, adopte les insignes du malheur. Que le vaciet (1) ne te farde point de sa teinture de pourpre ; cette couleur n'est pas la couleur du deuil ; que le vermillon (2) ne donne pas de lustre à ton titre, ni l'huile de cèdre à tes feuilletts. Qu'on ne voie point de blanches pommettes (3) se détacher sur tes pages noires ; cet appareil peut orner des livres heureux, mais toi, tu ne dois pas oublier ma misère ; que ta double surface ne soit point polie par la tendre pierre-ponce (4) ; présente-toi hérissé de poils épars çà et là, et ne sois pas honteux de quelques tâches : celui qui les verra y reconnaîtra l'effet de mes larmes. Va, mon livre, et salue de ma part les lieux qui me sont chers ; j'y pénétrerai ainsi par la seule voie qui me reste ouverte.

S'il est quelqu'un dans la foule qui pense encore à moi, s'il est quelqu'un qui demande par hasard ce que je fais, dis-lui que j'existe, mais que je ne vis pas, et que cependant cette existence précaire est le bienfait d'un dieu. Par prudence, et de peur d'aller trop loin, tu ne répondras aux questions indiscrettes qu'en te laissant lire. A ton aspect, le lecteur aussitôt se préoccupera de mes crimes, et je serai poursuivi par la clameur populaire, comme un ennemi public. Abstiens-toi de répliquer, même aux plus mordants propos ; une cause déjà mauvaise se gâte encore quand on la plaide. Peut-être trouveras-tu quelqu'un qui gémera de m'avoir perdu, qui lira ces vers les joues mouillées de pleurs, et dont les yeux silencieux, de peur des oreilles malveillantes, invoqueront la clémence de César et le soulagement de mes maux. Quel qu'il soit, puisse-t-il n'être pas malheureux un jour, celui qui sollicite l'indulgence des dieux en faveur des malheureux ! Puissent ses vœux s'accomplir ! puisse le ressentiment du prince s'éteindre et me permettre de mourir au sein de la patrie !

Quelque fidèle que tu sois à mes ordres, peut-être, ô mon livre ! seras-tu critiqué et mis bien au-dessous de ma réputation. Le devoir du juge est d'examiner les circonstances des faits aussi bien que les faits eux-mêmes ; cet examen te sauvera. La poésie ne peut éclore que dans la sérénité de l'âme, et des malheurs soudains ont assombri mon existence ; la poésie réclame la solitude et le calme, je suis le jouet de la mer, des vents et de la tempête ; la poésie veut être libre de crainte, et, dans mon délire, je vois sans cesse un glaive menacer ma poitrine. Mais ces vers devront encore étonner le critique impartial ; et, quelque faibles qu'ils soient, il les lira avec indulgence. Mettez à ma place un Homère, et l'entourez d'autant d'infortune que moi-même, tout son génie en serait bientôt frappé d'impuissance.

Enfin, mon livre, pars indifférent à l'opinion et ne rougis pas si tu déplaïs au lecteur. La fortune ne nous est pas assez favorable pour que tu fasses cas de la

gloire. Au temps de ma prospérité, j'aspirais à la renommée, et j'en étais avide ; aujourd'hui, si je ne maudis pas la poésie, ce penchant qui m'a été fatal, cela doit suffire, puisque mon exil est aussi l'œuvre de mon génie. Va cependant, va pour moi, tu le peux du moins, contempler Rome. Dieux ! que ne puis-je, en ce jour, être mon livre !

Ne crois pas cependant, parce que tu arriveras étranger dans la ville immense, que tu puisses y arriver inconnu, sans titre même. Ta sombre couleur te trahirait, si tu voulais renier ton père. Ne t'introduis toutefois qu'avec mystère ; mes anciennes poésies pourraient te nuire, et je ne suis plus, comme jadis, le favori du public. Si quelqu'un, par cela seul que tu viens de moi, se fait scrupule de te lire et te rejette de son sein, dis-lui : « Regarde le titre ; je n'enseigne pas ici l'art d'aimer ; une peine était due à ce livre, et il l'a subie. »

Peut être veux-tu savoir si je t'ordonnerai de gravir la colline où s'élève le palais de César ? Pardon, séjour auguste ; pardon, divinités de ce séjour ! Mais c'est de cette demeure redoutable que la foudre est tombée sur ma tête. Je connais, sans doute, la clémence des divinités qui y résident, mais je redoute celles qui m'ont frappé. Elle tremble au moindre bruit d'ailes, la colombe que les serres de l'épervier ont blessé ; elle n'ose plus s'éloigner de la bergerie, la brebis arrachée à la gueule du loup ravisseur ; Phaéton, s'il revenait à la vie, fuirait le ciel, et n'oserait approcher de ces coursiers qu'il voulut follement conduire. Et moi aussi je crains encore, je l'avoue, après en avoir senti les atteintes, les traits de Jupiter, et je me crois menacé de ses feux vengeurs chaque fois que le tonnerre gronde. Celui des Grecs dont le navire a une fois évité les écueils de Capharée détourne ses voiles des eaux de l'Eubée ; ma barque aussi, déjà battue par une terrible tempête, frémit d'approcher des côtes où elle fut maltraitée. Sois donc, livre chéri, sois timide et circonspect, et qu'il te suffise d'être lu des gens de condition médiocre. Icare, pour s'être élançé d'une aile trop faible vers les régions élevées de l'air, a donné son nom à la mer Icarienne. Il est difficile cependant de décider si tu dois faire usage de la rame ou des voiles ; tu consulteras le temps et les lieux. Si tu peux être présenté dans un moment de loisir, si tu vois le calme régner partout, si la colère a épuisé sa fougue, s'il se trouve un introducteur généreux qui, malgré tes hésitations et tes craintes, la présente, après avoir préparé en peu de mois ta réception, risque-toi. Puisses-tu, plus heureux que ton maître, arriver en temps opportun et soulager ma misère ; car nul autre que l'auteur de ma blessure, comme autrefois Achille, ne peut la guérir. Prends garde surtout de me nuire en voulant me servir : mon cœur, hélas ! craint plus qu'il n'espère. Ne va pas éveiller et ranimer cette colère qui sommeille, et ne sois pas pour moi la cause d'un châtement nouveau.

Quand tu seras entré dans le sanctuaire de mes travaux, que tu auras trouvé la cassette arrondie, domicile qui t'est destiné, tu y verras rangés en bon ordre tes frères, autres enfants de mes veilles ; tous montreront leurs titres à découvert, et porteront fièrement leur nom inscrit en toutes lettres. Il en est trois

seulement que tu découvriras cachés dans un coin obscur. Ceux-là enseignent un art que personne n'ignore, l'*Art d'Aimer*. Fuis leur contact ou flétris-les, si tu l'oses, du nom d'Oedipe et de Télégone (5); si tu as de la déférence pour ton père, je te conjure de ne pas en aimer un seul des trois, quoi qu'il fasse pour t'apprendre à aimer. Il est aussi quinze volumes de métamorphoses, poésies échappées à mes funérailles ; je te charge de leur, dire que ma fortune peut fournir une métamorphose de plus à celles que j'ai chantées, car elle a pris tout à coup un aspect bien différent de ce qu'elle était d'abord, aussi pitoyable aujourd'hui qu'elle était heureuse hier. J'aurais encore, si tu veux le savoir, beaucoup d'instructions à te donner, mais je crains d'avoir déjà trop retardé ton départ ; si d'ailleurs je te chargeais de tout ce qui oppresse mon âme, tu deviendrais toi-même un fardeau trop lourd à transporter ; le voyage est long ! hâte-toi donc. Pour moi, je resterai confiné aux extrémités du monde, sur une terre bien éloignée de celle qui m'a vu naître !

ÉLÉGIE II.

Dieux de la mer et du ciel ! (car il ne me reste plus maintenant qu'à faire des vœux), n'achevez pas de mettre en pièces ce navire, déjà si maltraité, et ne vous associez pas à la vengeance du grand César. Souvent un dieu protège ceux qu'un autre persécute. Si Vulcain prit parti contre Troie, Apollon se déclara pour elle. Vénus favorisa les Troyens, quand Pallas leur était contraire ; Junon, si propice à Turnus, haïssait Énée, mais celui-ci était en sûreté sous la sauvegarde de Vénus ; souvent Neptune en courroux a attaqué le prudent Ulysse, et souvent Minerve le déroba aux coups du frère de son père. Et nous aussi, malgré la distance qui nous sépare de ces héros, qui empêche qu'une divinité ne nous protège contre les agressions d'une autre divinité ? Mais, infortuné que je suis ! mes vœux impuissants se perdent dans les airs ! d'énormes vagues couvrent la bouche qui les profère. L'impétueux Notus disperse mes paroles et ne permet pas d'arriver jusqu'aux dieux les prières que je leur adresse. Ainsi les mêmes vents, comme si c'était trop peu pour moi d'un seul dommage, emportent je ne sais où et mes voiles et mes vœux !

O malheur ! quelles vastes montagnes d'eau roulent les unes sur les autres et semblent vouloir s'élaner jusqu'au ciel ! Quelles vallées profondes, quand les flots s'abaissent, s'entrouvrent sous nos pieds, et semblent toucher au sombre Tartare ; de quelque côté que se portent les regards, partout la mer et le ciel, l'une grosse de vagues amoncelées, l'autre de nuages menaçants. Au milieu de ces deux éléments, les vents se déchaînent en tourbillons furieux. La mer ne sait à quel maître obéir : tantôt c'est l'Eurus qui s'élançait de l'orient embrasé, tantôt le Zéphyr qui souffle de l'occident, tantôt le froid Borée accourt avec furie de l'aride Septentrion (1), et tantôt le Notus vient le combattre en l'attaquant de front. Le pilote éperdu ne sait plus quelle route éviter ou suivre ; dans cette affreuse perplexité, son art même est frappé d'impuissance.

Ainsi donc nous mourons ! plus d'espoir de salut qui ne soit chimérique ! Pendant que je parle, la vague inonde mon visage ; elle m'ôte la respiration, et ma bouche, ouverte en vain pour implorer l'assistance des dieux, se remplit d'une onde homicide. Heureusement ma fidèle épouse ne pleure que mon exil ! De tous mes malheurs, elle ne connaît et ne déplore que celui-là ; elle ignore que je suis le jouet du vaste Océan, elle ignore que je suis à la merci des vents, elle ignore enfin que la mort est là, sous mes yeux. Je rends grâces aux dieux de ce que je n'ai pas souffert qu'elle s'embarquât avec moi, de ce que la fatalité n'a pas voulu que je subisse deux fois la mort. Quand je périrais maintenant, puisqu'elle est en sûreté, je me survivrais encore dans la moitié de moi-même.

Hélas ! quel rapide éclair a sillonné la nue ! de quels terribles éclats retentit la voûte éthérée ! La lame frappe les flancs du navire aussi violemment que la pesante baliste qui ébranle les remparts ; et la vague qui s'élève surpasse toutes les autres vagues, c'est celle qui suit la neuvième et précède la onzième (2).

Ce n'est pas la mort que je redoute, ce sont les horreurs d'une telle mort : sauvez-moi du naufrage, la mort sera pour moi un bienfait. C'est quelque chose, pour celui qui meurt de mort naturelle ou par le fer, de rendre son corps à la terre sur laquelle il a vécu ; c'est quelque chose d'espérer un tombeau de la tendresse de ses proches et de ne pas être la pâture des monstres marins.

Supposez-moi digne d'un tel supplice, je ne suis pas seul sur ce navire ; pourquoi envelopper dans ma perte des hommes innocents ?

Dieux de l'Olympe, et vous, dieux azurés qui réglez sur les mers, cessez vos menaces les uns et les autres ; cette vie que m'a laissée la colère généreuse de César, souffrez que je la traîne douloureusement jusqu'au séjour qu'il m'assigne. Si vous voulez que mon expiation soit proportionnée à mon crime, ma faute, César lui-même l'a décidé, n'est pas de celles que l'on punit de mort ; s'il eût voulu m'envoyer sur les bords du Styx, certes il le pouvait sans votre aide ! Toujours maître de verser mon sang, il ne m'envie pas le bonheur de vivre, et peut encore, quand il le voudra, m'ôter ce qu'il m'a laissé. Mais vous, envers qui du moins je ne me crois coupable d'aucune offense, ô dieux ! je vous en supplie, contentez-vous des maux que j'endure.

Et pourtant quand vous vous uniriez tous pour sauver un malheureux, l'être déjà frappé de mort ne peut plus être sauvé ; que la mer se calme, que les vents me deviennent favorables, que vous me fassiez grâce enfin, en serai-je moins exilé ? Ce n'est pas pour trafiquer ni pour assouvir ma cupidité de richesses infinies que je sillonne la vaste mer ; ce n'est pas pour aller, comme autrefois, étudier à Athènes, ni pour visiter les villes de l'Asie et les contrées que j'y ai déjà vues, ni pour aborder à la célèbre ville d'Alexandre (3) et voir tes rives enchantées, ô Nil capricieux ! Si je demande des vents favorables, qui le croirait ? c'est la Sarmatie (4) qui est la terre où j'aspire ! Je fais des vœux pour toucher aux rivages barbares du Pont occidental (5), et je suis réduit à me plaindre de m'éloigner

trop lentement de ma patrie ! Pour voir Tomes, située je ne sais dans quel coin du monde, j'abrège par mes vœux la route de l'exil. Si je vous suis cher, calmez ces flots furieux, et servez de guide à mon vaisseau ; si je vous suis odieux, poussez-le vers ces côtes où César me relègue, puisque le pays même contribue en partie à l'aggravation de mon supplice. Hâtez donc (que fais-je ici ?), vents rapides, hâtez ma course. Pourquoi mes voiles sont-elles encore en vue des bords ausoniens ? César ne le veut pas ; pourquoi retenir celui qu'il bannit ? Que les côtes du Pont s'offrent plutôt à mes regards ! ainsi l'ordonne-t-il, et je l'ai mérité. Je ne crois pas même que le crime condamné par lui puisse être légitimement et saintement défendu. Toutefois, puisque les dieux ne peuvent s'abuser sur les actions des hommes, je fus coupable, vous le savez, mais non pas criminel. Que dis-je ! si, comme vous le savez encore, je n'ai cédé qu'à une erreur involontaire, si mon esprit a été aveuglé et non pervers ; si j'ai soutenu la famille d'Auguste, autant que le peut un citoyen obscur ; si ses ordres furent toujours sacrés pour moi ; si j'ai célébré le bonheur du peuple sous son empire ; si j'ai fait fumer un pieux encens en son honneur, en l'honneur des Césars ; si tels furent toujours mes sentiments, veuillez, grands dieux, m'épargner en retour. S'il en est autrement, que la vague suspendue sur ma tête retombe sur elle et m'engloutisse.

Me trompé-je ? vois-je bien se dissiper les sombres nuages et la mer, dont le courroux s'épuise, changer d'aspect ? Ce n'est pas l'effet du hasard, non ! c'est vous, dieux, dont j'ai, sous condition, invoqué l'appui, vous qu'on ne peut jamais tromper, c'est vous qui m'exaucez en ce fatal moment.

ÉLÉGIE III.

Quand m'apparaît le lugubre tableau de cette nuit qui fut l'agonie de ma vie à Rome (1), quand je songe à cette nuit où je quittai tant d'objets si chers, maintenant encore des larmes s'échappent de mes yeux.

Déjà approchait le jour où je devais, d'après l'ordre de César, franchir les frontières de l'Ausonie : je n'avais ni le temps ni la liberté d'esprit suffisante pour faire mes préparatifs ; mon âme était restée engourdie dans une longue inaction ; je ne m'étais occupé ni du choix des esclaves qui devaient m'accompagner ni des vêtements et des autres nécessités de l'exil. Je n'étais pas moins étourdi de ce coup qu'un homme foudroyé par Jupiter, qui existe encore, mais sans avoir encore recouvré le sentiment de l'existence.

Lorsque l'excès même de la douleur eut dissipé le nuage qui enveloppait mon esprit, et que mes sens se furent un peu calmés, prêt à partir, j'adresse une dernière fois la parole à mes amis consternés, naguère si nombreux, et dont je ne voyais plus que deux près de moi. Ma tendre épouse, me serrant dans ses bras, mêlait à mes pleurs ses pleurs plus abondants, ses pleurs qui coulaient à flots le long de son visage, indigné de cette souillure. Ma fille, alors absente et loin de moi, retenue en Libye, ne pouvait être informée de mon désastre.

De quelque côté qu'on tournât les yeux, on ne voyait que des gens éplorés et sanglotants ; on eût dit des funérailles, de celles où la douleur n'est pas muette ; hommes, femmes, enfants même pleuraient comme si j'étais mort, et, dans toute la maison, il n'était pas une place qui ne fût arrosée de larmes : tel, si l'on peut comparer de grandes scènes à des scènes moins imposantes, tel dut être l'aspect de Troie au moment de sa chute.

Déjà l'on n'entendait plus la voix de l'homme ni l'aboiement des chiens, et la lune guidait au haut des airs son char nocturne. Élevant mes regards jusqu'à elle, et les reportant de l'astre au Capitole, dont le voisinage, hélas ! fut inutile au salut de mes pénates. « Divinités habitantes de ces demeures voisines, m'écriai-je, temples que désormais mes yeux ne verront plus ; dieux, à qui la noble ville de Quirinus dresse des autels qu'il me faut abandonner, salut pour toujours ! Quoiqu'il soit trop tard de prendre le bouclier après la blessure, cependant déchargez-moi de la haine que m'impose mon exil ; dites à ce mortel céleste, à l'auteur de mon châtement, quelle erreur m'aveugla, afin qu'il ne persiste pas à voir un crime là où il n'y a qu'une faute ; dites-lui qu'il juge cette faute comme vous la jugez vous-mêmes. Ce dieu apaisé, je puis n'être pas malheureux. »

Ainsi je priai les dieux ; ma femme, dont les paroles étaient entrecoupées de sanglots, pria plus longuement. Ensuite, les cheveux en désordre, elle se prosterna devant nos Lares, baisa les foyers éteints de ses lèvres tremblantes, et prodigua aux pénates insensibles des supplications, hélas ! sans profit pour son époux infortuné.

Déjà la nuit se précipite et ne permet plus de retard : déjà l'Ourse de Parrhasie a détourné son char. Que faire ? J'étais retenu par le doux amour de la patrie ; mais cette nuit était la dernière qui précédât mon exil. Ah ! que de fois, en voyant l'empressement de mes compagnons, ne leur ai-je pas dit : « Pourquoi vous hâter ? Songez-donc aux lieux d'où vous partez, à ceux où vous allez si vite ! Que de fois ai-je feint d'avoir fixé d'avance, comme plus favorable, une heure à ce fatal départ ! Trois fois je touchai le seuil, et trois fois je reculai. Mes pieds, par leur lenteur, semblaient d'accord avec mon âme. Souvent, après un adieu, je parlai beaucoup encore ; souvent je donnai les derniers baisers, comme si je m'éloignais enfin ; souvent je réitérai les mêmes ordres et je m'abusai moi-même, reportant mes regards sur les objets de ma tendresse. Enfin. Pourquoi me presser ? C'est en Scythie qu'on m'envoie, m'écriai-je, et c'est Rome que je quitte, double excuse de ma lenteur ! Vivant, je perds à jamais mon épouse vivante, ma famille, ma maison et les membres fidèles qui la composent ; et vous que j'aimai comme des frères, vous dont le cœur eut pour moi la fidélité de Thésée, que je vous embrasse quand je le puis encore, car peut-être ne le pourrai-je plus jamais ! L'heure qui me reste est une heure de grâce ; plus de retard ! » Mes paroles restent inachevées, et j'embrasse ceux qui m'approchent de plus près.

Tandis que je parle et que nous pleurons, l'étoile importune du matin brille sur l'horizon ; Lucifer se lève. Soudain je me sens déchiré comme si l'on m'arrachait quelque membre ou comme si une partie de mon corps était séparée de l'autre. Tel fut le supplice de Méteus (2), quand des coursiers, vengeurs de sa trahison, l'écartelèrent. Ce n'est plus alors chez les miens qu'une explosion de cris et de gémissements : chacun se meurtrit le sein d'une main désespérée, et ma femme, suspendue à mon cou, mêla à ses sanglots ces tristes paroles : « Non, tu ne peux m'être ravi : nous partirons ensemble ; je suivrai tes pas ; femme d'un exilé, je le serai moi-même, le chemin m'est aussi ouvert ; ma place est près de toi, à l'extrémité du monde. Je n'ajouterai pas beaucoup à la charge du vaisseau. La colère de César te force à quitter ta patrie ; moi, c'est la piété conjugale ; ses lois seront pour moi plus puissantes que les ordres de César. » Tels étaient ses efforts, efforts déjà tentés auparavant. À peine céda-t-elle aux importants motifs de notre intérêt commun.

Je sors (ou plutôt il semblait, moins le cérémonial, qu'on me portât au tombeau) tout en désordre, les cheveux épars et le visage hérissé de barbe. Pour elle, anéantie par la douleur, elle sentit sa vue s'obscurcir et tomba, comme je l'ai su depuis, à demi-morte, sur le carreau.

Quand elle fut revenue à elle, et que les cheveux souillés de poussière, elle eut soulevé son corps gisant sur le marbre glacé, elle pleura sur elle d'abord, et puis sur nos pénates abandonnés ; elle prononça mille fois le nom de l'époux qu'elle perdait, et son désespoir ne fut pas moindre que si elle avait vu le bûcher recevoir le corps de sa fille ou le mien. Surtout elle voulut mourir et perdre le sentiment avec la vie ; elle ne consentit à vivre que pour moi.

Qu'elle vive donc pour l'exilé, puisque les dieux l'ont voulu ainsi, qu'elle vive et me continue ses soins bienveillants pendant mon absence !

ÉLÉGIE IV.

Le gardien de l'Ourse d'Érymanthe se reflète dans l'Océan, et son influence trouble les flots ; et cependant c'est en dépit de nous que nous sillonnons la mer Ionienne ; mais la peur nous impose tant d'audace.

Malheureux que je suis ! quelles masses d'eau soulève la tempête, et comme le sable bouillonne, arraché du fond des abîmes ; des vagues hautes comme des montagnes viennent assaillir la proue et frapper l'image des dieux (1). Ses flancs de bois de sapin craquent de toutes parts ; le vent fait siffler les cordages, et le navire lui-même témoigne par ses frémissements qu'il est sensible à notre détresse. Pâle et frissonnant, le pilote trahit son effroi ; il cède au mouvement du navire qu'il ne peut plus régler. De même qu'un écuyer malhabile abandonne au coursier rebelle ses rênes impuissantes, ainsi je vois le pilote lâcher les voiles au vaisseau, et voguer, non pas dans la direction qu'il voudrait, mais au gré de la violence impétueuse des flots. Si donc Éole ne nous envoie pas des vents

opposés, je serai peut-être entraîné vers les lieux où il m'est détendu d'aborder ! Déjà, laissant l'Illyrie (2) à gauche, j'aperçois dans le lointain l'Italie qui m'est interdite. Cessez donc, ô vents! cessez, je vous supplie, de me pousser vers des rivages qu'on m'a rendus inaccessibles, et obéissez ainsi que moi à un dieu tout puissant. Tandis que je parle, et que j'hésite entre le désir et le regret de m'éloigner, avec quelle furie la vague vient de frapper le flanc du navire ! Grâce, divinités de l'empire azuré ! grâce, n'ai-je pas assez déjà de la haine de Jupiter ? Sauvez d'une mort affreuse un malheureux épuisé, si toutefois celui qui est déjà anéanti peut être sauvé du néant.

ÉLÉGIE V.

O toi que je ne mettrai jamais au second rang sur la liste de mes amis ! toi qui envisageas ma disgrâce comme si elle eût été la tienne propre, toi enfin, cher ami, qui le premier, il m'en souvient, osas me relever de mon abattement par tes paroles encourageantes, et me donner le doux conseil de vivre quand le désir de la mort possédait tout entière mon âme infortunée, tu te reconnais sans doute à ces traits substitués à ton nom ? Tu ne peux prendre le change sur l'expression d'une reconnaissance que tu as inspirée. Les souvenirs sont pour toujours fixés au fond de mon cœur, et je t'aimerai à jamais comme mon sauveur. Le souffle qui m'anime se perdra dans les airs, et abandonnera mon corps aux flammes du bûcher ardent, avant que l'oubli de ta générosité pénètre dans mon âme, avant que le temps éteigne les sentiments de tendresse que je t'ai voués. Que les dieux te soient propices ! qu'ils rendent ta destinée assez heureuse pour n'avoir pas besoin d'aide! qu'ils la rendent tout autre que la mienne! Et pourtant, si ma barque eût vogué au gré d'un vent favorable, tant de dévouement ne se fût peut-être pas révélé ! Pirithoüs n'eût pas éprouvé l'infatigable amitié de Thésée (1), s'il ne fût descendu vivant aux sombres bords ; tes fureurs, malheureux Oreste, ont été pour Pylade l'occasion de paraître le modèle des amis ; si Euryate ne fût tombé entre les mains ennemies des Rutules, Nisus, le fils d'Hyrtaque, n'eût acquis aucune gloire (2).

Comme le feu éprouve l'or, l'adversité éprouve l'amitié : tant que la fortune nous favorise et nous montre un visage serein, tout sourit à une destinée jusqu'alors à l'abri de toute atteinte. La foudre vient-elle à gronder, tout fuit, et personne ne connaît plus celui qu'entourait naguère un essaim d'adulateurs. Ces vérités que j'avais observées dans l'histoire du passé, une triste expérience m'en fait connaître la réalité : de tant d'amis à peine êtes-vous deux ou trois qui me restiez fidèles ; les autres étaient les amis de la Fortune, et non les miens. Mais plus votre nombre est restreint, plus j'appelle votre zèle au secours de ma disgrâce. Offrez un port sûr au naufragé : surtout ne vous effrayez pas inconsidérément de l'idée que votre attachement puisse offenser un dieu. César a souvent loué la fidélité même dans ceux qui le combattaient ; il l'aime dans ses partisans et l'estime dans ses ennemis. Ma cause est plus facile à défendre, puisque je n'ai jamais soutenu le parti contraire à César, et que je n'ai mérité mon exil que par

une inconséquence. Ainsi donc, je t'en supplie, au nom de mes malheurs, sois attentif à calmer, s'il est possible, le ressentiment de cette divinité.

Au reste, si quelqu'un veut connaître, tous mes malheurs, il demande plus qu'il ne m'est permis de lui dire. Les maux que j'ai soufferts sont aussi nombreux que les astres brillants du ciel, que les imperceptibles atomes contenus dans l'aride poussière. Ce que j'ai souffert surpasse toute vraisemblance, et mes peines, quoique trop réelles, seront regardées comme des fables. Il en est d'ailleurs une partie qui doit mourir avec moi ; et puisse ce mystère, alors que je garderai le silence, n'être jamais révélé ! Eussé-je une voix infatigable, une poitrine plus dure que l'airain, plusieurs bouches avec plusieurs langues, le sujet épuiserait mes forces avant que j'aie pu le traiter en entier.

Laissez là, poètes fameux, le roi de Nérите (3), et dites mes infortunes. J'en ai plus essuyé qu'Ulysse même : il erra plusieurs années dans un étroit espace entre Dulychium et les ruines d'Ilion, mais moi, après avoir traversé des mers situées au-delà des étoiles qui m'étaient connues, j'ai été poussé par le sort sur les côtes des Gètes et des Sarmates. Il eut avec lui une troupe dévouée de fidèles amis, et tout le monde m'abandonna quand il me fallut partir. Vainqueur joyeux, il cherchait sa patrie ; vaincu et banni, je fuis la mienne, et ma patrie, ce n'est ni Dulychium, ni Ithaque, ni Samos, séjours dont la privation était supportable ; c'est la ville qui, du haut de ses sept collines, surveille l'univers, c'est Rome, le siège de l'empire et le séjour des dieux. Ulysse était robuste et rompu à la fatigue, mon corps est faible et délicat. Il était habitué aux terribles vicissitudes de la guerre, et je ne connus jamais que le doux loisir des Muses. Accablé par un dieu, je n'ai reçu l'assistance d'aucun autre. La déesse des combats le protégeait. Le dieu qui règne sur les ondes indociles est moins redoutable que Jupiter. Or, la colère de Neptune pèse seule sur Ulysse, et sur moi, celle de Jupiter. Ajoutez à cela que la plupart de ses malheurs sont imaginaires, et il n'y a rien de fabuleux dans les miens. Il revit enfin ses pénates si longtemps désirés, cette terre si longtemps cherchée, mais moi, c'est pour toujours que j'ai perdu ma patrie, si le dieu que j'ai offensé ne s'adoucit pas.

ÉLÉGIE VI.

Lydée fut moins aimée du poète de Claros (1), et Battis de celui de Cos (2), que tu ne l'es de moi, chère épouse, toi dont l'image est gravée au fond de mon cœur, et à qui le sort devait un époux plus heureux, mais non pas plus dévoué. Tu fus l'appui qui soutint ma destinée croulante, et le peu que je suis encore est un bienfait de toi ; c'est à toi que je dois de n'être pas tout à fait dépouillé, ni devenu la proie des hommes avides qui convoitaient les débris de mon naufrage. Comme un loup ravisseur, pressé par la faim et altéré de sang, épie l'instant de surprendre une bergerie sans défense ou comme un vautour affamé cherche autour de lui s'il n'apercevra pas quelque cadavre sans sépulture, ainsi je ne sais quel lâche ennemi du malheur allait s'emparer de mes biens, si tu

l'avais souffert. Ton courage lui opposa victorieusement ces amis généreux à qui je ne témoignerai jamais assez de reconnaissance. Tu trouves donc en moi un témoin de ton dévouement aussi sincère qu'il est malheureux, si toutefois un pareil témoin peut avoir quelque poids ; en effet, ton dévouement surpasse celui de la femme d'Hector et celui de cette Laodamie, qui partagea la mort de son époux. Si les destins t'eussent donné un Homère (3), ta gloire eût éclipsé la gloire de Pénélope ; soit que tu ne doives ton mérite qu'à toi seule, sans en avoir emprunté le modèle à aucune école, et grâce aux heureux penchants dont tu fus dotée en naissant ; soit que cette femme d'un rang suprême (4), et à laquelle tu fus attachée toute ta vie, t'enseigne à être l'exemple de la perfection conjugale, et que, par une longue habitude de vous voir, elle t'ait rendue semblable à elle-même, si de tels rapports peuvent s'établir entre une destinée si élevée et une si humble fortune.

Ah ! pourquoi ma verve s'est-elle affaiblie ? Pourquoi mon génie est-il maintenant au-dessous de ton mérite ? Pourquoi le peu d'énergie que j'eus autrefois s'est-il amorti sous le poids de mes longues infortunes ? Tu aurais la première place parmi les saintes héroïnes, tu serais la plus illustre d'entre elles par les qualités de ton âme ! Cependant, quelle que soit la valeur de mes éloges, tu vivras du moins éternellement dans mes vers.

ÉLÉGIE VII.

Qui que tu sois qui possèdes l'image fidèle de mes traits, détaches-en le lierre (1), couronne bachique qui ceint ma tête ; ces symboles heureux ne conviennent qu'aux poètes heureux. Une couronne me sied mal dans l'état où je suis. Tu dissimules en vain, tu sais que je m'adresse à toi, le meilleur des amis, qui me portes partout à ton doigt, qui as fait enchâsser mon portrait dans un or pur (2), afin de contempler, par le seul moyen possible, les traits chéris de l'exilé. Peut-être, chaque fois que tu les regardes, te prends-tu à te dire : « Qu'il est loin de moi, ce cher Ovide ! » Je suis heureux de ce souvenir ; mais je suis peint plus en grand dans ces vers que je t'envoie, et que je te prie de lire, malgré leurs défauts. J'y chante les métamorphoses des êtres, ouvrage que le funeste exil de son auteur avait interrompu ; ce poème, comme beaucoup d'autres écrits, je l'avais, lors de mon départ, et dans l'emportement de la douleur, livré aux flammes ; et comme la fille de Thestias (3), sœur dévouée plutôt que tendre mère, brûla, dit-on, son fils avec le tison fatal, ainsi, pour qu'ils ne me survécussent pas, je brûlai ces livres innocents, mes propres entrailles, soit par ressentiment contre les Muses, cause de ma disgrâce, soit parce que mon oeuvre ne me semblait qu'une ébauche encore informe. Si elle n'a pas péri tout entière, si elle existe encore, c'est, je pense, que quelque copie l'avait reproduite. Qu'elle vive ! je le demande maintenant, et qu'amusant les loisirs du public, elle s'emploie avec ardeur à le faire souvenir de moi.

Personne, toutefois, n'en supporterait la lecture, si l'on n'était prévenu que je n'ai pu y mettre la dernière main, qu'elle a été enlevée de l'enclume à peine forgée, que le poli de la lime lui a manqué ; aussi est-ce l'indulgence que je sollicite, et non des éloges ; et ce sera me louer assez, Latins, que de ne pas me rejeter. Voilà, si tu les en crois dignes, six vers à placer en tête du livre : « Qui que tu sois, aux mains de qui tombe cet ouvrage orphelin, donne-lui du moins un asile dans cette Rome qui est restée ton séjour. Rappelle-toi, pour lui être favorable, qu'il n'a point été publié par son auteur, qu'on l'a comme sauvé de mon bûcher funèbre. Tout ce qu'un travail interrompu y a laissé de fautes, songe que, si le sort l'eût permis, je les eusse corrigées. »

ÉLÉGIE VIII.

On verra remonter de leurs embouchures à leurs sources les fleuves majestueux, et rétrograder les coursiers du soleil ; on verra la terre se couvrir d'étoiles, le ciel s'ouvrir sous le soc de la charrue, la flamme jaillir de l'eau, et l'eau jaillir du feu ; enfin tout ira au rebours des lois de la nature ; aucun corps ne suivra la route qui lui est tracée ; les phénomènes que je croyais impossibles se réaliseront, et il n'est plus rien qu'on ne doive admettre désormais comme croyable. Ces prédictions, je les fais parce que celui dont j'attendais l'assistance dans l'adversité a trahi mon espoir. M'as-tu donc à ce point oublié, perfide ? as-tu à ce point redouté la contagion du malheur, que tu n'aies eu, pour me consoler dans mon affliction, ni un regard ni une parole, et que tu n'aies pas, âme insensible, assisté à mes funérailles ? L'amitié, dont le nom est imposant et sacré pour tous, est donc pour toi un objet méprisable et bon à fouler aux pieds ? Que te coûtait-il de visiter un ami accablé sous les coups du malheur, de lui adresser des paroles encourageantes, de donner, sinon une larme à son infortune, du moins quelques regrets apparents, quelques signes de douleur, de lui dire simplement adieu, ce qu'on obtient même des étrangers ; de joindre ta voix à la voix du peuple, tes cris à ses cris ; enfin, puisque tu allais ne plus voir mon visage consterné, de profiter, pour le voir encore, des derniers jours qui te restaient, et une seule fois encore, pour toute ta vie, de recevoir et de prononcer, avec un attendrissement mutuel, un dernier adieu ? C'est pourtant là ce qu'ont fait des hommes qu'aucun lien n'attachait à moi, et des larmes abondantes attestaient leur émotion. Que serait-ce donc si tu n'avais pas vécu avec moi, et aussi longtemps, dans une étroite amitié, fondée sur de puissants motifs ? Que serait-ce donc si tu avais eu moins de part à mes plaisirs et à mes affaires, si je n'avais été moi-même le confident de tes plaisirs et de tes affaires ? Que serait-ce donc si je ne t'avais connu qu'au milieu de Rome, toi, associé en tout et partout à mon existence ? Tout cela est-il devenu le jouet des vents impétueux ? Tout cela est-il devenu la proie du Léthé ?

Non, je ne crois pas que tu sois né dans la molle cité de Quirinus, dans cette ville, hélas ! où je ne dois plus rentrer, mais au milieu des rochers qui hérissent cette rive gauche du Pont, au sein des monts sauvages de la Scythie et de la

Sarmatie. Tes entrailles sont de roche, ton cœur sans pitié est de bronze ; une tigresse fut la nourrice dont ta lèvre enfantine pressa les mamelles ; sans cela tu n'aurais pas vu mes malheurs avec autant d'indifférence, et tu ne te serais pas attiré de ma part cette accusation de cruauté. Mais puisque aux autres coups du destin se joint encore la perte de l'amitié que tu me témoignais jadis, tâche du moins de me faire oublier ta faute, et de forcer la bouche qui t'accuse aujourd'hui à faire bientôt ton éloge.

ÉLÉGIE IX.

Puisses-tu parvenir sans orages au terme de ta vie, toi qui lis mon livre sans prévention hostile à son auteur ! Puisse le ciel, que mes vœux n'ont pu fléchir pour moi, exaucer les vœux que je forme aujourd'hui pour toi ! Tant que tu seras heureux, tu compteras beaucoup d'amis ; si le temps se couvre de nuages, tu resteras seul. Vois comme les colombes sont attirées par la blancheur des édifices, tandis que la tour noircie par le temps n'est visitée d'aucun oiseau. Jamais les fourmis ne se dirigent vers les greniers vides : jamais les amis vers les prospérités évanouies. Comme notre ombre nous accompagne fidèlement tant que nous marchons au soleil, et nous quitte si l'astre est caché par les nuages ; de même le vulgaire inconstant règle sa marche sur l'éclat de notre étoile, et s'éloigne dès qu'un nuage vient à l'éclipser. Je souhaite que ces vérités te semblent toujours des chimères ; mais ma propre expérience me force, hélas ! à les reconnaître pour incontestables. Tant que je fus sur un bon pied dans le monde, ma maison, bien connue dans Rome, quoique simple et sans faste, fut assez fréquentée ; mais, à la première secousse, tous redoutèrent sa chute, et, d'un commun accord, s'enfuirent prudemment. Je ne m'étonne pas que l'on craigne la foudre, dont le feu gagne tous les objets d'alentour ; mais César estime la fidélité au malheur, lors même que celui à qui l'on est fidèle est un ennemi de César, et il ne s'irrite point (lui le plus modéré des hommes) qu'un autre aime encore, dans l'adversité, ceux qu'il aimait auparavant. Lorsqu'il sut la conduite d'Oreste, Thoas lui-même, dit-on, applaudit à Pylade ; Hector loua toujours l'amitié qui unissait Patrocle au grand Achille. On raconte que le dieu du Tartare s'attendrit en voyant Thésée accompagner son ami aux Enfers : en apprenant l'héroïque dévouement de Nisus et d'Euryale, des pleurs, ô Turnus ! on le peut croire, arrosèrent ton visage. Il est une religion du malheur qu'on approuve même jusque dans un ennemi ; mais, hélas ! qu'ils sont peu nombreux ceux que touchent mes paroles ! Cependant telle est ma situation, telle est ma destinée présente qu'elle devrait arracher des larmes à tous les yeux.

Mais mon cœur, quoique flétri par mes propres chagrins, s'épanouit à ton bonheur ; j'avais prévu tes succès quand ta barque ne voguait encore que par un faible brise. Si les vertus, si une vie sans tache ont droit à quelque récompense, nul, mieux que toi, ne mérite de l'obtenir ; si quelqu'un s'est jamais signalé dans les nobles exercices de l'esprit, c'est toi dont l'éloquence fait triompher toute cause qu'elle soutient. Frappé de tes éminentes qualités : « Ami, te disais-je

alors, c'est sur un théâtre élevé qu'éclatera ton génie. » Et je ne consultais ni les entrailles des brebis, ni le tonnerre grondant à gauche (1), ni le chant ou le vol des oiseaux ; la raison seule et un heureux pressentiment de l'avenir furent mes augures.

C'est ainsi que je conçus et que j'exprimai ma prophétie ; puisqu'elle s'est accomplie, je me félicite, je te félicite de toute mon âme de ce que ton talent ait échappé à l'obscurité. Ah ! plutôt au ciel que le mien y fût à jamais resté enseveli ! Il eût été pour moi plus utile que mes productions ne vissent jamais le jour ! car autant, ô mon éloquent ami, l'art sérieux que tu cultives t'a profité, autant mes études, bien différentes des tiennes, m'ont été nuisibles ! Et cependant ma vie t'est bien connue ! Tu sais que les mœurs de l'auteur sont restées étrangères à cet art dont je suis le père, tu sais que ce poème fut un amusement de ma jeunesse, et que, tout blâmable qu'il est, il n'est toujours qu'un jeu de mon esprit d'alors. Si ma faute ne peut, sous quelque jour qu'elle apparaisse, être justifiée, je pense, du moins, qu'on peut l'excuser. Excuse-la donc de ton mieux, et n'abandonne pas la cause de ton ami. Ton premier pas fut heureux ; tu n'as plus qu'à continuer ta route.

ÉLÉGIE X.

Je monte (ah ! puissé-je monter encore!) un navire placé sous la protection de la blonde Minerve. Le casque de la déesse, qui y est peint, lui a donné son nom. Déploie-t-on les voiles, il glisse au moindre souffle. Agite-t-on les rames, il obéit aux efforts du rameur. Non content de vaincre à la course les autres vaisseaux qui l'accompagnent, il rejoint ceux qui l'ont devancé au sortir du port. Il résiste à la lame, il soutient le choc des vagues les plus hautes et battu par les flots furieux, il ne faiblit jamais. C'est lui qui, depuis Cenchrée (1), voisine de Corinthe, où je commençai à en apprécier le mérite, fut toujours le guide et le compagnon fidèle de ma fuite précipitée. Jeté au milieu de tant de hasards, et à travers des mers soulevées par les tempêtes, il est resté sain et sauf, grâce à la protection de Pallas. Puisse-t-il encore, sain et sauf, franchir les bouches du vaste Pont, et entrer enfin dans les eaux qui baignent les rivages des Gètes, le but de son voyage.

Dès qu'il m'eut conduit à la hauteur de la mer d'Hellé, petite-fille d'Éole, et qu'en traçant un étroit sillon, il eut accompli ce long trajet (2), nous cinglâmes vers la gauche et laissant la ville d'Hector (3), nous allâmes, ô Imbros (4), aborder à ton port. De là, poussé par une brise légère aux rivages de Sérinthos (5), mon vaisseau, fatigué, mouilla près de Samothrace, et c'est jusqu'à cette île, d'où il n'y a qu'une courte traversée (6) pour gagner Tempyre, qu'il m'accompagna, car alors j'eus la fantaisie de traverser par terre le pays des Bistonniens. Pour lui, il tourna dans les eaux de l'Hellespont, et se dirigea successivement vers Dardanie (7), qui a conservé le nom de son fondateur, vers tes rives, ô Lampsaque (8), protégée du dieu des jardins ! vers le détroit qui sépare Sestos d'Abydos (9),

canal resserré, où périt la jeune fille que portait mal sa dangereuse monture, de là, vers Cyzique, qui s'élève sur les côtes de la Propontide, Cyzique, célèbre création du peuple d'Hémonie, enfin, vers le Bosphore, porte majestueuse qui s'ouvre sur les deux mers, et que domine Byzance (10). Puisse-t-il surmonter tous les obstacles, et, poussé par le souffle de l'Auster, traverser victorieusement les mouvantes Cyanées (11), le golfe de Thynios, et de là, saluant Apollonie, passer sous les hauts remparts d'Anchiale, raser le port de Mésembrie, Odessa, la ville qui te doit son nom, ô Bacchus (12) ! et celle où des fugitifs d'Alcathœ fixèrent, dit-on, leurs pénates errants. Puisse-t-il, enfin, arriver heureusement à cette colonie (13), asile où me relègue le courroux d'un dieu offensé.

S'il arrive à cette destination, j'offrirai, en actions de grâces, une brebis à Minerve. Une offrande plus riche est au-dessus de ma fortune.

Vous qu'on révère en cette île (14), fils de Tyndare, soyez propices à ce double voyage (15), car l'un de nos vaisseaux se prépare à traverser le groupe resserré des Symplégades, et l'autre à sillonner les mers Bistonniennes. Faites que, dans leurs itinéraires si différents, ils aient l'un et l'autre un vent favorable !

ÉLÉGIE XI.

Toutes ces épîtres (1), quelle que soit celle que tu viens de lire, ont été composées au milieu des vicissitudes du voyage. L'Adriatique (2), pendant que je naviguais sur ses eaux, me vit écrire celle-ci, tout transi des froids de décembre ; j'écrivais cette autre après avoir franchi l'isthme resserré par deux mers, et pris mon second vaisseau d'exil. Les Cyclades, de la mer figée, à leur grand étonnement sans doute, m'ont vu écrire des vers au milieu des terribles mugissements des flots. Moi-même, aujourd'hui, je ne comprends pas que ma verve ait triomphé de la double tempête de mon âme et de la mer. Qu'on appelle cette passion de versifier idée fixe ou délire, toujours est-il que mon âme y puise des forces dans son abattement. Souvent j'étais le jouet des orages soulevés par les Chevreux ; souvent la constellation de Stéropé rendait les Rois menaçants ; le gardien de l'ourse d'Érymanthie obscurcissait le jour, ou l'Auster grossissait de ses pluies les Hyades à leur coucher ; souvent la mer envahissait une partie du navire, et ma main tremblante n'en traçait pas moins des vers tels quels. Maintenant encore (3) l'Aquilon fait siffler les cordages tendus, et l'onde s'amoncele en forme de voûte. Le pilote même, élevant ses mains vers le ciel, demande à sa prière les secours que la science lui refuse ; partout à mes regards se présente l'image de la mort, la mort que mon cœur incertain redoute, et qu'il désire en la redoutant ; car enfin, si j'arrive au port, le port même est un objet de terreur pour moi, et la terre où j'aspire est plus à craindre que la mer qui me porte ; je suis exposé en même temps aux embûches des hommes et aux caprices des flots ; le fer et l'eau me causent un double effroi ; je tremble que l'un ne s'apprête à se rougir de mon sang, et que l'autre n'ambitionne l'honneur de mon trépas. La population de la rive gauche du Pont est barbare, et toujours prête à la rapine ; là règnent

constamment le meurtre, le brigandage et la guerre. La mer même, au jour des tempêtes les plus terribles, n'égale point la turbulence de ces Barbares.

Voilà bien des raisons pour obtenir ton indulgence, si, lecteur bienveillant, ces vers sont, comme ils le sont en effet, au-dessous de ton attente. Ce n'est plus, comme autrefois, dans mes jardins (4), ni les membres mollement étendus sur tes coussins, ô lit délicat, mon siège ordinaire, que je les ai composés. Je suis, au milieu d'un jour obscurci par l'orage, livré à la fougue de la mer indomptée, et mes tablettes elles-mêmes sont battues de flots azurés. La tempête acharnée lutte contre moi, elle s'indigne de ma persévérance à écrire au bruit de ses terribles menaces. Eh bien ! que la tempête triomphe d'un mortel, mais, je le demande, qu'en même temps que je cesse d'écrire, elle cesse aussi ses fureurs.

NOTES DES TRISTES.

LIVRE I

ÉLÉGIE I

(1) *Vaccinia* est le nom d'un arbrisseau qui porte des baies noires fort recherchées des anciens pour la teinture rouge.

(2) Les titres des livres étaient écrits en rouge avec une espèce de vermillon appelé *minium*, et la coutume était de tremper le parchemin, *membrana*, dans de l'huile de cèdre pour le parfumer, et le préserver de la pourriture et des vers. Pline dit que par ce moyen les livres de Numa Pompilius furent trouvés sains et entiers après 675 ans.

(3) Le mot *cornus* désigne les extrémités du petit cylindre sur lequel on roulait les feuillets collés au bas les uns des autres ; *candida* marque qu'elles étaient d'ivoire. On les appelait *umbilici* quand le manuscrit était roulé. - *Fronte* désigne le côté écrit du feuillet ; les anciens n'écrivaient que d'un côté, et *frontes* veut dire la page écrite et le revers. (Voy. v. 11.)

(4) On se servait de cette pierre pour polir la couverture des livres, laquelle couverture était de peau.

(5) Comme Oedipe, fils de Laïus et de Jocaste et Télégone, fils d'Ulysse et de Circé, tuèrent l'un et l'autre leur père sans le savoir, ainsi Ovide dit que ses livres furent cause de sa perte, et il ordonne aux *Tristes* de reprocher aux autres la mort de leur père commun.

ÉLÉGIE II.

(1) L'Ourse ne descend jamais au-dessous de notre horizon ou, selon les idées des anciens, ne se plonge jamais dans l'Océan.

(2) Les poètes avaient imaginé je ne sais quoi de mystérieux dans le dixième flot, et prétendaient qu'il était plus terrible que les autres. *Fluctus decumanus* était passé en proverbe pour signifier quelque chose de funeste. Ovide n'ose pas ici le nommer par son nom, tant il en a d'horreur.

(3) Alexandrie, en Égypte, était une ville très dissolue.

(4) La Sarmatie était située au nord du Pont-Euxin partie en Europe, partie en Asie.

(5) La ville de Tomes était située à l'occident du Pont-Euxin, et par conséquent sur la rive gauche de la mer. Les côtes de cette mer, presque toujours battues par les tempêtes, lui firent donner le nom

d'*Axenus*, c'est-à-dire inhospitalier. On l'appela ensuite *Euxenus* par euphémisme, et comme pour conjurer sa fureur, Ovide joue plus d'une fois sur ce nom, et sur celui de *laeva* ou *sinistra*. (Liv. IV, *Élég.* IV, vv. 56, 60 ; Liv. V, *Élég.* IX, v. 14, etc.)

ÉLÉGIE III.

(1) Ovide fut exilé l'an de Rome 763, après la défaite de Varus. Il partit de Rome sur la fin de novembre.

(2) Le poète compare ici la douleur qu'il ressentit en se séparant de sa famille à celle de Métius Suffétius, chef des Albains, qui fut écartelé par l'ordre du roi Tullus, pour avoir trahi les Romains, ses alliés, dans un combat contre les Fidénates. (Tite-Live, Liv. I, ch. XVIII). - Lemaire, d'après l'ancienne leçon donne ainsi ces deux vers : *Sic Priamus doluit, tunc quum in contraria versus / Ultiores habuit proditiouis equus* – vers auxquels il faut faire violence pour en tirer un sens raisonnable. Deux manuscrits portent *Mettus*, et toute difficulté disparaît.

ÉLÉGIE IV.

(1) Les Romains avaient à la poupe de leurs vaisseaux des images peintes ou sculptées de leurs dieux tutélaires.

(2) L'Illyrie, était sur la rive gauche de l'Adriatique, relativement à la marche du vaisseau d'Ovide.

ÉLÉGIE V.

(1) Pirithoüs ayant conçu le dessein d'aller enlever Proserpine aux Enfers, Thésée l'y suivit. Ils échouèrent tous deux, mais Hercule délivra Thésée, et Pirithoüs dut, dit-on, sa grâce à Proserpine.

(2) Virg., *Enéid.*, liv. IX.

(3) Nérise, montagne de l'île d'Ithaque.

ÉLÉGIE VI.

(1) Ce poète est Antimaque. Ovide lui donne l'épithète de *Clarius*, parce qu'il le suppose né à Claros, ville voisine de Colophon, en Ionie. Mais Plutarque et Athénée disent qu'Antimaque était né dans cette dernière ville.

(2) Cet autre poète est Philétas, originaire d'une île de la mer Égée, appelée Cos. Il y a eu aussi une ville de ce nom.

(3) Homère était appelé ainsi, ou parce qu'il était de la Méonie, ou à cause de Méon, son père.

(4) Marcia était fille de Marcius Philippus, beau-père d'Auguste, dont il avait épousé la mère, Atia ou Accia, sœur de Jules-César. Marcia était femme de Maxime, l'un des favoris d'Auguste. (Pont., lib. I, lettr. II, V. 139 et lib. III, lettr. I, v. 77)

ÉLÉGIE VII.

(1) La couronne de chêne caractérisait le poète héroïque : celle de lierres le poète élégiaque.

(2) Dans les premiers temps de la république, on se contentait de graver quelques lettres dans la matière même de l'anneau : depuis on enchâssa sur le cercle de l'anneau un diamant ou quelque autre pierre précieuse où l'on gravait aussi de simples lettres, mais où l'on grava ensuite les images de ses protecteurs ou de ses amis.

(3) Voy. les *Métamorphoses*, liv. VIII, v. 464.

ÉLÉGIE IX.

(1) On regardait comme un heureux présage qu'il tonnât à gauche parce que le tonnerre était censé gronder à la droite des dieux.

ÉLÉGIE X.

(1) Ovide laissa son premier vaisseau au port de Léchées, dans le golfe de Corinthe, traversa l'isthme à pied et s'embarqua à Cenchrée sur un second navire, celui dont il est ici question.

(2) Comme Ovide n'entra pas dans l'Hellespont, ces mots ne peuvent pas désigner le canal étroit de celle mer. Ils désignent donc l'étroit sillon tracé dans sa course par le navire.

(3) Il laissa Troie, qu'il avait à sa droite.

(4) Imbros est une île peu éloignée de Lemnos et de Samos, vis-à-vis de la Thrace. L'île de Samothrace est ainsi appelée du nom de la Thrace même, dont elle n'est séparée que par un petit trajet - Tempyre est une ville de Thrace, non loin de Trajanopolis, connue dans l'itinéraire d'Antonin sous le nom de Tempyrum.

(5) Zérynthe était le nom d'une caverne de Samothrace, célèbre par les mystères des Cabires.

(6) Ce vers doit être entre parenthèses ; car *hactenus*, dans le vers suivant, ne veut pas dire jusqu'à Tempyre, mais jusqu'à Samothrace. C'est à Samothrace, en effet, qu'Ovide quitte son navire, qui reprend alors sa route par l'Hellespont pour aller à Tomes ; tandis que lui, Ovide, prend, comme nous le verrons plus bas, un troisième navire, pour aller de Samothrace à Tempyre.

(7) Cette ville était située à l'entrée de l'Hellespont, assez près de l'ancienne Troie, et eut Dardanus, prince troyen, pour fondateur.

(8) Autre ville où était né Priape, fils de Vénus et de Bacchus. Il en fut chassé à cause de ses débauches, et plus tard les Lampsacuiens lui élevèrent des autels. - Ici l'ordre géographique est interverti ; cette ville n'aurait dû être nommée qu'après Sestos et Abydos.

(9) Aujourd'hui le détroit des Dardanelles. - Sestos est une petite ville située en Europe, et Abydos une autre ville située en Asie. Elles sont en face l'une de l'autre, et célèbres, ainsi que le détroit par les amours d'Héro et de Léandre.

(10) Cette côte s'étend depuis Byzance, aujourd'hui Constantinople, jusqu'au Bosphore de Thrace, où s'ouvre une large entrée sur deux mers, qui sont la Propontide, par où l'on descend dans la mer Egée, et le Pont-Euxin.

(11) On appelle aussi Symp légades les îles situées à l'embouchure du Pont-Euxin. - Le golfe de Tynias prend son nom d'une ville et d'un promontoire sur la rive gauche du Pont-Euxin. - La ville d'Apollon ou Apollonie, aussi sur le Pont-Euxin, est appelée aujourd'hui Sizébali. - Anchiale, sur la côte gétique, s'appelle encore aujourd'hui Anchialo. - Mésambrie est sur le Pont-Euxin, dans un angle de la Thrace, où elle confine avec la Mésie. - Udesse ou Odessa est encore de la Mésie inférieure.

(12) Dyonisiopole était aussi dans la Mésie.

(13) Tomes. (Voy. liv. III, *élég.* IX.)

(14) Quelle pouvait être cette île, sinon Samothrace ? Il y était donc resté, comme nous l'avons dit. - *Tyndaridae*, Castor et Pollux.

(15) C'est qu'il va s'embarquer sur un troisième vaisseau, pour traverser la mer de Thrace, *Bistonias aquas*.

ÉLÉGIE XI.

(1) Ovide marque ici lui-même la date de ce premier livre des *Tristes*, composé tout entier sur mer, pendant son voyage, et qu'il envoya à Rome avant même d'arriver à Tomes.

(2) La mer Adriatique s'appelait aussi mer Supérieure, par opposition à la mer Tyrrhénienne, dite mer Inférieure.

(3) Cette élégie fut donc composée avant son arrivée à Tomes, et pendant une troisième tempête. Il en faut conclure qu'Ovide, après avoir traversé la Thrace, dans sa partie la plus étroite sans doute, se rembarqua sur le Pont-Euxin : ce qui confirme cette opinion, c'est qu'il dit plus bas : *Barbara pars laeva est* (v. 51) ; pour avoir la Thrace à sa gauche, il fallait bien qu'il fût sur mer.

(4) Ovide nous apprend lui-même (*Pont.*, liv. I, lettr. VIII, v. 43) qu'il avait de beaux jardins dans les faubourgs de Rome, entre la voie Claudia et la voie Flaminia.

LIVRE DEUXIÈME

Qu'ai-je encore à démêler avec vous, tristes fruits de mes veilles, écrits infortunés ? Moi qui viens d'en être si cruellement victime, pourquoi revenir aux Muses, qui m'ont rendu criminel et qui sont la cause de ma condamnation ? N'est-ce pas assez d'en avoir une fois porté la peine ? Mes vers m'ont valu cet empressement fatal que les hommes et les femmes ont mis à me connaître ; mes vers ont attiré sur moi et sur mes mœurs la censure de César (1), après qu'il eut enfin jeté les yeux sur mon *Art d'aimer*. Effacez mes écrits, vous effacerez tous mes crimes. Si j'ai été coupable, je ne le dois qu'à mes vers ; telle a été la récompense de mes efforts et de mes veilles laborieuses. L'exil, voilà tout le fruit que j'ai retiré de mon génie !

Si j'étais sage, je vouerais une juste haine aux doctes Sœurs, divinités funestes à leur adorateur ! Eh bien, au contraire, je viens encore une fois (tant mon mal est voisin du délire !) heurter du pied l'écueil où déjà je me suis blessé ; semblable au gladiateur qui rentre en lice après la défaite ou au vaisseau qui, après son naufrage, affronte encore la mer furieuse.

Mais peut-être, comme jadis l'héritier du royaume de Teuthras, dois-je recevoir de la même arme la blessure et la guérison ; peut-être ma Muse désarmera-t-elle la colère qu'elle a provoquée. La poésie fléchit plus d'une fois de puissantes divinités : César lui-même a prescrit aux matrones et aux jeunes épouses de chanter des vers en l'honneur de Cybèle, couronnée de tours (2). Il avait fait la même prescription en l'honneur de Phébus, à l'époque où il fit célébrer ces jeux (3) qui ne reviennent qu'une fois dans chaque siècle. Puisses-tu, à l'exemple de ces divinités, puisses-tu, César, modèle de clémence, te laisser attendrir par mes vers ! Ta colère est légitime, et je ne prétends pas ne l'avoir point méritée : je n'en suis pas encore à ce degré d'impudence ; mais si je n'avais pas été coupable, comment pourrais-tu pardonner ? mon malheur n'est qu'une occasion d'exercer ta générosité. Si, toutes les fois que les hommes pèchent, Jupiter lançait ses foudres, il les aurait bientôt épuisés. Mais, quand il a fait gronder son tonnerre et épouventé le monde, il purifie l'atmosphère en la dégageant de ses lourdes vapeurs. C'est donc à juste titre qu'on le nomme le père et le maître des dieux, et que le vaste univers ne renferme rien de plus grand que lui ! Toi, qu'on appelle aussi le maître et le père de la patrie, imite ce dieu, dont tu partages les titres. Mais tu l'imites en effet, et jamais personne n'a tenu d'une main plus modérée les rênes de l'empire. Tu as accordé au parti vaincu un pardon que, vainqueur, il t'eût refusé ; je t'ai vu combler d'honneurs et de richesses ceux dont le glaive avait menacé ta tête, et le même jour mit fin à la guerre et aux ressentiments qu'elle avait allumés : les deux partis allèrent ensemble porter leurs offrandes dans les temples, et si tes soldats s'applaudirent d'avoir vaincu l'ennemi, l'ennemi, de son côté, a sujet de s'applaudir de sa propre défaite.

Ma cause est meilleure, puisque je ne suis accusé ni d'avoir porté les armes contre toi, ni d'avoir marché sous les enseignes de tes ennemis. J'en atteste la terre, la mer et les dieux du ciel, j'en atteste toi-même, dont la divinité éclate à nos regards ; mon cœur te fut toujours fidèle, prince illustre, et dans le fond de mon âme, ne pouvant rien de plus, j'étais à toi tout entier. J'ai souhaité que ton entrée au séjour des dieux fût longtemps différée (4), et mon humble prière s'est alors mêlée à celle de tout un peuple. J'ai brûlé l'encens en ton honneur, et mes vœux pour toi se sont confondus avec les vœux de la foule des citoyens. Dirai-je que ces livres même qui ont fait mon crime glorifient ton nom en mille endroits ? Jette les yeux sur mon ouvrage le plus important, mais encore inachevé, sur les fabuleuses métamorphoses qu'ont subies les êtres ; tu y trouveras ton nom célébré (5), tu y trouveras de nombreux témoignages de mon dévouement. Ce n'est pas que mes vers ajoutent un nouveau lustre à ta renommée ; elle est parvenue à une hauteur telle qu'elle ne saurait s'élever au-delà ; mais il ne manque rien non plus à la gloire de Jupiter, et pourtant il aime à entendre chanter ses hauts faits, à exercer la verve du poète ; et lorsqu'on célèbre ses combats contre les géants, sans doute qu'il n'est pas insensible au plaisir de la louange. Il est, je le sais, d'autres voix plus fécondes, plus éloquentes que la mienne pour te louer d'une manière digne de toi, mais la divinité reçoit la fumée du moindre grain d'encens avec autant de plaisir qu'une hécatombe.

Ah ! qu'il fut barbare et acharné contre moi, cet ennemi, quel qu'il soit, qui te lut les produits licencieux de ma Muse ! Il les lut sans doute, afin que les autres poésies, confidentes des hommages respectueux que je t'adresse, trouvassent en toi un tuteur, un juge prévenu. Mais une fois haï de toi, qui pouvait être mon ami ? Peu s'en fallut que je ne me haïsse moi-même. Quand une maison ébranlée s'affaisse, toute la pesanteur se porte sur le côté qui penche ; si les murs se crevassent, l'édifice entier s'entrouvre, et s'écroule enfin par son propre poids. Ainsi mes vers ont attiré sur moi tout le poids de l'animadversion générale, et la foule, avec raison sans doute, m'a regardé du même oeil que toi.

Et cependant, il m'en souvient, tu approuvais mes mœurs et ma conduite, alors que tu me faisais présent de ce cheval sur lequel je fus passé en revue (6). Si ce témoignage de ta part est sans valeur, il n'y a pas de mérite à faire son devoir ; du moins n'existait-il alors aucun grief contre moi ! Je n'ai point mal versé quand on m'a confié la fortune des accusés dans quelque procès du ressort des centumvirs (7) ; j'ai statué sur des affaires particulières (8) avec la même équité et sans donner lieu à aucune récrimination, et mon impartialité a même été reconnue par la partie condamnée. Malheureux que je suis ! sans la dernière catastrophe qui m'a frappé, j'aurais pu vivre sous la sauvegarde de ton approbation plus d'une fois manifestée : cette catastrophe m'a perdu ; une seule tempête suffit à engloutir ma barque tant de fois échappée au naufrage ! et ce n'est pas seulement une vague qui m'a maltraité, ce sont tous les flots, c'est l'Océan tout entier qui a fondu sur ma tête.

Pourquoi ai-je vu ce que j'ai vu ? Pourquoi mes yeux furent-ils coupables ? Pourquoi n'ai-je mesuré toute l'étendue de ma faute qu'après l'avoir étourdiment commise ? Ce fut par mégarde qu'Actéon surprit Diane toute nue, il n'en devint pas moins la proie de ses propres chiens : c'est qu'à l'égard des dieux, les crimes même dus au hasard sont punissables, et que l'offense involontaire ne trouve pas grâce devant eux. Du jour où je fus entraîné par une fatalité aveugle, date la perte de ma maison, modeste, mais sans tache... et encore, bien qu'elle soit modeste, lui reconnaît-on une ancienne illustration et une noblesse égale à toute autre. Elle était d'ailleurs aussi peu remarquable par sa pauvreté que par sa richesse, et telle qu'elle devait être pour qu'un chevalier n'attirât pas sur lui les regards par l'un ou l'autre de ces deux excès. Mais admettons que ma maison soit humble à la fois et de fortune et d'origine, toujours est-il que mon génie la préserve de l'obscurité : et quoique j'aie gâté mon génie par des exercices futiles, je n'en porte pas moins un nom célèbre dans tout l'univers. La foule des doctes esprits connaît Ovide, et ne craint pas de le compter parmi ses auteurs favoris. Ainsi s'est écroulée cette maison chère aux Muses, abîmée sous le poids d'une seule faute, mais d'une faute grave ; cependant, malgré sa chute, elle peut encore se relever, si la colère de César, après avoir suivi son cours, finit par se lasser.

Sa clémence a été telle dans le choix de la peine qu'il m'inflige, que cette peine fut au-dessous même de mes appréhensions. La vie m'a été accordée. Ta colère, ô prince si modéré dans ta colère, n'est pas allée jusqu'à ordonner ma mort. Bien plus, comme si le bienfait de la vie n'était pas un bienfait suffisant, tu n'as pas confisqué mon patrimoine ; tu n'as pas fait décréter ma condamnation par un sénatus-consulte ; un tribunal spécial n'a pas prononcé mon exil, l'arrêt (ainsi doit agir un prince) est sorti de ta bouche : tu as vengé toi-même, comme il convenait de le faire, tes injures personnelles. En outre, l'édit, tout terrible et tout menaçant qu'il fût, est énoncé dans des termes pleins de douceur. Il ne dit pas que je suis exilé, mais relégué (9) ; ma triste destinée a été ménagée dans la forme. Sans doute il n'est pas, pour quiconque a conservé le sens et la raison, de peine plus cruelle que le remords d'avoir déplu à un si grand homme ; mais la divinité n'est pas éternellement implacable. Quand les nuages sont dissipés, le jour reparait plus pur ; j'ai vu un ormeau qui venait d'être frappé de la foudre, chargé ensuite de pampres et de raisins. En vain tu me défends d'espérer... je veux espérer toujours, en cela seul je peux te désobéir.

L'espérance me saisit tout à coup, quand je songe à toi, ô le plus doux des princes ; l'espérance m'abandonne quand je songe à mon malheur. Mais comme la fureur des vents qui se déchainent et agitent la mer n'est pas incessante et implacable, et que par intervalle elle s'apaise, se tait, et semble avoir perdu toute son énergie : ainsi disparaissent et reviennent tour à tour mes sollicitudes, et, soumises à des variations continuelles, tantôt elles me laissent, et tantôt me ravissent l'espérance de te fléchir.

Par les dieux que je prie de te donner de longs jours, et qui te les donneront pour peu qu'ils aiment le nom romain, par la patrie que tu mets, en bon père, à l'abri de tout danger et de toute crainte, et dont naguère, mêlé à ses enfants, je faisais encore partie, puisses-tu recevoir de l'empire le tribut d'amour qu'il doit à tes actes et à tes intentions ; puisse remplir heureusement près de toi de longues années, Livie (10), seule femme digne de partager ta couche, et sans laquelle tu serais condamné au célibat, puisque tu ne pouvais en épouser aucune autre ; puisse ton fils vivre longtemps sans te perdre et associer sa maturité à ta vieillesse dans le gouvernement de l'empire ; puissent tes petits-fils, jeune constellation, suivre, comme ils le font déjà, tes exemples et ceux de leur père ; puisse la victoire, jusqu'ici fidèle à tes armes, suivre toujours ses étendards favoris, envelopper comme toujours de son aile protectrice le chef des armées de l'Ausonie, et orner une fois encore du glorieux laurier la chevelure du héros par lequel tu diriges la guerre et tes combats, et auquel tu prêtes tes nobles auspices et le secours de tes dieux, de sorte que partageant pour ainsi dire ta personne, d'une part, tu veilles sur Rome, de l'autre tu portes la guerre en des contrées lointaines ! Puisse ce guerrier vainqueur de l'ennemi revenir près de toi, et monter de nouveau sur ce char glorieux traîné par des coursiers parés de guirlandes !

Grâce, je t'en supplie ; dépose ta foudre, cette arme terrible dont je connais trop bien la portée, pour mon malheur ! Grâce, père de la patrie, et, ne démentant pas ce titre, ne m'ôte pas l'espoir de t'apaiser un jour. Je ne demande pas que tu me rappelles (quoique la générosité divine dépasse quelquefois nos vœux), mais si tu accordes à ma prière un exil moins rude et moins éloigné, tu auras beaucoup adouci la rigueur de ma peine.

Jeté au milieu de populations hostiles, je souffre tous les maux imaginables, et aucun exilé n'est plus loin de sa patrie que moi : je suis le seul confiné aux sept embouchures de l'Ister, sous l'influence de la glaciale Vierge de Parrhasie. Entre les Jazyges, les Colchiens, les hordes de Métérée, les Gètes, et moi, les eaux du Danube sont à peine une barrière suffisante. Bien que d'autres aient été bannis par toi pour des causes plus graves, nul ne l'a été à une aussi grande distance. Au-delà de ces lieux, il n'y a que des glaces, et l'ennemi, et la mer dont le froid condense les flots. C'est ici qu'expire la domination romaine, sur la rive gauche du Pont-Euxin ; les Basternes et les Sauromates sont limitrophes. C'est la dernière contrée soumise à l'empire ausonien, à peine même en est-elle la lisière.

C'est pourquoi, je t'en supplie, relègue-moi dans un lieu plus sûr ; que je n'aie pas à craindre ces populations, dont l'Ister me garantit mal, et que je ne puisse pas moi, ton concitoyen, tomber aux mains de l'ennemi. Il serait impie qu'un homme du sang latin portât les fers de la barbarie, tant qu'il y a des Césars pour l'empêcher.

Des deux causes de ma perte, mes vers et une offense involontaire, il en est une sur laquelle je ne dois jamais entrer en explication. Mon importance n'est pas telle que je doive rouvrir tes blessures, César, et c'est déjà trop que tu aies eu à souffrir une première fois. Reste l'autre grief qui consiste en une accusation honteuse, celle d'avoir impudiquement professé l'adultère. Les intelligences célestes s'abusent donc aussi quelquefois ! et il est tant de choses indignes d'être connues de toi ! Comme Jupiter, occupé des affaires du ciel et de ce qui regarde les dieux, tu ne te prêtes guère aux humbles détails : ainsi, pendant que tu contemples le monde régi par ta puissance, ce qui n'est qu'accessoire échappe à ton coup d'œil. Pouvais-tu, prince, abandonner ton poste de chef de l'état pour lire quelques pauvres distiques ? Le poids de l'empire romain que supportent tes épaules n'est pas tellement léger que tu aies le loisir d'arrêter ta divine intelligence sur d'insignifiants badinages, et d'examiner de tes propres yeux le produit de mes délassements. Tantôt c'est la Pannonie, tantôt la frontière illyrienne, qu'il faut dompter ; tantôt l'alarme vient de la Rhétie ou de la Thrace soulevée ; tantôt l'Arménie demande la paix, tantôt le cavalier parthe rend d'une main tremblante ses arcs et les étendards qu'il a pris sur nous ; tantôt le Germain te retrouve rajeuni dans ton petit-fils, parce qu'à la place du grand César, c'est encore un César qui lui fait la guerre. Enfin dans ce corps, le plus gigantesque qui fût jamais, nulle partie ne s'affaiblit. Rome agitée réclame aussi tous tes soins pour le maintien des lois et la surveillance des mœurs que tu désires assimiler aux tiennes. A toi seul manquent ces loisirs que tu fais au monde, et des agressions successives tiennent constamment ton génie en haleine.

Je serais donc bien étonné que, surchargé de tant d'affaires, tu aies jamais parcouru mes futiles compositions ; et si, par un bonheur pour moi bien préférable, tu avais consacré un moment à cette lecture, tu n'aurais trouvé rien de criminel dans mon *Art d'aimer*.

Ce n'est pas, j'en conviens, un livre empreint de gravité et digne d'être lu par un si grand prince, mais pourtant il ne renferme rien de contraire aux lois et ne s'adresse pas aux dames romaines. Et afin que tu ne puisses pas douter de sa destination, voici quatre vers du premier des trois livres : « Loin d'ici, bandelettes légères (11), symbole de la pudeur, et vous, longues robes, qui cachez aux regards le pied de nos matrones ; je ne chante pas les amours illégitimes et défendus, mes vers ne seront pas criminels. » N'ai-je pas sévèrement exclu de mon *Art* toutes celles que la bandelette et la robe longue nous enjoignent de respecter ?

Mais, dit-on, une matrone peut essayer de cet *Art* destiné à d'autres, et céder à un penchant qui l'entraîne, bien qu'elle soit étrangère à nos leçons. S'il en est ainsi, elle doit s'interdire toute lecture, car toute poésie peut être pour elle une école de corruption. Quelque livre qu'elle prenne, si elle a du goût pour le vice, elle y aura bientôt façonné ses mœurs. Qu'elle ouvre nos Annales,

(je ne sache rien de moins attrayant que ce récit), elle y verra comment Ilia devint mère ; qu'elle ouvre encore ce poème dont le début est une invocation à la mère des Romains (12), elle voudra savoir comment l'aimable Vénus est cette mère ; je prouverai plus loin, s'il m'est permis d'entrer dans ces détails, que toute poésie peut corrompre les cœurs ; mais il ne faut pas conclure de là que toute lecture poétique soit criminelle, car il n'est rien d'utile qui n'entraîne avec soi des inconvénients. Quoi de plus utile que le feu ? cependant s'il prend envie à quelqu'un d'incendier une maison, c'est le feu qui armera ses mains audacieuses. La médecine ôte quelquefois, et quelquefois donne la santé, mais elle indique les plantes qui sont malfaisantes et celles qui sont salutaires. Le brigand et le voyageur prudent marchent ceints d'une épée ; mais l'un pour attaquer, l'autre pour se défendre. L'étude de l'éloquence a pour but le triomphe de la justice, et souvent elle protège le crime et accable l'innocence.

Si donc on lit mon poème avec impartialité, on reconnaîtra combien il est inoffensif ; quiconque y voit un sujet de scandale se trompe ou déshonore gratuitement mes écrits. Mais je suppose qu'ils soient dangereux, ces germes de corruption se retrouvent aussi dans les jeux de la scène : proscriis donc les spectacles, les divertissements qui sont la cause de tant de désordres, une fois que les combats sont engagés sur le sol poudreux de l'arène ; proscriis le Cirque, ce théâtre d'une liberté dangereuse (13), où la jeune fille se trouve assise côte à côte avec un inconnu ; pourquoi ne pas fermer tous les portiques où l'on voit certaines femmes se promener et donner des rendez-vous à leurs amants ? Est-il un lieu plus saint que les temples ? Une femme les doit fuir, pour peu qu'elle soit possédée du génie du mal ; est-elle dans le temple de Jupiter, ce temple lui rappelle combien de femmes ce dieu a rendues mères ; vient-elle un peu plus loin adresser ses prières à Junon, elle songe aux nombreuses rivales qui ont fait le tourment de cette déesse ; à la vue de Pallas, elle demandera pourquoi la déesse vierge fit élever Érichthonius, cet enfant né d'un crime ; qu'elle entre dans le temple de Mars, ouvrage de ta magnificence (14), elle y verra, devant la porte, la statue de Vénus, près du dieu vengeur (15) ; s'assied-elle dans le temple d'Isis, elle veut savoir pourquoi Junon l'a poursuivie dans la mer Ionienne et sur le Bosphore ; Vénus lui rappellera Anchise, Diane le héros du Latinus, Cérès Jason. Tous ces monuments peuvent consommer la perte de cœurs déjà corrompus, et cependant ils restent tous intacts et solides sur leurs bases. Mais, dès la première page de mon *Art d'aimer*, écrit pour les seules courtisanes, j'exclus les femmes vertueuses ; si l'une d'elles viole le sanctuaire malgré la défense du pontife, elle est responsable des suites de sa désobéissance criminelle. Après tout, ce n'est pas un crime de feuilleter des poésies galantes ; une honnête femme peut bien lire des choses qu'elle ne doit pas faire. Souvent la dame la plus fière voit des femmes nues (16) prêtes à tous les combats de Vénus, et le chaste regard de la vestale rencontre la courtisane immodeste, sans que celui qui veille sur la vierge sainte punisse ce hasard.

Mais enfin, pourquoi ma muse est-elle si licenciée ? Pourquoi mon livre invite-t-il à aimer ? C'est un tort, c'est une faute manifeste, je ne puis qu'en convenir, et je me repens de ce caprice, de cette erreur de mon imagination. Pourquoi n'ai-je pas plutôt, dans un nouveau poème, renouvelé la guerre de Troie, qui jadis succomba aux attaques des Grecs ? Pourquoi n'ai-je pas chanté Thèbes et les deux frères s'égorgeant l'un l'autre, et les sept portes de la cité, gardées chacune par un des sept chefs ? Rome, la belliqueuse, m'offrait sans doute d'assez riches matériaux, et c'est un pieux travail que de célébrer les gloires de sa patrie. Enfin, parmi tes faits merveilleux dont tu remplis l'univers, je pouvais, ô César ! en choisir un pour le célébrer ; et comme la lumière éblouissante du soleil attire nos regards, ainsi tes belles actions auraient dû séduire toutes les puissances de mon âme.

Non, ce reproche est injuste ; le champ que je cultive est humble et modeste ; celui-là était immense et d'une fertilité trop abondante. Une nacelle ne doit pas se confier à l'Océan parce qu'elle vogue impunément sur un lac resserré ; peut-être même dois-je douter si j'ai une vocation suffisante pour la poésie légère, et si je puis m'élever à ses modestes proportions ; mais si tu m'ordonnes de chanter les géants foudroyés par Jupiter, je succomberai à l'effort d'une pareille tâche. Il faut un génie sublime pour raconter les merveilleux exploits de César, et maintenir le style à la hauteur du sujet. Et pourtant, si j'avais osé ! mais il m'a semblé que je profanerais sa gloire, et que, par un sacrilège odieux, je compromettrais sa majesté. Je revins donc au genre léger, à cette poésie qui fait l'amusement de la jeunesse, et je pris plaisir à émouvoir en mon cœur des passions factices. Que n'ai-je résisté à cette inspiration ? Mais ma destinée m'entraînait, et ma perte devait être aussi l'œuvre de mon génie. Maudites soient mes études et l'éducation paternelle ! maudite la première leçon de lecture qui a captivé mon attention ! J'ai attiré sur moi ta haine par cette fantaisie désordonnée, par cet art que tu regardes comme une provocation à l'adultère ; mais les femmes mariées n'ont point appris de moi l'infidélité, et personne, d'ailleurs, ne peut enseigner ce qu'il connaît à peine ; ainsi, bien que j'aie écrit des vers érotiques et galants, jamais ma réputation n'a été effleurée par la moindre médisance, et il n'est aucun mari, même de la plus humble condition, dont j'aie rendu la paternité équivoque. Mes vers sont loin de ressembler à ma vie ; ma conduite est sage, mais ma muse est un peu folâtre ; la plupart de mes ouvrages ne sont que fictions et mensonges ingénieux, qui ont beaucoup plus dit que l'auteur n'eût osé faire. Mon livre n'est pas l'écho de mon cœur, mais un divertissement honnête, dont le but, presque toujours, est de charmer les veilles. Accius (17) serait donc un être sanguinaire, Térence un parasite, tout chanteur des combats un homme belliqueux ?

Enfin, je n'ai pas seul chanté les tendres amours, et pourtant je suis le seul puni ! Que nous enseigne le vieillard de Téos (18), si ce n'est à nous enivrer à la fois d'amour et de vin ? N'est-ce pas des leçons d'amour que la Lesbienne

Sapho donna aux jeunes filles ? Cependant Sapho et Anacréon chantèrent impunément. Il n'est rien non plus arrivé de fâcheux à toi, fils de Battus (19), pour avoir fait si souvent tes lecteurs confidents de tes succès. Il n'est pas une pièce du divin Ménandre qui ne soit basée sur l'amour, et pourtant on le donne à lire aux jeunes garçons et aux jeunes filles. *L'Iliade* elle-même, qu'est-elle ? une femme adultère que se disputent et son amant et son époux. Le début du poème n'est-il pas l'amour qu'inspira la fille de Chrysès, et la discorde que son enlèvement fait naître entre les chefs ? *L'Odyssee* n'offre-t-elle pas une femme, en l'absence de son époux, exposée aux obsessions amoureuses de nombreux rivaux ? N'est-ce pas Homère lui-même qui représente, Mars et Vénus surpris et enchaînés sur la couche même du plaisir ? Saurions-nous, sans le témoignage de ce grand poète, que deux déesses (20) s'éprurent d'amour pour leur hôte ? Le genre tragique est le plus grave de tous, et cependant l'amour en est le nœud et l'intrigue. Ce qui nous touche dans *Hippolyte* (21) n'est pas l'aveugle passion d'une marâtre : Canacé (22) est célèbre pour avoir aimé son frère ; n'était-il pas guidé par l'amour, ce char traîné par des coursiers phrygiens, et qui valut au fils de Tantale, à l'épaulé d'ivoire, la main de la princesse de Pise ? C'est le désespoir d'un amour outragé qui porta une mère à tremper le fer dans le sang de ses enfants ; l'amour fit changer tout à coup en oiseaux un roi, sa maîtresse et cette mère qui pleure encore son cher Itys ; sans l'amour incestueux qu'Erope inspira à son frère, nous n'aurions pas vu reculer d'horreur le char du soleil ; jamais l'impie Scylla n'eût chaussé le cothurne tragique, si l'amour ne lui eût fait couper le fatal cheveu de son père ; lire *Électre* et la *Folie d'Oreste*, c'est lire le crime d'Égisthe et de la fille de Tyndare. Que dirai-je du héros intrépide qui dompta la Chimère, et que sa perfide hôtesse fut sur le point d'immoler ? Que dirai-je d'Hermione et de la fille de Schénée ? de toi, prophétesse, aimée du roi de Mycènes ? Rappellerai-je Danaé, sa belle-fille, la mère de Bacchus, Hémona, et cette amante pour laquelle deux nuits n'en firent qu'une ? Rappellerai-je le gendre de Pélias, Thésée, et ce Grec dont le navire aborda le premier les rivages de Troie ? A cette liste ajoutez Iole, la mère de Pyrrhus, l'épouse d'Hercule, Hylas et Ganymède.

Le temps me manquerait si je voulais énumérer tous les amours de la scène tragique, et les seuls noms des acteurs pourraient à peine être cités dans mon livre ; la tragédie est même quelquefois descendue à des bouffonneries obscènes, et elle offre beaucoup de passages où la pudeur n'est pas respectée. L'auteur qui a peint Achille efféminé n'a point été puni pour avoir avili, dans ses vers, un caractère héroïque ; Aristide (23) a fait le tableau des vices reprochés aux Milésiens, et n'a pas été, pour cela, chassé de sa patrie. Ni Eubius, auteur d'un infâme traité, qui apprend aux mères les secrets de l'avortement, ni cet autre, qui naguère composa ses livres sybarites (24), ni enfin ces femmes qui ont proclamé leurs turpitudes (25), ne furent exilés ; tous ces ouvrages sont confondus avec les chefs-d'œuvre de nos grands écrivains, et mis à la disposition du public par la libéralité de nos généraux (26).

Et, pour ne pas me défendre seulement par des armes étrangères, je citerai la littérature romaine, qui compte aussi plus d'une oeuvre érotique. Si, pour chanter la guerre, Ennius trouva de si mâles accents, Ennius, génie sublime, mais sans art, si Lucrèce développa les causes de l'activité du feu, et prophétisa l'anéantissement des trois éléments de la création, d'autre part, le voluptueux Catulle célèbre sans cesse la beauté qu'il désigne sous le faux nom de Lesbie, et non content de cet amour, il nous en révèle plusieurs autres et avoue même ses passions adultères. Tel fut aussi Calvus, ce nain licencieux qui s'accuse à mille endroits de ses heureux larcins. Parlerai-je des poésies de Tigidas, de celles de Memmius, où la pensée et l'expression sont également impudiques ? Cinna est dans la même catégorie ; Anser (27) est plus éhonté que Cinna. Et les poésies légères de Cornificius ! et celles de Caton ! et ces vers où l'on voit, proclamée sous son vrai nom, Métella, désignée d'abord sous le pseudonyme de Périlla. Le poète qui a guidé le navire Argo dans les eaux du Phase n'a pu taire non plus ses conquêtes amoureuses ; les vers d'Hortensius et ceux de Servius ne sont pas plus réservés. Qui pourrait craindre d'aborder ce genre sous l'autorité de ces noms ? Sisenna (28), traducteur d'Aristide, n'a pas été puni pour avoir mêlé des badinages immoraux à ses travaux historiques ; et ce qui a déshonoré Gallus (29), ce n'est pas d'avoir chanté Lycoris, mais bien de s'être laissé aller à l'indiscrétion sous l'influence de l'ivresse. Il paraît difficile à Tibulle de croire aux serments d'une maîtresse, puisque c'est aussi par des serments qu'elle nie au mari son infidélité. Il déclare lui avoir enseigné à tromper un jaloux, mais qu'il est maintenant la dupe de ses propres leçons. Il se rappelle que souvent, sous prétexte d'admirer la pierre ou les diamants de sa maîtresse, il lui pressa la main, que, par un signe du doigt ou de la tête, il se faisait comprendre d'elle ou qu'il traçait sur sa table arrondie des caractères mystérieux. Il indique les liqueurs qui ravivent le teint flétri par de mordants baisers ; enfin, il adjure l'époux, surveillant malhabile, de lui conserver son poste, s'il veut mettre un frein aux infidélités de sa femme. Il sait à qui s'adressent ces aboiements quand il rôde tout seul ; il sait pourquoi la porte reste fermée quoiqu'il ait toussé plusieurs fois ; il donne mille préceptes de cette sorte de supercheries, et il n'est pas de ruses qu'il n'enseigne aux femmes pour tromper leurs maris. De tout cela on ne lui fit pas un crime ; Tibulle est lu, il charme tout le monde, et sa réputation était déjà florissante lors de ton avènement au pouvoir. Le même esprit règne dans les oeuvres du tendre Propertius, et la censure ne l'a pas noté de la moindre infamie.

Voici donc quels sont mes devanciers (puisque la bienséance exige que je taise les noms illustres des écrivains vivants) : je ne craignais pas, je l'avoue, que dans ces mêmes eaux, heureusement sillonnées par tant de barques, la mienne seule dût faire naufrage.

D'autres ont donné des traités sur les jeux de hasard (30) ; grande immoralité aux yeux de nos ancêtres ! Là on apprend la valeur des osselets (31), la manière

de les lancer pour amener le plus fort point et éviter le chien fatal (32) ; le chiffre de chaque dé (33), comment il faut les jeter quand on désire tel ou tel chiffre, et les combiner, pour atteindre le nombre gagnant. Là, on apprend comment vos soldats, de couleurs différentes, doivent longer de près les bords du champ de bataille, parce que toute pièce engagée au milieu risque d'être enveloppée par deux ennemis ; l'art de soutenir la première pièce et d'assurer sa retraite qu'elle ne pourrait opérer seule. Sur une surface étroite (34) sont disposés deux rangs de trois petites pierres ; celui-là gagne la partie qui peut maintenir ses trois pierres de front. Il est enfin une foule d'autres jeux (je n'en veux pas ici épuiser la liste) qui ont pour but la perte du temps, ce bien si précieux. Tel autre encore chante la paume et la manière de la lancer (35) ; celui-ci enseigne la natation, celui-là, le jeu du cerceau (36) ; cet autre, l'art de se farder. L'un règle les repas et l'étiquette des réceptions ; l'autre nous apprend quelle est la terre la plus propre à des ouvrages de poterie, et quels sont les vases qui conservent au vin sa pureté. Voilà les passe-temps qui sentent la fumée du mois de décembre, et aucun de ces traités n'a été préjudiciable à son auteur.

Séduit par ces exemples, j'ai fait des vers légers, mais ce plaisir a été sévèrement puni. Enfin, parmi tant d'écrivains, je n'en vois pas un seul que son imagination ait perdu : on ne cite que moi ! Que serait-ce si j'avais écrit des mimes pour ces représentations obscènes dont l'intrigue est toujours un amour criminel, et où l'on voit toujours un séducteur impudent, et une épouse rusée qui se joue d'un mari trop crédule ? À ce spectacle viennent pourtant la jeune fille, la mère de famille, le mari, les enfants ; la majeure partie du sénat y assiste, et là, non seulement l'oreille est souillée par des paroles incestueuses, mais la vue s'y familiarise encore avec le scandale. Une femme a-t-elle usé d'un nouvel artifice pour leurrer son époux, on l'applaudit ; on lui décerne la palme avec enthousiasme ; mais, ce qu'il y a là de plus dangereux, c'est que l'auteur de cette pièce criminelle est payé grassement, et le prêteur l'achète au poids de l'or (37). Calcule toi-même, Auguste, les dépenses des jeux publics : tu verras que des pièces de ce genre t'ont coûté cher. Tu en as fait toi-même ton spectacle et le spectacle des autres, tant la grandeur en toi s'unit toujours à la bonté ! Tu as vu enfin, tranquille, et de cet oeil qui veille sur les intérêts du monde, ces représentations de l'adultère ! S'il est permis d'écrire des mimes qui retracent de si honteuses mœurs, le choix de mon sujet mérite un châtement moins sévère. Est-ce à dire que le privilège théâtral assure l'impunité à tout ce qui le touche, et que la scène autorise toute licence dans ceux qui l'exploitent ? Mais alors mon *Art* lui-même a fourni le canevas d'un ballet public (38), et il a souvent captivé tes regards.

Si vous placez dans vos palais les portraits de vos aïeux, oeuvres brillantes de quelques grands maîtres, il s'y trouve bien aussi quelque part telle ou telle miniature représentant des poses d'amour et des scènes voluptueuses. L'on voit ici Ajax dont les traits respirent la fureur, et là cette mère barbare qui porte le

crime dans ses yeux ; plus loin on voit Vénus exprimant l'eau de la mer de sa chevelure humide (39), et couverte encore de l'onde qui lui donna le jour.

D'autres chantent la guerre et les bataillons hérissés de piques sanglantes ; quelques-uns les exploits de tes ancêtres ou les tiens. Pour moi, la nature jalouse m'a fixé des bornes plus étroites, ne m'a donné qu'un faible génie. Toutefois l'heureux auteur de ton *Énéide* a fait reposer le héros et ses armes sur la couche de la princesse tyrienne ; et c'est l'épisode de cet amour illégitime qu'on lit avec le plus d'avidité. Le même poète, dans sa jeunesse (40), avait chanté les amours pastorales de Phyllis et de la tendre Amaryllis ; et moi aussi, j'avais pris, il y a longtemps (41), la même liberté dans un de mes poèmes, et une faute qui n'était pas nouvelle subit aujourd'hui un châtement nouveau. Mes vers étaient déjà publiés lorsque, dans l'exercice de ta censure, tu m'as si souvent laissé passer comme un chevalier irréprochable. Ainsi ces vers, dont je n'aurais rien de fâcheux pour ma jeunesse, font aujourd'hui le malheur de ma vieillesse ; une vengeance tardive frappe ce livre d'une date déjà ancienne, et la peine n'a suivi la faute que longtemps après.

Ne crois pas cependant que mes oeuvres soient toutes aussi dissolues ; ma barque a souvent déployé de plus larges voiles. J'ai fait la description des *Fastes* en six livres, et chacun d'eux se termine avec le mois qu'il embrasse ; mais cet ouvrage, César, que j'avais commencé sous tes auspices, et que je t'avais dédié (42), mon malheur est venu l'interrompre. J'ai fait aussi monter sur la scène les rois chaussés du cothurne tragique, et l'expression a la gravité qui sied au cothurne. J'ai décrit encore, quoique je n'aie pu mettre la dernière main à cet ouvrage, les *Métamorphoses des êtres*. Puisses-tu, revenant à des dispositions plus indulgentes, te faire lire, dans tes loisirs, quelques pages de ce dernier livre, celles surtout où, après avoir pris le monde à son berceau, j'arrive, César, à ton époque. Tu y verras quelles inspirations je dois à ton nom et avec quel enthousiasme je glorifie toi et les tiens !

Jamais je ne déchirai personne par une mordante épigramme (43) ; mon vers ne sut jamais accuser personne. Naturellement bon, j'abhorrai toujours la raillerie amère, et ne lançai dans aucun de mes écrits des traits empoisonnés. Parmi tant de milliers de citoyens et, tant de milliers de vers, je suis le seul, hélas ! que ma muse ait blessé ; aussi j'aime à croire que pas un de mes concitoyens ne s'est réjoui de mon infortune, et que plusieurs y ont compati. Je ne saurais admettre que quelqu'un ait insulté à ma détresse, pour peu que ma candeur et mon ingénuité méritent des égards.

Puissent ces motifs et d'autres encore fléchir ta divinité, ô père de la patrie ! son amour et sa providence. Je ne demande point mon rappel en Italie (si ce n'est un jour peut-être, quand la durée de mon supplice t'aura désarmé), mais un exil moins dangereux et plus tranquille (44), afin que la peine soit proportionnée au délit.

NOTES DES TRISTES.

LIVRE DEUXIÈME.

(1) Ce serait donc dix ans après la publication de l'*Art d'aimer* qu'Auguste se serait avisé de le lire, et de l'incriminer. Cette supposition est invraisemblable.

(2) Auguste avait ordonné, l'an 746 de Rome, que les Opalies, fêtes en l'honneur de Cybèle, aussi appelée Opis, fussent célébrées chaque année le 19 décembre, et durassent trois jours.

(3) Les jeux séculaires, célébrés tous les cent dix ans, le furent pour la cinquième fois par Auguste, l'an de Rome, 737.

(4) Voy. les *Métamorphoses*, livre XV, v. 868.

(5) Voy. le même ouvrage, id, v. 854 et suivant. *Vestri* parce qu'Ovide loue J. César et Auguste.

(6) Il s'agit sans doute de la revue des chevaliers, passée par les censeurs tous les cinq ans, et qu'Auguste fit lui-même plusieurs fois à ce titre ; elle avait lieu le quinze juillet, en commémoration de la victoire remportée par les Romains, près du lac Régille, par le secours de Caïstor et Pollux. (Denys d'Halic., liv. VI.)

(7) Le tribunal des centumvirs, au rapport de Festus, était composé de trois hommes choisis dans chacune des trente-cinq tribus, ce qui en portait le nombre à cent cinq. On ne déférait à ce tribunal que des causes de peu d'importance, et qui regardaient la police publique.

(8) Le mot *index* désigne la charge de triumvirs, lesquels jugeaient les causes particulières, c'est-à-dire celles de citoyen à citoyen.

(9) L'exil était le bannissement prononcé par arrêt du sénat ou par sentence de juge, et emportait toujours avec lui la confiscation des biens ; au lieu que la relégation n'était que l'éloignement momentané par ordre du prince.

(10) Livie Drusille, fut d'abord l'épouse de Tibère Claude Néron, qui la céda ensuite à Auguste. - *Natus*, Tibère, fils de Livie, et par conséquent beau-fils d'Auguste, qui l'adopta et le nomma son successeur à l'empire. - *Nepotes*, Drusus, fils de Tibère, et Germanicus, neveu de Tibère, et son fils par adoption, tous deux petits-fils adoptifs d'Auguste. - *Sui parentis*, Tibère, père de Drusus, et par adoption père de Germanicus, son neveu, comme nous l'avons dit précédemment. - *Ausonium duccem*, Tibère.

(11) Ces quatre vers sont dans le premier livre de l'*Art d'aimer*, v. 31 à 34. - *Vittae*, gaze fine qui couvrait la tête, et d'où pendaient deux barbes par derrière. Cet ornement était interdit aux courtisanes.

(12) Il s'agit ici du poème de Lucrèce, qui commence par une magnifique invocation à Vénus.

(13) Voy. l'*Art d'aimer*, liv. I, v. 136.

(14) Auguste, après la défaite de Brutus et de Cassius, fit élever un temple en l'honneur de Mars vengeur, sur le *forum Augusti*.

(15) Le mot *juncta* veut dire ici voisine et non pas unie au dieu Mars dans les filets de Vulcain, comme l'ont cru quelques-uns. On concevra très bien qu'Auguste n'ait pas permis la représentation d'une scène de cette nature à la porte d'un temple.

(16) C'était aux jeux floraux, célébrés vers la fin d'août, la nuit, à la lueur des flambeaux, par des courtisanes, avec une licence effrénée.

- (17) Accius, célèbre auteur tragique, dont il ne reste que des fragments.
- (18) Anacréon était né à Téos.
- (19) Callimaque était fils ou petit-fils de Bassus.
- (20) Calypso et Circé, *Métam.*, liv. XIV.
- (21) Pièce d'Euripide, imitée par Sénèque. Voy. *Héroïde*, 4.
- (22) Nous avons dans les *Héroïdes* d'Ovide (Hér. 11), une lettre de cette Canacé à son frère Macarée, où elle avoue qu'elle en avait un fils. Elle était fille d'Éole.
- (23) Aristide, né à Milet, ville fort dissolue, était auteur des *Milésiaques*, récits licencieux, qu'imitèrent Lucien dans l'*Âne de Lucius*, et Apulée dans l'*Âne de Patras*.
- (24) Lucien (*ad. indoct.*, § 23) cite un écrivain de Sybaris qui fit un ouvrage digne de la réputation de cette ville.
- (25) Il est ici question principalement de Philénis et d'Éléphantis, toutes deux auteurs de poésies obscènes. Athénée parle de la première, liv. VIII, 13, et Suétone de la seconde, liv. XLIII.
- (26) Ce fut en effet à des généraux, à Paul Émile, à Sylla, à Lucullus, à Pollion, à Auguste que les Romains durent leurs bibliothèques.
- (27) Anser était un poète aux gages d'Antoine, et dont Cicéron se moque dans sa 13^e *Philippique*. Cornificius est celui auquel Cicéron adresse plusieurs lettres du 12^e livre, et dont Macrobe (*Saturn.*, VI) cite quelques vers. Il périt abandonné de ses soldats, qu'il avait appelés *galeati lepores*. Il eut une sœur poète. - *Catonis*, Valérius Caton, grammairien célèbre, qui naquit dans la Gaule. Il reste de lui un petit poème intitulé *Dirae*, où il exprime son chagrin de quitter sa patrie et sa chère Lydie.
- (28) *Sisenna* était un des plus anciens historiens romains, et contemporain de Marius et de Sylla.
- (29) Gallus, gouverneur d'Égypte, pilla la ville de Thèbes ; Auguste nomma une commission pour le juger, il se tua de désespoir. D'autres disent que c'est pour avoir vu ses biens confisqués par Auguste, à cause d'un bon mot qui lui était échappé contre son bienfaiteur.
- (30) Les jeux de hasard, regardés par les anciens Romains comme flétrissants, furent proscrits par plusieurs lois qui ne les permettaient que dans le mois de décembre, époque des Saturnales.
- (31) Les osselets n'avaient que quatre faces marquées : l'as, *unio* ; le trois, *ternio* ; le quatre, *quaternio* ; le six, *senio*.
- (32) C'était le plus malheureux des coups : il consistait, dans le jeu des osselets, à amener le même nombre sur tous les quatre, et dans celui des dés, l'as sur tous les trois. Le coup le plus heureux était d'amener trois six pour les dés, et des nombres différents pour chaque osselet. Il s'appelait Vénus.
- (33) Le dé avait la forme cube comme le nôtre, et les six faces marquées. L'osselet était oblong.
- (34) C'est le *troidium*, sorte de marelle.
- (35) Le jeu de paume se jouait, soit avec une balle petite et dure, soit avec un ballon de peau, gonflé d'air, soit avec une autre espèce de ballon rempli de plumes. Voy. sur tous ces jeux, Pollux, liv. IX.
- (36) C'était un petit cerceau de fer ou de cuivre, garni d'anneaux.
- (37) C'était en effet le préteur ou l'édile qui était chargé des jeux.

(38) On disait *saltare fabellam*, jouer une pantomime, mais ici il y a *poemata*, et, liv. V, éleg. VII, v. 25, Ovide dit encore : *Carmina saltari plena theatro*. Il faut donc supposer qu'on lisait sur la scène des pièces de vers détachées, et qu'on entremêlait de danses cette lecture.

(39) La Vénus Anadyomène d'Apelle.

(40) Virgile composa ses *Bucoliques* de vingt-huit à trente-deux ans.

(41) En effet, Ovide travailla à son *Art d'aimer* dès l'âge de vingt-huit ou vingt-neuf ans, selon les uns, et selon d'autres de trente-trois à quarante-deux ; il y avait donc au moins dix ans que cet ouvrage avait paru, puisque le poète en avait environ cinquante-deux lors de sa disgrâce.

(42) Ovide avait dédié ses *Fastes* à César, mais il n'avait pas publié son poème avant son exil ; il ne le fit paraître qu'après la mort d'Auguste, et le dédia à Germanicus.

(43) Ce n'est que plus tard et pendant son exil qu'il composa son *Ibis*.

(44) Voy. v. 485, et *passim*.

LIVRE TROISIÈME.

ÉLÉGIE I.

Ouvrage d'un exilé, j'arrive en cette ville, où il m'envoie en tremblant ; ami lecteur, tends une main favorable au voyageur fatigué. Ne crains pas que je te fasse rougir ; il n'y a pas ici un seul vers qui soit une leçon d'amour (1). La destinée de mon maître n'est pas de celles dont on trompe les douleurs avec des badinages hors de saison. Cet ouvrage même, fruit amer d'une jeunesse inexpérimentée, trop tard, hélas ! il le condamne et le maudit. Lis ces pages ; elles ne portent que l'empreinte de la tristesse, et les vers y sont conformes à la situation où il se trouve. S'ils boitent (2) et retombent en alternant la mesure, c'est un effet de leur nature même ou de la fatigue du voyage. Si je n'ai pas le blond reflet de l'huile de cèdre, si je n'ai pas été poli par la pierre-ponce, c'est que j'aurais eu honte d'être plus élégant que mon maître.

Si l'écriture est endommagée, et çà et là couverte de taches, c'est que le poète a déformé son ouvrage par ses larmes. Si par hasard quelques mots semblent n'être pas latins, c'est qu'il écrivait chez un peuple barbare. Dites-moi, lecteurs, si cela ne vous importune pas, quel chemin je dois prendre, et, pauvre étranger, vers quel asile diriger mes pas.

Quand j'eus balbutié ces mots avec mystère, à peine se trouva-t-il un seul homme qui s'offrit à me conduire. Puissent les dieux te donner ce qu'ils ont refusé à mon père, une existence paisible au sein de ta patrie ! Guide-moi donc, et je te suis, quoique j'arrive des extrémités du monde, et que je sois doublement fatigué de la navigation et de la marche. Il se décide, et, tout en me dirigeant : 'Voilà, dit-il, le forum de César, et la voie qui emprunte son nom à sa destination sacrée : voici le temple de Vesta (3) où l'on garde le Palladium et le feu éternel ; là fut le modeste palais de l'antique Numa (4). » Puis prenant à droite, a Voici, dit-il, la porte Palatine (5), voilà Stator, voilà le berceau de Rome. Tandis que tour à tour j'admire chaque merveille, l'éclat des armes qui décoraient un portique, et l'architecture digne d'un dieu attirent mes regards. « Serait-ce là, m'écriai-je, la demeure de Jupiter? » Ce qui me suggérait cette conjecture, c'était la vue d'une couronne de chêne. Dès que j'en connus le maître : « Je ne me suis pas trompé, repris-je, c'est bien réellement la demeure du grand Jupiter. Mais pourquoi ce laurier qui masque l'entrée, et enveloppe de son feuillage épais les portes de ce séjour auguste ? Est-ce parce que cette maison a mérité les honneurs d'un éternel triomphe, ou parce qu'elle fut contemporaine du dieu de Leucade ? Est-ce un signe de fête qui lui est particulier, ou un indice de la joie qu'elle répand en tous lieux ? Est-ce l'emblème de la paix qu'elle a donnée au monde ? Sa gloire, comme le laurier toujours vert, et dont la feuille ne tombe jamais, y voit-elle le symbole de son immortalité ? Quant à la signification de la couronne de chêne, une inscription nous l'apprend : elle veut dire qu'il a sauvé des citoyens. Sauve donc encore, ô le meilleur des pères, un citoyen qui languit aux extrémités de

l'univers, et dont le châtement, qu'il avoue légitime, résulte moins d'un crime que d'une faute involontaire. Malheureux que je suis ! je redoute ce séjour, je redoute celui qui en est le maître puissant, et je sens mes lettres frissonner de terreur. Vois-tu mon papier pâlir ? Vois-tu chanceler alternativement mes vers ? Fasse le ciel, maison auguste, qu'un jour enfin adoucie pour mon maître, il te revoie habitée par les mêmes possesseurs !

Nous poursuivons notre route, et mon guide me conduit, par de magnifiques degrés, au temple en marbre blanc élevé au dieu dont la chevelure est toujours intacte (6). C'est là qu'on voit les statues des Danaïdes et celle de leur barbare père, l'épée à la main, placées contre des colonnes qu'un tira des carrières étrangères. Là, toutes les créations des génies anciens et modernes sont mises à la disposition des lecteurs; j'y cherchais mes frères, excepté ceux dont notre père déplore la naissance; et, pendant que je les cherchais en vain, le gardien de ces lieux sacrés (7) m'ordonna d'en sortir.

Je me dirige vers un autre temple (8), situé près d'un théâtre voisin; il me fut aussi défendu d'y entrer. Ce premier asile des belles-lettres (9), la Liberté, qui y préside, ne me permit pas d'en fouler le vestibule. Ainsi tombe le malheur d'un père sur sa postérité, et nous, ses enfants, nous sommes exilés aussi bien que lui. Peut-être un jour, avec le temps, César, moins

rigoureux pour nous et pour lui, se laissera-t-il désarmer. Je vous en conjure, grands dieux, et toi César, car pourquoi m'adresserais-je à la foule des dieux ? toi, le plus puissant de tous, exaucez ma prière; s'il m'est interdit d'habiter la commune demeure des Romains, permets-moi du moins de vivre caché dans des pénates privés. Et vous, mains plebéiennes, accueillez, si ce n'est pas un crime, mes vers que trouble la honte d'avoir été repoussés.

ÉLÉGIE II.

Il était donc dans mes destinées de voir la Scythie et le pays situé sous la constellation de la fille de Lycaon. Ni vous, doctes muses, ni toi fils de Latone, n'êtes venus au secours de votre pontife ! et il ne m'a servi de rien que mes jeux fussent au fond innocents, et que ma vie fût moins licencieuse que ma muse ! Il ne me reste, après mille dangers courus sur mer et sur terre, pour asile que le Pont, avec ses frimas éternels et destructeurs. Moi qui jadis, ennemi des affaires, et né pour les loisirs tranquilles, vivais dans la mollesse et étais incapable de supporter la fatigue, je supporte tout maintenant, et cette mer sans ports, et ce voyage si plein de vicissitudes n'ont pu parvenir à me perdre. Mon âme a suffi à tant de malheurs, et, fort de l'énergie qu'elle lui prêtait, mon corps a enduré des maux à peine tolérables.

Tant que je luttai contre les caprices des vents et des flots; cette lutte donna le change à mes inquiétudes, à mon désespoir; mais depuis que je suis au terme de mon voyage, depuis que j'ai cessé d'être en mouvement, et que je touche la

terre de mon exil, je ne me plains que dans les larmes, et elles coulent de mes yeux avec autant d'abondance que l'eau des neiges au printemps. Rome, ma maison, l'image de ces lieux si regrettés, et tout ce qui reste de moi-même dans cette ville perdue pour moi, m'apparaissent avec tous leurs charmes. Hélas ! pourquoi les portes de mon tombeau, que j'ai tant de fois heurtées, ne se sont-elles jamais ouvertes ? Pourquoi ai-je échappé à tant de glaives (1) ? Pourquoi la tempête n'a-t-elle pas mis fin à mon existence, qu'elle a si souvent menacée ?

Dieux, dont j'éprouve les infatigables rigueurs, et qu'un seul dieu a intéressés à sa vengeance, hâtez, je vous en prie, la mort trop lente à venir, et faites que les portes de la tombe cessent enfin de m'être fermées.

ÉLÉGIE III.

Si par hasard tu es surprise que ma lettre soit écrite par une main étrangère, c'est que j'étais malade, malade aux extrémités du monde, et presque désespérant de ma guérison. Te figures-tu quelle est ma situation dans cet affreux pays, au milieu des Sarmates et des Gètes ? Je ne puis supporter le climat, ni m'accoutumer à ces eaux (1) ; le sol même éveille en moi je ne sais quels dégoûts ; point de maisons commodes, point d'aliments convenables à un malade, personne qui applique à me soulager l'art du dieu de la médecine, nul ami qui me console et oppose le charme de la conversation aux heures trop lentes à s'écouler. Je languis, épuisé, aux dernières limites et chez les derniers peuples du monde habité ; et, dans cet état de langueur, tous les objets qui me manquent se retracent à mon souvenir. Mais tu les domines tous, chère épouse, et tu remplis à toi seule plus de la moitié de mon cœur. Lorsqu'absente, je te parle, c'est toi seule que ma voix appelle ; chaque nuit, et chaque jour après elle, m'apporte ton image ; on dit même que, dans mes égarements, ton nom sortait sans cesse de ma bouche en délire. Lors même que mes forces m'abandonneraient, et qu'un vin généreux ne pourrait plus ranimer ma langue collée à mon palais, à la nouvelle de la venue de ma bien-aimée, je revivrais à l'instant, et l'espérance de te voir me prêterait des forces.

Je suis donc ici entre la vie et la mort ; et toi peut-être là-bas, oublieuse de ce qui me touche, tu passes agréablement tes jours. Mais non, chère épouse, je le sais, je l'affirme, tes jours sans moi ne peuvent s'écouler que dans la tristesse.

Si pourtant les années que le sort m'a comptées sont révolues, si ma fin est réellement si prochaine, ne pouvez-vous, grands dieux, épargner une vie à son terme, permettre au moins que je fusse inhumé dans ma patrie, soit en différant mon exil jusqu'à ma mort, soit en précipitant celle-ci pour prévenir mon exil ? Naguère encore je pouvais avoir vécu sans tache, et c'est pour que je meure exilé qu'on a prolongé mes jours.

Je mourrai donc sur ces bords inconnus et lointains, et l'horreur de ces lieux ajoutera à l'horreur du trépas. Ce n'est pas sur mon lit accoutumé que reposera

mon corps languissant (2); je n'aurai personne pour pleurer à mes funérailles ; je n'aurai pas ma bien-aimée pour arrêter un instant mon âme fugitive avec ses baisers mêlés de larmes, personne pour recueillir mes dernières volontés, pas même une main amie pour clore, après un dernier appel à la vie (3), mes paupières vacillantes ; enfin, privé des honneurs funèbres, privé des honneurs d'un tombeau et des larmes d'autrui, mon corps sera confié à la terre de ce pays barbare.

Sans doute qu'à ce récit tu sentiras ton esprit s'égarer, et frapperas de tes mains tremblantes ta chaste poitrine ; sans doute que tu 'éendras inutilement tes bras vers ces contrées, et qu'inutilement encore tu appelleras à grands cris ton malheureux époux ! Mais non ; ne meurtris pas ainsi ton visage, et n'arrache pas tes cheveux, car ce n'est pas la première fois, âme de ma vie, que tu m'auras perdu. En quittant ma patrie, j'étais déjà mort, tu le sais, et cette mort fut pour moi la première et la plus

cruelle. Maintenant, si tu le peux, mais tu ne le peux pas, tendre épouse, réjouis-toi de voir finir mes maux avec ma vie. Ce que tu peux, du moins, c'est d'alléger tes maux par ton courage à les supporter ; et depuis longtemps ton coeur n'est plus novice dans ces sortes d'épreuves. Plût au ciel que l'âme pérît avec le corps, et qu'aucune partie de mon être n'échappât à la flamme dévorante ! car si l'âme, victorieuse de la mort, s'envole dans l'espace, et que la doctrine du vieillard de Samos soit véritable, une ombre-romaine sera condamnée à errer éternellement parmi les ombres sarmates, étrangère au milieu de ces mânes barbares.

Fais transporter à Rome mes cendres dans une urne modeste, afin que je ne sois pas exilé encore après ma mort : personne ne peut t'en empêcher. Une princesse thébaine a fait jadis ensevelir, en dépit des ordres d'un roi inhumain, son frère égorgé. Mêle à mes cendres des feuilles et de la poudre d'amomum, et dépose-les ensuite près des murs de la ville (4) ; puis, pour arrêter un instant les regards fugitifs du passant, inscris, en gros caractères, sur le marbre du tombeau : « Ci-gît le chantre des tendres amours, Ovide, qui pérît victime de son génie. Passant, si tu as jamais aimé, ne refuse pas de dire : Paix à la cendre d'Ovide ! »

C'en est assez pour mon épotaphe ; mes oeuvres seront pour moi un monument plus illustre et plus durable, et, malgré le mal qu'elles m'ont fait, je m'en repose sur elles du soin d'assurer à leur auteur un nom et l'immortalité.

Pour toi, porte sur ma tombe des présents funèbres (5); répands-y des fleurs humides de tes larmes ; quoique mon corps soit alors réduit en cendres, ce reste épargné par le feu sera sensible à ta piété.

J'aurais encore beaucoup à écrire ; mais mon haleine épuisée et ma langue desséchée ne me laissent plus la force de dicter ; reçois donc, c'est peut-être

ma dernière parole, cet adieu en échange duquel je ne puis, hélas ! recueillir le tien.

ÉLÉGIE IV.

O toi que j'ai toujours aimé, il est vrai, mais que je n'ai bien apprécié que dans l'adversité, et depuis ma disgrâce, si tu veux en croire un ami instruit par l'expérience, vis pour toi, et fuis bien loin des grands noms ; vis pour toi, et, autant que possible, évite les palais : c'est du séjour le plus éclatant que part la foudre. Les hommes puissants, je le sais, peuvent seuls nous être utiles, mais je renonce aux bienfaits de quiconque peut aussi me nuire. Les antennes qui s'élèvent à une hauteur modeste échappent aux coups de la tempête ; une large voile a plus à craindre qu'une petite ; vois l'écorce légère flotter à la surface de l'onde, tandis que le poids attaché au filet l'entraîne au fond des eaux. Si moi qui donne ici des avis aux autres j'en avais moi-même reçu le premier, peut-être serais-je encore à Rome, où je devais être toute ma vie. Tant que je me suis borné à ta société, et ne me suis confié qu'au souffle du zéphyr, ma barque a vogué tranquillement sur les flots paisibles : celui qui tombe en marchant sur une route unie (ce qui arrive assez rarement) se relève bientôt sans avoir presque touché la terre ; mais le malheureux Elpenor, tombé du faite d'un palais, apparut ensuite ombre légère aux regards de son roi. Pourquoi Dédale agita-t-il sans danger ses ailes, et qu'au contraire Icare donna son nom à une vaste mer ? c'est que celui-ci prit un essor élevé, et celui-là un vol plus humble ; car enfin ils n'avaient, l'un et l'autre, que des ailes artificielles.

Crois-moi, vivre ignoré, c'est vivre heureux, et chacun doit se maintenir dans les limites de sa condition. Eumède n'eût pas perdu son fils si ce jeuneinsensé n'eût désiré les coursiers d'Achille ; Mérope n'aurait pas vu son fils dévoré par la foudre, et ses filles changées en arbres, si Phaéton s'était contenté de l'avoir pour père. Et toi aussi, crains de prendre un essor trop élevé, et, instruit par ces exemples, resserre la voile de ton ambition ; car tu mérites de parcourir le chemin de la vie sans te heurter dans le voyage, et de jouir d'une destinée sans trouble. Ces vœux que je forme pour toi te sont bien dus pour prix de la tendresse et du dévouement que tu m'as témoigné, et dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. Je t'ai vu pleurer mon malheur avec une expression aussi vraie que l'était sans doute celle empreinte sur ma propre figure ; j'ai senti tes larmes couler sur mes joues, et je m'en suis abreuvé, comme aussi de tes protestations de fidélité ; maintenant tu défends de ton mieux ton ami absent, et tu soulages une détresse qui n'est guère en état d'être soulagée. Vis à l'abri de l'envie, coule des jours sans gloire, mais aussi sans orage, et ne cherche d'ami que parmi tes égaux ; aime de ton cher Ovide ce qui seul n'a point encore été banni de Rome, c'est-à-dire son nom ; la Scythie, le Pont possèdent tout le reste. J'habite une contrée voisine de la constellation de l'Ourse d'Érymanthe, une terre desséchée par un froid continuel. Plus loin sont le Bosphore, le Tanais, les marais de la Scythie, et puis encore quelques lieux sans nom, et presque inconnus ; au-delà,

il n'y a rien que des glaces inhabitables. Hélas ! que je suis près des dernières limites du monde ! et que je suis loin de ma patrie, de mon épouse chérie et de tout ce qu'après elles j'ai de plus cher ici-bas ! Et pourtant, si à cause de leur éloignement je ne puis les toucher de la main, mon imagination les contemple tous ! Ma maison, Rome, la figure des lieux et les scènes diverses dont ils furent successivement le théâtre, passent devant mes yeux tour à tour ; devant mes yeux, par une douce illusion, mon épouse est toujours présente ; mon épouse, à la fois mon tourment et ma consolation ! mon tourment par son absence, ma consolation par l'amour qu'elle me prodigue, et par sa constance à soutenir le fardeau qui l'accable.

Et vous aussi, vous avez toujours votre place dans mon cœur, chers amis que je voudrais pouvoir désigner chacun par son nom ; mais la crainte de vous compromettre arrête ma reconnaissance, et je doute que vous consentiez vous-mêmes à être nommés dans mes vers. Vous le vouliez autrefois, et vous regardiez comme une distinction flatteuse que mes poésies offrissent vos noms au public ; aujourd'hui, puisqu'il y aurait imprudence à le faire, je m'adresse à chacun de vous dans le secret de mon cœur, et je ne serai pour personne un sujet d'effroi ; mon vers n'ira point, par ses révélations, vous traîner au grand jour, et vous qui m'aimez avec mystère, continuez à m'aimer ainsi ; mais sachez bien que, quelque distance qui me sépare de vous, je vous ai toujours présents à ma pensée. Cherchez, chacun, suivant son pouvoir, à rendre mes maux moins pesants, et ne me refusez pas, dans mon abattement, l'appui de votre main fidèle ; puisse, en retour, le sort vous être toujours prospère, et puissiez-vous n'être jamais forcés, par un malheur semblable au mien, à implorer l'assistance d'autrui

ÉLÉGIE V.

J'avais si peu cultivé notre amitié jusqu'ici, que tu aurais pu sans peine la désavouer ; et peut-être cette liaison ne se fût-elle jamais resserrée, si ma barque eût continué à voguer par un bon vent. Lorsque je tombai, et que tous, craignant d'être enveloppés dans ma ruine, s'enfuirent et tournèrent le dos à l'amitié malheureuse, tu osas, au contraire, approcher de l'homme qui venait d'être frappé par la foudre, et entrer dans sa maison livrée au désespoir ; ami d'un jour et que j'avais peu fréquenté jusqu'alors, tu fis pour moi ce qu'ont fait à peine deux ou trois de mes anciens amis. Je vis l'émotion peinte sur ta figure, et cette vue me frappa ; je vis tes joues baignées de pleurs et plus pâles que les miennes ; et comme tes larmes se mêlaient à tes paroles, ma bouche s'abreuvait de larmes, et mon oreille de paroles. J'ai senti autour de mon cou l'étreinte sympathique de tes bras, et j'ai reçu tes baisers entrecoupés de sanglots. Dans mon absence, tu défends aussi mes intérêts de tout ton pouvoir, cher ami (tu sais que le mot cher remplace bien ici ton vrai nom), et me donnes encore d'autres preuves de ton dévouement aussi manifestes, et dont je conserverai à jamais le souvenir. Puissent les dieux t'accorder assez de crédit pour pouvoir

protéger ceux qui te sont chers, et puisses-tu l'exercer dans des circonstances moins difficiles ! Si tu me demandes, en attendant, comme tu me le demanderas sans doute, ce que je fais dans ce pays perdu, j'y nourris une faible espérance (ne me la ravis pas du moins), de pouvoir fléchir la rigueur d'un dieu. Que mon espérance soit téméraire ou qu'elle puisse se réaliser, je te prie de me persuader que ce que je désire est possible. Emploie toute ton éloquence à me démontrer que mes vœux peuvent être exaucés. En effet, plus on est grand, moins on est implacable. Une âme généreuse se laisse facilement attendrir. Il suffit au lion magnanime de terrasser son ennemi, et quand il l'a terrassé, il cesse le combat. Seuls, les loups, les ours hideux, et tous les animaux d'une espèce moins noble, s'acharnent sur leur proie expirante. Quel plus parfait modèle d'héroïsme qu'Achille dans la guerre de Troie ? il ne put résister aux larmes du vieux Priam. La clémence du roi de Macédoine éclata dans sa conduite envers Porus, et dans les pompeuses funérailles de Darius. Et pour ne pas me borner à des exemples tirés de la clémence des hommes, le gendre de Junon était auparavant son ennemi. Ce qui me laisse enfin quelque espoir de salut, c'est que la cause de mon châtement n'est point un acte sanguinaire. Je n'ai pas attaqué l'existence de César, qui est aussi l'existence du monde entier ; je n'ai rien dit, je n'ai jamais parlé avec emportement, et jamais un mot injurieux n'est sorti de ma bouche dans un moment d'ivresse. Je suis puni pour avoir vu par hasard un crime que je ne devais pas voir, et tout le mien est d'avoir eu des yeux. Je ne pourrais pas, il est vrai, me disculper de tous reproches, mais la moitié de ma faute est involontaire. J'espère donc encore que tu obtiendras comme adoucissement à ma peine ma translation dans un autre séjour. Puisse bientôt, avant-coureur d'un si beau jour, la blanche étoile du matin hâter la marche de ses coursiers, et m'apporter cette heureuse nouvelle !

ÉLÉGIE VI.

Tu ne veux pas sans doute, cher ami, user de dissimulation dans l'amitié qui nous unit ; et quand tu le voudrais, tu ne le pourrais pas. Tant qu'il nous a été possible de vivre ensemble, nul autre ne me fut plus cher que toi, nul autre dans toute la ville ne te fut plus attaché que moi.

Notre liaison était si publique et si déclarée, qu'elle était en quelque sorte plus connue que nous-mêmes. La candeur de tes sentiments envers tes amis ne fut pas ignorée de ce mortel, objet de ta vénération. Tu n'étais pas tellement réservé que je ne fusse ton confident : mon cœur était le dépositaire d'une foule de tes secrets : à toi seul aussi je racontais tous les miens, excepté celui qui a causé ma perte. Ce secret-là, si tu l'avais su, tu jouirais de ma présence et de mon bonheur, car tes conseils m'auraient sauvé. Mais non, ma destinée me poussait vers l'abîme, et c'est elle encore qui me ferme toute voie de salut. Maintenant, que la prudence ait pu prévenir ce malheur, ou que toute sagesse soit impuissante contre la destinée, qu'importe ? Mais toi qui m'es attaché par une si vieille intimité, toi dont l'éloignement me cause les plus vifs regrets, ne m'oublie pas ;

et si tu as quelque crédit fais-en l'essai, je t'en supplie, en ma faveur ; tâche d'apaiser le courroux du dieu que j'ai provoqué, d'obtenir un changement d'exil qui adoucisse ma peine ; insiste sur la pureté de mes intentions et sur ce qu'il y a d'involontaire dans mon crime. Il ne serait ni facile ni prudent de t'expliquer comment mes regards prirent une direction fatale ; mon âme craint ce souvenir, qui rouvre mes blessures, et réveille des douleurs assoupies. D'ailleurs tous les faits auxquels j'attache tant de honte doivent rester ensevelis dans une nuit profonde. Je ne déclarerai donc rien que ma faute, en ajoutant qu'aucun intérêt personnel ne me l'a l'ait commettre, et que mon crime, si l'on veut lui restituer son nom véritable, doit être appelé simplement une étourderie. Si je mens, cherche un lieu d'exil encore plus éloigné, et auprès duquel le pays que j'habite soit un faubourg de Rome.

ÉLÉGIE VII.

Va saluer Périlla, lettre écrite à la hâte et fidèle messagère de mes paroles. Tu la trouveras auprès de sa mère chérie, ou bien au milieu de ses livres et dans la société des Muses. A l'annonce de ton arrivée, elle suspendra tout travail, et demandera vite quel sujet t'amène et ce que je deviens. Tu lui diras que je vis encore, mais d'une vie à laquelle je préférerais la mort ; que le temps n'a apporté aucun soulagement à ma peine ; que pourtant je suis revenu aux Muses, malgré le mal qu'elles m'ont fait, et que je rassemble encore des mots propres à former mes distiques. Mais toi, lui diras-tu, es-tu fidèle à nos communes études ? Écris-tu de doctes vers dans un idiome autre que celui de ta patrie ? Car outre la beauté, tu dois à la nature et aux destins des moeurs chastes, des qualités rares et le génie enfin ! C'est moi qui le premier t'ai conduite sur les bords de l'Hippocrène, pour sauver d'un anéantissement fâcheux cette veine féconde. C'est moi qui le premier découvris le génie dans les premières inspirations de ta jeunesse, et je fus à la fois, comme un père l'eût été de sa fille, le guide et le compagnon de tes études. Si tu conserves encore ce feu de la poésie, certes la Muse de Lesbos pourra seule être ton maître. Mais je crains que mon malheur n'arrête ton essor, et que ton âme, depuis ma catastrophe, ne soit plongée dans l'inaction. Tant que je fus là, tu me lisais souvent tes ébauches,

et je relisais les miennes. J'étais tour à tour ton juge et ton précepteur ; je prêtais l'oreille à tes productions nouvelles, et si j'y surprenais quelque endroit faible, je t'en faisais rougir. Peut-être le mal que j'ai recueilli de mes vers t'a-t-il fait craindre une destinée pareille à la mienne. Ne crains rien, Périlla, mais que tes écrits n'aillent pas jeter le désordre dans le coeur d'une femme, ni lui donner des leçons d'amour. Loin de toi donc, ô docte femme, tout prétexte d'oisiveté, et reprends l'étude des beaux-arts, ton culte favori. Ta figure charmante subira l'outrage des ans ; les rides imprimeront un jour ton âge sur ton front. ta beauté sera profanée par la main flétrissante de la vieillesse aux pas lents et sourds ; on dira : Elle était belle, et, toi de gémir et d'accuser ton miroir d'infidélité. Ta fortune est médiocre, quoique tu sois digne de l'opulence ; mais supposons

qu'elle soit des plus considérables, c'est encore là un de ces avantages que le hasard donne et reprend à son gré. Tel est un Crésus aujourd'hui, qui demain sera un Irus. Pourquoi ces exemples ? tous nos biens sont périssables, excepté ceux du coeur et de l'esprit. Ainsi, moi, privé de ma patrie, de vous, de mes pénates, moi que l'on a dépouillé de tout ce qu'on pouvait me ravir, je trouve ma société et mes jouissances dans les facultés de mon esprit. César n'a pu étendre ses droits jusque sur lui. Que le glaive impitoyable vienne à trancher mes jours, Ovide mort, sa gloire lui survivra ; et tant due Rome victorieuse, Rome, fille de Mars, verra du haut de ses collines l'univers subjugué, j'aurai des lecteurs. Évite donc aussi, (et puisse-t-il rester de ton talent des produits plus heureux que les miens), évite d'être un jour tout entière la proie du bûcher.

ÉLÉGIE VIII.

Que ne puis-je m'élaner sur le char de Triptolème, qui le premier ensemença la terre, jusqu'alors inculte ? Que ne puis-je atteler les dragons dont Médée se servit pour fuir, ô Corinthe, de ta citadelle ? Que ne puis-je enfin prendre tes ailes, ô Persée, ou bien les tiennes, ô Dédale, pour fendre l'air d'un essor irrésistible et revoir tout à coup la terre de ma douce patrie, ma maison abandonnée, mes fidèles amis et surtout les traits chéris de mon épouse !

Insensé ! pourquoi t'arrêter à des voeux puérils qu'aucun jour ne réalise et ne peut réaliser ? Si tu as un vœu à former, Auguste est le dieu que tu dois implorer : c'est à ce dieu, dont tu as éprouvé la rigueur, qu'il faut adresser tes prières ; c'est lui qui peut te donner des ailes ou un char rapide : qu'il ordonne ton retour, et soudain tu prendras ton vol.

Si je demandais mon rappel (et je ne puis eu effet demander rien de plus), je craindrais que mes voeux ne fussent pas assez modestes ; peut-être un jour, quand Auguste aura épuisé sa colère, le moment viendra-t-il de lui faire cette demande, sans trop compter encore sur le succès. Mais aujourd'hui, une faveur bien moindre, et que je considère pourtant comme un grand bienfait, ce serait l'ordre que je changeasse d'exil ; le ciel, l'eau, la terre, l'air, tout ici m'est contraire, et mon corps est en proie à une langueur continuelle, soit que la maladie contagieuse de l'âme réagisse sur mon organisation physique et l'altère, ou que la cause de mon mal soit dans le climat même. Depuis que j'habite le Pont, je suis tourmenté par l'insomnie, ma maigreur est telle que ma peau proltege à peine mes os décharnés, et les aliments sont sans goût pour mon palais. Cette pâleur dont les premiers froids de l'automne frappent le feuillage est aujourd'hui la couleur de mes membres ; rien ne peut en raviver l'énergie, et jamais la douleur ne me permet d'interrompre mes plaintes.

Mon âme n'est pas en meilleur état que mon corps ; l'un et l'autre sont malades, et je subis une double torture. Devant moi se tient immobile, et comme un être réel, l'image visible de ma destinée ; et lorsque je vois ces lieux, les mamoeurs de cette nation, son costume, son langage, et que je compare mon présent et

mon passé, il me prend un si violent désir de la mort, que je me plains de la colère trop indulgente de César et de ce qu'il n'a pas vengé ses outrages par le fer. Mais puisqu'une première fois il a usé de modération dans sa vengeance, puisse-t-il modérer encore les rigueurs de ma peine, en changeant le lieu de mon exil !

ÉLÉGIE IX.

Ici même (qui le croirait ?) on trouve des villes grecques parmi ces noms barbares, faite à peine pour une bouche humaine : une colonie de Milet est venue jusqu'ici, et y a fondé un établissement grec au milieu des Gètes. Mais le nom du lieu, très ancien, et antérieur à la fondation de la ville, remonte, suivant la tradition authentique, jusqu'au meurtre d'Absyrte.

Montée sur le vaisseau construit par les soins de la belliqueuse Minerve, et qui le premier sillonna les ondes, jusque-là respectées, l'impie Médée fuyait son père qu'elle avait abandonné. Tout à coup, du haut d'une éminence, la sentinelle aperçut le navire dans le lointain. « L'ennemi ! s'écrie-t-elle, je reconnais les voiles de Colchos. » Les Myniens prennent l'alarme : les cibles sont détachés du môle ; l'ancre cède aux efforts vigoureux qui la soulèvent. Cependant Médée, de cette main qui osa, qui doit oser encore tant de forfaits, frappe son sein bourrelé de remords, et quoiqu'elle n'ait rien perdu de son audace, la jeune fille étonnée pâlit d'effroi à la vue des voiles qui s'avancent ; « Je suis perdue, dit-elle ; il faut user de quelque stratagème pour arrêter mon père. » Pendant qu'elle cherche un moyen, et qu'elle tourne la tête de tous côtés, ses yeux rencontrent par hasard son jeune frère. A peine a-t-elle vu cet enfant : « Nous triomphons, s'écrie-t-elle ; la mort va m'assurer mon salut. » Elle dit, et soudain elle plonge sans pitié le poignard dans le sein de cette victime innocente, qui ne prévoyait ni ne craignait une semblable trahison, déchire son corps, et en disperse çà et là les membres, afin d'en rendre la recherche et la réunion plus difficiles. Mais pour qu'on ne puisse ignorer son crime, elle expose au sommet du rocher les mains livides et la tête sanglante de son frère, voulant, par cette affliction nouvelle, et tandis que son père serait occupé à recueillir ces membres épars, ralentir sa funeste poursuite.

Ce lieu fut donc appelé Tomes parce que ce fut là, dit-on, qu'une soeur coupa les membres de son frère.

ÉLÉGIE X.

S'il est encore à Rome quelqu'un qui se souvienne d'Ovide exilé, et si mon nom, à défaut de moi-même, y subsiste toujours, qu'on sache que, relégué sous cette constellation inaccessible aux flots de l'Océan, je vis au milieu de peuples barbares, entouré par les Sarmates, nation féroce, les Besses et les Gètes, tous noms indignes d'être proférés par ma muse ! Tant que dure la saison des tièdes zéphyrs, le Danube nous sert de barrière, nous protège contre leurs invasions :

mais quand le sombre hiver a montré sa figure dégouttante de frimas, et que la gelée a rendu la terre pareille à un marbre d'une blancheur éclatante ; quand Borée se déchaîne, que la neige s'amoncelle et inonde les régions septentrionales, alors on voit peser sur ces peuples le pôle ébranlé par les tempêtes. La neige couvre la terre, et alors ni soleil ni pluies ne la peuvent dissoudre: Borée la durcit et la rend éternelle. Avant que la première soit fondue, il en tombe une nouvelle, et il est assez commun d'en voir, sur plusieurs points, de deux années différentes. L'aquilon, une fois déchaîné, est d'une telle violence qu'il rase des tours et emporte des maisons.

Des peaux, des braies grossièrement cousues, les garantissent mal du froid ; leur visage est la seule partie du corps à découvert. Souvent on entend résonner, en se choquant, les glaçons qui hérissent leur chevelure ; souvent on voit luire dans leur barbe le givre argenté. Le vin se soutient par lui-même hors du vase qui le contenait et dont il conserve la forme ; et ce n'est plus une liqueur que l'on boit, ce sont des morceaux que l'on avale.

Dirai-je comment les ruisseaux sont condensés et enchaînés par le froid, et comment on creuse les lacs pour y puiser une eau mobile ? Ce fleuve même, aussi large que celui qui produit le papyrus et se décharge dans la mer par plusieurs embouchures, l'Ister, dont les vents glacés durcissent l'azur, gèle et se glisse furtivement dans les eaux de l'Euxin. Où voguait le navire, on marche d'un pied ferme, et l'onde solide retentit sous le pas des coursiers. Sur ces ponts d'une nouvelle espèce, au-dessous desquels le fleuve poursuit son cours, les boeufs du Sarmate traînent des chariots grossiers. Sans cloute on aura peine à me croire, mais qui n'a point intérêt à mentir doit être cru sur parole. J'ai vu le Pont-Euxin lui-même immobile et glacé, et ses flots captifs sous leur écorce glissante ; et non seulement je l'ai vu, mais j'ai foulé cette mer solide et marché à pied sec sur la surface des ondes. Si tu avais eu jadis une pareille mer à passer, ô Léandre, le fatal détroit n'eût point été coupable de ta mort ! Les dauphins à la queue recourbée ne peuvent plus bondir dans les airs, car le froid rigoureux comprime tous leurs efforts. Borée agile en vain ses ailes avec fracas, aucune vague ne s'émeut sur le goufre assiégé ; les vaisseaux, entourés par la glace, comme par une ceinture de marbre, restent fixés à leur place, et la rame est impuissante à fendre la masse durcie des eaux. J'ai vu arrêtés et enchaînés dans la glace des poissons dont quelque-uns même vivaient encore. Soit donc que le froid gèle la mer ou les eaux du fleuve débordé, nos barbares ennemis traversent sur leurs coursiers rapides l'Ister transformé en une route de glace ; et, aussi redoutables par leur monture que par leurs flèches d'une immense portée, ils dévastent les campagnes voisines dans toute leur étendue. Les habitants s'ennuient, et la terre, abantlonnée par ses défenseurs, est à la merci des barbares et dépouillée de ses trésors. Il est vrai que ces trésors se réduisent à peu de chose ; du bétail, des chariots criards et quelques ustensiles qui font toute la richesse du pauvre agriculteur. Une partie de ces malheureux, emmenés captifs et les mains liées

derrière le dos, jettent en vain un dernier regard sur leurs champs et sur leurs chaumières : d'autres tombent misérablement percés de ces flèches dont la pointe recourbée en forme d'hameçon était imprégnée de poison. Tout ce qu'ils ne peuvent emporter ou traîner avec eux, ils le détruisent, et la flamme ennemie dévore ces innocentes chaumières. Là, on redoute la guerre au sein même de la paix ; la terre n'y est jamais sillonnée par la charrue ; et comme sans cesse on y voit l'ennemi ou qu'on le craint sans le voir, le sol abandonné reste toujours en friche. Le doux raisin n'y mûrit jamais à l'ombre de ses feuilles, et le vin n'y fermente pas dans des cuve, remplies jusqu'au comble. Point de fruits dans tout le pays, et Aconce n'en trouverai pas un seul pour y tracer les mots destinés à sa bien-aimé ; on y voit toujours les champs dépouillés d'arbres et de verdure : enfin c'est une contrée dont l'homme heureux ne doit jamais approcher. Eh bien, dans toute l'étendue de l'immense univers, c'est là le lieu qu'on a trouvé pour mon exil !

ÉLÉGIE XI.

S'il est vrai, homme impitoyable, que tu insultes à mon malheur, et que tu me poursuivis sans fin de tes sanglantes accusations, c'est sans doute qu'un rocher t'a donné le jour, qu'une bête féroce t'a nourri de son lait, que tu as enfin, je le dis hautement, un coeur de pierre. A quel plus haut degré ta haine peut-elle encore atteindre ? Que vois-tu qui manque à ma détresse ? J'habite une contrée barbare, les rives inhospitalières du Pont, sous la constellation de l'Ourse du Ménale et de son fidèle Borée. Je ne puis établir aucune relation verbale avec ces peuples sauvages ; et tout ici respire l'inquiétude et la crainte. Comme le cerf timide surpris par des ours affamés, ou comme la brebis tremblante entourée par les loups descendus des montagnes, tel, environné de toutes parts de peuplades guerroyantes, je tremble d'effroi, sous le fer d'un ennemi sans cesse menaçant. Et quand ce serait une légère punition d'être séparé de mon épouse chérie, de ma patrie et de tout ce qui m'est cher, et quand je n'aurais autre chose à souffrir que la seule colère de César, est-ce donc si peu que d'avoir à subir la colère de César ? Et cependant il se trouve un homme assez inhurnain pour rouvrir mes blessures saignantes encore, et pour déclamer contre mes moeurs. Dans une cause facile, tout homme peut être éloquent ; et il faut bien peu de force pour renverser l'objet qui chancelle ; mais renverser les forteresses, ébranler les plus fermes remparts, voilà du véritable courage. Les lâches seuls foulent aux pieds ce qui est abattu. Je ne suis plus ce que j'étais autrefois ; pourquoi donc s'acharner contre un vain fantôme ? Pourquoi écraser sous le poids d'une pierre et ma cendre et mon tombeau ? Ce guerrier qui combattait si vaillamment était bien Hector, mais cet autre qui fut traîné par les coursiers d'Achille n'était plus Hector. Et moi aussi, songe que je ne suis plus celui que tu connus jadis : je n'en suis plus que l'ombre ; à quoi bon tourmenterai méchamment une ombre de ces propos amers ; cesse, je te prie, de troubler mes mânes.

Admets la justice des griefs qu'on m'impute, ne fais même aucune distinction entre ce qui n'est qu'imprudent et ce qui est criminel ; eh bien ! la proscription expie mes fautes ; je suis puni, et ta haine en est satisfaite : je suis puni par l'exil et par le lieu qu'on a choisi pour cet exil ; ma fortune arracherait des larmes au bourreau ! A tes vœux, elle n'est pas encore assez déplorable.

Tu es plus cruel que le farouche Busiris, plus cruel que l'inventeur de ce boeuf artificiel qu'il faisait rougir à petit feu, et dont, suivant l'histoire, il fit hommage au tyran sicilien, en exaltant les merveilles de cette oeuvre. O roi, disait-il, ce présent peut être pour toi d'une utilité plus grande qu'il ne le semble à tes yeux ; et ce n'est pas seulement dans sa forme qu'il faut l'apprécier. Vois-tu cette ouverture pratiquée dans le flanc droit du taureau ? c'est par là qu'il faut jeter celui dont tu voudras te défaire ; dès qu'il y sera enfermé, qu'un feu entretenu lentement l'y consume ; alors la victime mugira, et tu croiras entendre la voix du véritable taureau. En retour de cette invention, rends-moi, je te prie, présent pour présent, et accorde à mon génie une récompense digne de lui. » Il dit ; et Phalaris : « Admirable créateur de ce nouveau supplice, fais-en toi-même l'essai le premier. » Bientôt, cruellement dévoré par ces feux qu'il venait de faire connaître, il laissa échapper des cris plaintifs de sa bouche tremblante.

Mais quel rapport y a-t-il entre les Siciliens et moi qui vis parmi les Scythes et les Gètes ? Qui que tu sois donc, je reviens à toi et à mes plaintes. Pour que tu puisses te désaltérer dans mon sang, et assouvir à ton aise les haines de ton cœur impitoyable, sache que, pendant que je m'éloignais, j'ai souffert tant de maux, et sur terre et sur mer, que tu serais capable, je pense, d'en être attendri, si tu me les entendais raconter. Crois-moi, si l'on me comparait à Ulysse, on verrait que Jupiter fut plus irrité contre moi que Neptune contre lui ; ainsi donc, qui que tu sois, cesse de rouvrir mes blessures, de porter une main cruelle sur une plaie trop sensible : laisse-là se cicatriser, afin que l'oubli affaiblisse l'éclat de ma faute ; songe à la destinée humaine, qui nous élève et nous abaisse tour à tour, et redoute pour toi-même ses caprices ; mais enfin, puisque, par une circonstance que je n'aurais jamais pu prévoir, ta sollicitude est pour moi vive, rassure-toi, mon malheur est complet ; la colère de César entraîne après soi toutes les misères ; pour t'en convaincre, et afin que tu ne croies pas que cet état de choses soit purement imaginaire, puisses-tu éprouver toi-même les maux que j'endure !

ÉLÉGIE XII.

Déjà le zéphyr a tempéré la rigueur du froid, et, maintenant que l'année est accomplie, je trouve que cet hiver des rives méotides s'est prolongé plus que tous les autres. Celui qui ne sut pas porter Hellé jusqu'au rivage, rend égale la durée des jours et des nuits. Déjà les jeunes garçons et les folâtres jeunes filles cueillent les violettes (1) écloses dans les campagnes sans aucune semence ; la prairie se décore de mille fleurs diverses, et l'oiseau babillard chante à l'étourdie

ses refrains printaniers ; alors, pour réparer son crime de mère dénaturée, l'hirondelle suspend à la poutre son nid, délicat édifice, l'herbe, comprimée jusque là sous les sillons de Cérès, perce le sol attiédi de sa tige tendre encore ; on voit, aux lieux où croît la vigne, poindre le bourgeon sur le cep ; mais la vigne ne croît que bien loin des rives gétiques, et partout où viennent les arbres, on voit les rameaux se gonfler de sève ; mais les arbres ne viennent que bien loin des frontières gétiques. A Rome, c'est le temps des loisirs ; les jeux s'y succèdent sans interruption, et remplacent les discussions bruyantes du verbeux forum. Ce sont tantôt des courses de chevaux, tantôt des combats à armes légères, tantôt la paume, tantôt le cerceau aux évolutions rapides ; tantôt, enfin, la jeunesse romaine, frottée de l'huile dont elle s'est servie dans la lutte, plonge ses membres fatigués dans la fontaine vierge (2). Le théâtre est en pleine vogue, les factions y éclatent en transports opposés, et les trois forum retentissent du fracas des trois spectacles (3). O quatre fois, mille et mille fois heureux celui à qui ne sont pas interdites les délices de Rome !

Pour moi, les plaisirs de la saison consistent à voir fondre la neige au soleil du printemps, et à puiser l'eau sans avoir besoin de la briser. La mer n'est plus enchaînée par la glace, et le bouvier sarmate ne conduit plus, comme naguère, sur le Danube, ses chariots criards. Peut-être verrai-je bientôt approcher quelques navires, et une voile étrangère flotter vers la côte du Pont ; je m'empresserai alors d'accourir, de saluer le nautonier, et de lui demander ensuite où il va, quel il est, et d'où il vient. Je m'étonnerais beaucoup si, venu d'un pays limitrophe, il ne se contentait pas de sillonner sans danger les eaux de son voisinage. Rarement en effet un vaisseau quitte l'Italie pour une si longue traversée ; rarement il s'expose sur ces côtes toutes dépourvues de ports ; cependant, soit qu'il parle grec, soit qu'il parle latin, langue qu'il me serait plus agréable d'entendre, soit aussi que le Notus ait poussé vers ces lieux quelque navigateur parti de l'entrée du détroit et du canal de la Propontide, quel que soit ce mortel, sa voix peut être l'écho de quelque nouvelle, une partie, un degré quelconque de la renommée. Ah ! puisse-t-il avoir à me raconter et les triomphes de César et les actions de grâces adressées à Jupiter par les peuples du Latium (4), et ton abaissement, rebelle Germanie, la tête, enfin, tristement courbée sous le pied du conquérant (5) ! Celui qui m'annoncera ces merveilles, dont je gémirai de n'avoir pas été le témoin, recevra immédiatement l'hospitalité dans ma demeure. Mais, hélas ! c'est donc réellement sous le ciel de la Scythie qu'est la demeure d'Ovide ? Mon châtement me condamne-t-il à y fixer à jamais mes pénates ? Fasse le ciel que César ne veuille pas que ce soit ici ma patrie, le séjour de mes dieux domestiques, mais un pays dont je ne suis que l'hôte passager, et où je dois seulement expier ma faute !

ÉLÉGIE XIII.

Voici que revient, à son époque ordinaire, le jour inutile (car quel avantage ai-je retiré de la vie ?), le jour de ma naissance. Cruel ! pourquoi venir augmenter les

années d'un exilé ? tu devrais bien plutôt y mettre un terme. Si tu l'intéressais à moi, ou si tu avais quelque pudeur, tu ne me suivrais pas hors de la patrie ; mais dans le lieu même où tu éclairas les premiers moments de mon enfance, tu aurais dû être le dernier de mes jours ; ou, du moins, quand je quitterai Rome, tu devais, à l'exemple de mes amis, me dire tristement un dernier adieu !

Que viens-tu faire sur les terres du Pont ? le courroux de César t'aurait-il aussi relégué aux bornes glacées du monde ? Tu espères peut-être que je te rendrai ici les honneurs accoutumés ; que, pour te recevoir, je revêtirai mes épaules de la robe blanche aux plis flottants, que je ceindrai de fleurs les autels fumants du sang des victimes, et que le grain d'encens pétillera sur le brasier solennel ; qu'enfin tu verras mes mains offrir le gâteau destiné à fêter fanniersaire de ma naissance, et entendas de ma bouche sortir des prières d'un heureux augure ? Mais ma fortune et les circonstances ne sont pas telles que je puisse me réjouir de ton arrivée. Un autel funèbre entouré de lugubres cyprès, près de là un triste bûcher tout prêt à me réduire en cendres, voilà ce qui me convient,

Il n'est plus temps d'offrir l'encens aux dieux inexorables, et, livré à tant de misères, je ne sens point venir sur mes lèvres d'heureuses paroles. Si pourtant j'ai encore un vœu à former en ce jour, c'est que, je t'en supplie, tu renonces à me visiter ici, dans ce pays situé presque aux extrémités du monde, sur les rives du Pont si mensongèrement appelé Euxin.

ÉLÉGIE XIV.

Secrétaire et pontife sacré du culte des lettres, que fais-tu maintenant, fidèle ami de ma Muse ? Toi qui me préconisais durant ma prospérité, as-tu soin que je ne sois pas exilé tout entier ? Recueilles-tu mes ouvrages, à l'exception, toutefois, de cet *Art d'aimer*, si funeste à son auteur ? Eh bien, continue, je te prie, d'en agir ainsi, toi lecteur assidu de nos poètes modernes, et ne néglige rien pour me conserver dans Rome. C'est à moi qu'a été infligé l'exil, et non à ceux de mes livres qui n'ont pas mérité de subir le châtement de leur maître. Souvent un père est condamné à un lointain exil, sans que le séjour de la patrie soit interdit aux enfants. Comme Pallas, mes vers n'ont point eu de mère : ils sont ma famille, ma postérité ; je te les recommande ; et désormais, orphelins, ils deviendront pour toi, leur tuteur, un fardeau d'autant plus lourd. Trois de mes enfants ont eu part à ma disgrâce, mais prends publiquement les intérêts des autres ; il y a aussi quinze volumes de *Métamorphoses*, poésies échappées à la destinée fatale qui a frappé leur maître : cet ouvrage aurait eu de meilleures chances de succès si ma catastrophe subite ne m'eût empêché d'y mettre la dernière main.

C'est à l'état d'ébauche qu'il est maintenant soumis au jugement du public, si le public veut bien encore s'occuper de ce qui vient de moi. Ajoute aussi à mes autres écrits ces productions nouvelles que je t'envoie d'un autre hémisphère. Quiconque les lira (si tant est qu'on les lise) devra me tenir compte des circonstances et des lieux où l'ouvrage a été composé. On ne peut manquer

d'être impartial quand on saura que ces circonstances sont l'exil, et ces lieux un pays de barbares. On s'étonnera même que, parmi tant d'adversités, ma main ait eu la force de tracer un seul vers. Le malheur a épuisé mon génie, dont la veine n'était déjà ni riche ni féconde : telle qu'elle fût enfin, elle s'est tarie, faute d'exercice, et a péri desséchée par suite d'une longue inaction. Je n'ai pas ici assez de livres pour m'encourager au travail et nourrir ma verve ; au lieu de livres, j'ai sous les yeux des arcs et des armes retentissantes. Il n'est personne ici dont les oreilles pussent entendre mes vers ni les comprendre, et il n'est pas de lieu où il me soit possible de me retirer à l'écart ; les murs de la ville et ses portes bien closes nous protègent toujours contre les attaques des Gètes. Souvent je suis embarrassé pour un mot, pour un nom, pour un lieu, et personne ne peut dissiper mes doutes. Souvent, (je l'avoue à ma honte), je cherche péniblement à dire quelque chose, et les expressions me manquent, et j'ai oublié ma langue. Je suis assourdi par le jargon thrace ou scythe, et il me semble déjà que je pourrais écrire en gétique. Je crains même sérieusement qu'il ne s'en soit glissé quelque peu dans mon latin, et que tu ne trouves mêlés à mes vers des termes du Pont. Quelle que soit d'ailleurs la valeur de ce livre, je te demande grâce pour lui, et que ma fortune présente soit auprès de toi son excuse.

NOTES DES TRISTES.

LIVRE TROISIÈME

ÉLÉGIE I.

- (1) Allusion au poème de l'Art d'aimer.
- (2) Le distique se compose d'un vers de six pieds et d'un vers de cinq. Ovide fait là un assez mauvais jeu de mots.
- (3) Le temple de Vesta, bâti par Numa, était entre le Capitole et le Palatin, sur le Forum.
- (4) On conservait avec vénération et dans sa simplicité rustique le petit palais de Numa, deuxième roi de Rome, il n'était pas le même que le temple de Vesta, comme l'a prétendu Servius, mais il en était tout proche.
- (5) Cette porte était appelée ainsi parce qu'elle regardait le mont Palatin. Elle était une des quatre portes percées dans l'enceinte de Rome telle qu'elle avait été tracée par Romulus.
- (6) Ovide indique ici la bibliothèque établie par Auguste dans une galerie du temple qu'il fit construire en l'honneur d'Apollon sur le mont Palatin. Les auteurs briguaient l'honneur d'y être admis.
- (7) Ce gardien ou bibliothécaire était alors, selon Suétone, Caius Julius Hyginus.
- (8) Les avis sont partagés au sujet de ce temple. Il paraît constant néanmoins qu'il est ici question du portique d'Octavie, peu éloigné du théâtre de Marcellus. Le mot *templa* au pluriel est d'autant plus juste, que l'enceinte de ce portique renfermait deux temples, l'un consacré à Junon, l'autre à Apollon. Voy. Dion Cassius, XLIX, 43 ; Tite-Live, CXXXI, § 54 ; Plutarque, *Marcell.*, § 50 ; et Suétone, *Aug.*, XXIX.

(9) Le vestibule ou l'atrium du temple de la Liberté, construit par Asinius Pollion, sur le mont Aventin, fut la première bibliothèque ouverte au public.

ÉLÉGIE II.

(1) Il paraît qu'en traversant la Thrace, Ovide courut beaucoup de dangers, et qu'il n'y échappa que grâce à Sextus Pompée. Voy. *Pont.*, 1V, v. 33-36.

ÉLÉGIE III.

(1) On n'avait à Tomes, pour boisson, que de l'eau des marais, comme Ovide le dit dans ce livre même, X, V. 26, et XII, V. 28.

(2) Cette expression est tirée de l'ancienne coutume d'exposer les malades à la porte de leur maison, pour que ceux des passants qui avaient eu la même maladie pussent indiquer le remède. Du reste, on plaçait le mort sur un lit dans le vestibule.

(3) Après avoir fermé les yeux au mort, on l'appelait par son nom à plusieurs reprises, d'où l'expression *conclamatum est*, tout est fini, perdu, il n'y a plus d'espoir.

(4) En vertu d'une loi des Douze Tables, il était enjoint d'enterrer les morts hors de la ville ; c'était ordinairement sur le bord des grandes routes.

(5) C'était après les neuf jours du deuil qu'on allait faire au mort des sacrifices et des offrandes de victimes, de guirlandes, de libations de vin, etc. V. *Fast.*, liv. II.

ÉLÉGIE XII.

(1) Ovide peint ici le printemps d'Italie et non celui de Scythie.

(2) Cette source, à huit milles de Rome, était celle qu'une jeune fille avait montrée à des soldats, et qu'au moyen d'un acqueduc, Agrippa amena jusqu'au Champ-de-Mars. (Plin., liv. XXI, 5 ; Dion Cassius, liv. LIV, 14).

(3) Le *forum romanum*, celui de César et celui d'Auguste : les trois théâtres, celui de Pompée, de Marcellus, de Batteus.

(4) Jupiter Capitolin.

(5) Tibère, et non Drusus, qui était déjà mort à cette époque.

LIVRE QUATRIÈME

ÉLÉGIE I

S'il y a, et il y en aura sans doute, quelques défauts dans ces opuscules, que les circonstances, lecteur, les excusent à tes yeux. J'étais exilé, et je cherchais, non la gloire, mais un délassement qui enlevât à mon âme la continuelle préoccupation de ses maux ; c'est le même besoin qui fait que l'esclave, condamné à creuser la terre, les fers aux pieds (1), chante pour alléger, par de grossières mélodies, le poids du travail ; que, péniblement courbé sur le sable fangeux, le batelier chante, en traînant avec lenteur sa barque contre le courant, et que chante aussi le matelot qui ramène, avec mesure, les rames flexibles vers sa poitrine, et, par le jeu de ses bras, frappe les flots en cadence. Le berger fatigué s'appuie sur sa houlette ou s'assied sur un rocher, et charme ses brebis par les airs de ses pipeaux rustiques ; la servante chante et accomplit en même temps sa tâche, dont elle se dissimule ainsi la rigueur.

On dit qu'après l'enlèvement d'Hippodamie, Achille, désolé, s'arma contre le désespoir de la lyre hémonienne ; si, enfin, Orphée entraîna, par ses accents, les forêts et les rochers insensibles, ce fut à cause de sa douleur d'avoir perdu deux fois son Eurydice.

Et moi ainsi, ma Muse me console dans cette retraite du Pont où l'on m'a relégué ; seule elle a été la compagne fidèle de mon exil, seule elle a bravé les embûches des brigands, le fer de l'ennemi, la mer, les vents et la barbarie ; elle sait aussi quelle erreur m'aveugla lorsque je me perdis moi-même ; elle sait que mon action fut une faute, et non pas un crime, et peut-être veut-elle compenser aujourd'hui le mal qu'elle me fit autrefois, quand elle fut accusée d'être ma complice.

Cependant, puisque les muses devaient m'être si fatales, je voudrais n'avoir jamais été initié à leurs mystères.

Mais que faire aujourd'hui ? je suis leur esclave, et, victime de la poésie, je suis assez fou pour l'aimer toujours. Ainsi, le fruit du lotos, lorsque les Dulichiens en goûtèrent pour la première fois, les séduisit, tout fatal qu'il leur fut par sa délicieuse saveur. L'amant voit tous les dangers qu'il court, et pourtant il les recherche avec ardeur, et le sujet de sa faiblesse devient le but de ses plus vifs désirs.

Et moi aussi j'ai la passion d'écrire, cette passion qui est la source de mes infortunes, et j'aime le trait qui m'a blessé. Peut-être cet amour passera-t-il pour une folie, mais c'est une folie qui n'est pas sans quelques avantages : elle dérobe mon âme à la continuelle contemplation de ses maux, et lui fait oublier sa situation actuelle. De même qu'une bacchante perd le sentiment de sa blessure, lorsqu'en proie au délire elle pousse des hurlements sur les sommets de l'Édon ; ainsi, quand ma brûlante imagination s'exalte, sous l'influence du thyrsé sacré,

cet enthousiasme m'élève au-dessus de toutes les disgrâces humaines ; l'exil, ces rivages du Pont et de la Scythie, le ressentiment des dieux, tout s'efface devant lui ; et, comme si je m'étais abreuvé de l'eau soporifique du Léthé, je sens s'évanouir en moi le souvenir de mon adversité. Je dois donc honorer ces déesses consolatrices qui ont abandonné l'Hélicon pour s'associer à mon exil, et qui, tantôt sur mer et tantôt sur terre, ont daigné voguer ou marcher avec moi. Ah ! puissent-elles du moins me rester favorables, puisque tous les autres dieux ont pris parti contre moi avec le grand César, et m'accablent d'autant de maux qu'il y a de grains de sable sur le rivage, de poissons, et d'œufs même de poissons dans la mer : on compterait plutôt les fleurs au printemps, les épis en été, les fruits en automne et les flocons de neige en hiver, que les vicissitudes dont je fus le jouet, ballotté d'un monde à l'autre pour atteindre péniblement à la rive gauche de l'Euxin ; et, depuis mon arrivée, la fortune n'a pas rendu mes maux plus légers : ma destinée a fait route avec moi jusqu'ici. Ici encore je reconnais la trame du jour de ma naissance, trame dont le fil fut emprunté à une toison noire. Sans parler des embûches, des dangers qui menacèrent ma tête, dangers trop réels, mais dont l'horreur surpasse néanmoins toute créance, quelle calamité de vivre parmi les Gètes et les Besses, pour moi qui fus toujours le favori de la renommée ! qu'il est triste d'abriter sa vie derrière des portes et des remparts, d'être à peine garanti par des fortifications ! Dans ma jeunesse, j'ai toujours fui les rudes fatigues de la guerre (2), et ce n'est que dans les jeux que j'ai manié des armes ; vieux, aujourd'hui je tiens une épée d'une main, de l'autre un bouclier, et je couvre d'un casque mes cheveux blanchis. Aussitôt que, de son poste élevé, la sentinelle nous a donné l'alarme, d'une main tremblante nous revêtons notre armure ; l'ennemi, armé de son arc et de ses flèches empoisonnées, rôde d'un air farouche autour de nos remparts, monté sur un coursier haletant ; et, comme le loup ravisseur emporte la brebis qui n'est point encore rentrée au bercail, (l'entraîne à travers les champs et les bois, ainsi notre ennemi barbare poursuit l'imprudent resté en dehors des murs, et, surprise dans la campagne, bientôt la victime est saisie ; on l'emmène captive après lui avoir jeté une chaîne au cou ou bien elle tombe percée d'un trait empoisonné.

Là, nouveau citoyen de ce séjour d'alarmes, je traîne une existence que le destin prolonge trop, hélas ! et cependant ma Muse, dépaysée, trouve la force, au milieu de tant de souffrances, de revenir à ses chants et à son culte antique ; mais il n'est personne à qui je puisse lire mes vers, personne dont les oreilles comprennent la langue latine. C'est donc pour moi seul (comment ferais-je autrement ?) que j'écris, c'est à moi seul que je lis mes vers, et ils sont bien rassurés sur les dispositions de leur juge. Combien de fois, pourtant, me suis-je dit : quel est le but de tant d'efforts ? Les Sarmates et les Gètes liront-ils mes ouvrages ? Combien de fois aussi les larmes sont-elles venues m'interrompre pendant que j'écrivais ? Combien de fois ont-elles trempé mes tablettes ? les anciennes blessures de mon cœur saignent encore comme si elles étaient nouvelles, et un torrent de pleurs inonde mon sein ! Quand je songe tour à

tour à ce que je fus autrefois et à ce que je suis maintenant, à cette patrie que m'a faite le sort, à celle qu'il m'a ravie, souvent, transportée de rage contre cette passion fatale, ma main livre mes vers au feu dévorant. Puisque, d'un si grand nombre, quelques-uns seulement ont échappé, qui que tu sois, daigne les lire avec indulgence; et toi, Rome, dont l'accès m'est interdit, accueille avec bonté ces poésies, qui ne valent, hélas ! pas mieux que ma fortune.

ÉLÉGIE II

Déjà vaincue, peut-être, ô fière Germanie! tu as enfin, à l'exemple du monde, fléchi le genou devant nos Césars (1); déjà peut-être leurs majestueux palais se décorent de guirlandes de fleurs; la fumée de l'encens pétille sur le brasier sacré, obscurcit la clarté du jour, et la hache, un instant balancée, frappe la tête de la blanche victime dont le sang a rougi la terre. Je vois marcher aux temples des dieux propices, et y porter leurs offrandes, les deux Césars vainqueurs, et avec eux les jeunes princes (2) qui grandissent sous le nom de César, pour perpétuer le règne de cette famille sur tout l'univers. Déjà, suivie de ses vertueuses brus(3), Livie rend grâce aux dieux du salut de son fils, et leur offre des présents qu'ils ont bien mérités, et qu'elle aura plus d'une fois l'occasion de renouveler. Les mères, et les vierges sans tache, vouées à la garde du feu sacré, forment son cortège; un peuple affectueux témoigne sa pieuse allégresse; le sénat la partage, ainsi que l'ordre des chevaliers, dont j'étais naguère un membre obscur.

Quant à moi, si loin relégué, le bonheur public m'échappe, et à peine m'en arrive-t-il, dans ces lieux éloignés, quelque récit incomplet. Ainsi, tout le peuple pourra contempler ce triomphe, lire le nom des chefs et des villes conquises (4), voir les rois captifs marcher le cou chargé de chaînes devant les chevaux parés de guirlandes, et remarquer les visages qui portent l'empreinte du malheur, et ceux qui restent fiers et impassibles; les uns s'informeront des causes et des faits, des noms des personnages; d'autres, sans en savoir beaucoup plus, se chargeront de tout expliquer. Ce guerrier à la taille élevée, et tout resplendissant de la pourpre sidonienne, était le général ennemi; près de lui est son lieutenant. Celui-ci, dont les regards humiliés s'abaissent vers la terre, n'avait pas cette contenance, les armes à la main; cet autre si farouche, à l'œil encore enflammé de haine, fut l'instigateur et le conseil de la guerre; celui-là, dont la chevelure en désordre sert de voile à sa hideuse figure, fit tomber traîtreusement (5) notre armée dans une embuscade; après lui vient le pontife (6) chargé, dit-on, d'immoler les prisonniers en l'honneur d'un dieu qui repoussait de pareils sacrifices. Tels lacs, telles montagnes, telles forteresses, tels fleuves regorgèrent de carnage et de sang; dans telles contrées Drusus (7) a conquis son nom; Drusus, noble rejeton, si digne de son illustre père. Ici l'on voit le Rhin, les cornes brisées, cachant en vain sa honte au milieu de ses roseaux, et tout souillé de son propre sang; là est portée la Germanie, les cheveux épars, triste et prosternée aux pieds de notre général; elle livre à la hache romaine sa tête orgueilleuse, et sa main, qui jadis portait des armes, porte aujourd'hui des chaînes.

Dominant cet ensemble du haut de ton char triomphal, tu paraîtras, César, aux regards de ton peuple, revêtu de la pourpre solennelle ; partout, sur ton passage, tu seras accueilli par des applaudissements, et partout les chemins seront jonchés de fleurs ; le laurier d'Apollon ceindra ta tête, et la grande voix de l'armée criera : « triomphe ! triomphe ! » Au bruit de ces applaudissements, de ces acclamations confuses, tu verras tes quatre coursiers s'arrêter plus d'une fois. Bientôt (8), montant au Capitole, ce temple si favorable à tes vœux, tu y déposeras le laurier promis à Jupiter, et dont ce dieu aura bien mérité l'hommage.

Du fond de la Scythie, j'assisterai, autant que possible, par la pensée, à ce beau spectacle ; par la pensée, qui étend encore son empire sur les lieux dont je suis proscrit, qui parcourt librement l'immensité du monde, et, d'un rapide essor, s'élançe jusqu'aux cieux. Elle promène mes regards au sein de Rome, et ne permet pas que je sois tout à fait privé de tant de bonheur ; elle se fraiera une route pour contempler ce char d'ivoire, et, grâce à elle, je me retrouverai, du moins pour quelques instants, dans ma patrie.

Mais, hélas ! c'est bien réellement que le peuple heureux jouira de ce spectacle, et que la foule présente à ces fêtes partagera la joie de son prince ; tandis que moi, qui me repais de si charmantes idées dans mon lointain exil, c'est par l'ouïe seulement que je participerai à ces délices. À peine viendra-t-il, du Latium dans cet autre hémisphère, un témoin dont le récit pourra satisfaire ma curiosité ; encore, ce triomphe, quand il me le décrira, sera-t-il déjà d'ancienne date ; mais, à quelque époque qu'en vienne la nouvelle, je tressaillirai de joie ; ce jour-là, je quitterai mes habits de deuil, et la joie publique imposera silence à ma douleur personnelle.

ÉLÉGIE III

Grande et petite Ourses, vous qui servez de guides, l'une aux vaisseaux des Grecs, l'autre aux vaisseaux phéniciens, qui restez toujours éloignées du contact des flots de l'Océan, et qui, du haut du pôle où vous êtes placées, voyez tout ce qui se passe sur le globe, sans jamais vous plonger dans la mer occidentale, vous, enfin, qui, dans votre révolution, décrivez, sans effleurer la terre, un cercle au-dessus de l'horizon, tournez les yeux, je vous prie, vers ces murs que le téméraire Remus, fils d'Ilia, osa, dit-on, franchir autrefois, portez vos éclatants regards sur mon épouse bien-aimée, et apprenez-moi si elle est ou non fidèle à mon souvenir. Malheureux ! Pourquoi t'informer d'une chose trop évidente ? pourquoi ton esprit est-il toujours flottant entre l'espoir et la crainte ? Crois ce qui est, ce qui flatte les désirs, et, bannissant de chimériques inquiétudes, sache avoir foi du moins en l'inébranlable foi qu'on te garde. Ce que les étoiles du pôle ne sauraient t'apprendre, ta propre bouche peut te le dire à toi-même : elle ne t'a pas oublié, celle qui fait le sujet de ta sollicitude, et conserve la mémoire de ton nom, le seul bien qui lui reste ; ton image est présente à ses yeux comme si

tu étais là, et, malgré la distance infinie qui nous sépare, si elle vit encore, c'est pour t'aimer.

Mais lorsque ton âme, succombant au poids de la souffrance, a besoin de repos, ta douleur repousse-t-elle les bienfaits du sommeil ? Les soucis t'obsèdent-ils, tandis que tu es dans la chambre et sur la couche conjugale, et te permettent-ils de penser à moi ? Une agitation violente s'empare-t-elle de tes sens ? Les nuits te paraissent-elles éternelles ? Tes membres, livrés à cet ébranlement universel, éprouvent-ils une lassitude douloureuse ?

Non, je n'en doute pas, tu ressens tous ces maux, et bien d'autres encore, et ton amour exprime ainsi ses chastes regrets. Les tortures qui te brisent ne sont pas moindres que celles d'Andromaque à l'aspect d'Hector sanglant, traîné par les chevaux d'Achille. Pourtant je ne sais que souhaiter, et je ne pourrais dire en quelle situation d'esprit je désire que tu sois ; es-tu triste, je suis au désespoir de causer ton affliction ; ne l'es-tu pas, je voudrais te voir sensible à la perte de ton époux.

Déplore donc tes malheurs, la plus tendre des épouses, et que ces malheurs, nés des miens, vouent à la tristesse ton existence ; pleure ma disgrâce ; il est quelque douceur dans les larmes : la douleur vit par elles, et par elles se soulage ; et plutôt aux dieux que la source de ton chagrin fût ma mort, et non pas ma vie ; que ma mort fût la cause de cet abandon dans lequel je t'ai laissée ! C'est entre tes bras et dans ma patrie que mon âme se fût évanouie ; de pieuses larmes eussent baigné mon sein, et, à mon dernier jour, mes yeux, fixés sur un ciel bien connu, eussent été clos par une main amie ; ma cendre eût été déposée dans la tombe de mes ancêtres, et mon corps couvert de la terre qui le reçut à sa naissance (1) ; enfin, je fusse mort sans tache, ainsi que j'avais vécu, tandis que je ne respire aujourd'hui que pour rougir de mon supplice.

Que je suis malheureux si lorsqu'on dit de toi : « C'est la femme d'un exilé », tu détournes ton visage, devenu rouge de honte ! Que je suis malheureux si tu regardes notre union comme ton déshonneur ! et que je suis malheureux si tu es humiliée d'être à moi ! Où est le temps que tu étais si fière de ton époux, et ne cherchais pas à cacher son nom ? Où est le temps (si ce souvenir ne te répugne pas) que tu te plaisais, il m'en souvient, à t'entendre appeler et à être mon épouse ; où, comme il est digne d'une femme estimable, tu aimais à reconnaître en moi mille qualités diverses, auxquelles ton amour partial en ajoutait mille autres ; où enfin mon mérite te paraissait si grand qu'il n'était personne que tu me préférasses, personne à qui tu eusses mieux aimé appartenir ? Maintenant encore, ne rougis pas de notre union ; c'est ta douleur qu'elle doit éveiller, et non pas ta honte.

Quand le téméraire Capanée tomba frappé d'un coup inattendu, as-tu lu quelque part qu'Évadné ait rougi de son époux ? Si le maître du monde étouffa le feu par le feu, tu ne devais pas pour cela, Phaéton, être désavoué de tes

proches ; Sémélé ne fut point traitée en étrangère par Cadmus son père, parce qu'elle périt victime de ses vœux ambitieux. Si donc j'ai été frappé de la foudre vengeresse de Jupiter, que tes joues délicates n'en rougissent pas, mais aie plutôt le courage et l'audace de prendre ma défense ; sois pour moi le modèle d'une épouse accomplie, et soutiens, par tes vertus, ton pénible rôle. La gloire difficile s'acquiert par des voies difficiles ; qui connaîtrait Hector si Troie fût restée florissante ? C'est dans les malheurs publics que la lice est ouverte à la vertu. Ton art n'est rien, Tiphus, si la mer est calme ; et si les hommes se portaient toujours bien, ton art, ô Apollon, ne serait rien non plus. Cachée, inconnue et inactive dans la prospérité, la vertu se révèle dans l'adversité. Ma destinée t'offre une occasion de gloire, et met ton dévouement à des épreuves qui le rendront célèbre ; profite donc de cette occasion qui te seconde si bien aujourd'hui ; devant toi se déroule une carrière vaste et glorieuse.

ÉLÉGIE IV

Illustre descendant de glorieux ancêtres, ô toi chez qui la noblesse du caractère surpasse celle de l'origine, en qui l'on admire à la fois le mérite héréditaire et le mérite personnel, toi dont le génie perpétue cette éloquence, privilège de ta famille, et qui n'a pas de rivale dans le forum latin ; si je t'ai nommé sans le vouloir, et seulement en signalant tes qualités diverses, pardonne à ces éloges qu'elles m'ont arrachés ; je ne suis point coupable : ce sont tes vertus mêmes qui te trahissent ; et, si tu parais ici ce que tu es en effet, je n'en suis pas moins à l'abri de tout reproche. Cependant, l'hommage que te rendent mes vers ne saurait, tu peux m'en croire, te nuire aux yeux d'un prince si juste ; lui-même, ce père de la patrie (tant il a d'indulgence), souffre bien qu'on lise fréquemment son nom dans mes vers. Il ne peut, il est vrai, l'empêcher, car César appartient à l'état, et moi aussi j'ai des droits sur ce bien, qui est le bien de tous. Jupiter livre sa divinité aux inspirations des poètes, et permet à toutes les bouches de chanter ses louanges. Tu dois être tout à fait rassuré par l'exemple de ces deux divinités, dont l'une a pour elle le témoignage de nos sens, et l'autre notre foi seulement.

Après tout, si j'ai commis une faute envers toi, j'aime encore cette faute, car je ne t'ai pas demandé ton agrément pour t'écrire ; et si c'est une offense qu'un entretien avec toi, l'offense n'est pas nouvelle ; nous nous sommes ensemble entretenus tant de fois dans des temps meilleurs !

Mais afin de te tranquilliser sur le prétendu danger de nos relations amicales, sache que le reproche, s'il y en a, remonterait à ton père : dès mes plus jeunes années (tu ne saurais en disconvenir) je fus admis dans son intimité, et, s'il t'en souvient encore, il accordait à mon talent plus d'estime que je n'en croyais mériter ; il émettait son jugement sur mes poésies avec cette dignité qui caractérise les hommes d'illustre naissance. Si donc j'ai trouvé un libre accès dans ta maison, ce n'est pas toi aujourd'hui, c'est ton père avant toi qui

fut abusé. Mais non, crois-moi, je n'ai trompé personne, et, si l'on en excepte les derniers événements de ma vie à Rome, le reste peut aisément se justifier. Dans la faute même qui me perdit, tu ne verrais rien de criminel si tu pouvais connaître les longs détails de cette funeste aventure ; si je fus timide alors, ou si je fus imprudent, toujours est-il que mon imprudence me fut le plus fatale. Ah ! laisse-moi oublier ma destinée ; ne me force pas à rouvrir des blessures qui ne sont point encore fermées, et qu'à peine le temps pourra guérir ; la juste mesure du châtement prouve bien que ma faute a été commise sans intention criminelle. C'est là ce que le dieu a compris : c'est pour cela qu'il m'a laissé la vie, c'est pour cela que mes biens ne sont point passés aux mains d'un autre maître. Un jour peut-être (et puisse-t-il vivre jusqu'à ce jour !) abrégera-t-il la durée de mon exil, quand le temps aura calmé sa colère. Aujourd'hui, si mes vœux ne sont pas trop téméraires, je me borne à lui demander qu'il change le lieu de cet exil ; un séjour moins horrible, un peu plus voisin de l'Italie, et moins à la portée d'un ennemi barbare, est tout ce que je sollicite. Comme d'ailleurs la clémence d'Auguste est infinie, si quelqu'un lui demandait pour moi cette grâce, peut-être me l'accorderait-il.

Je suis emprisonné par les glaces de cette mer appelée aujourd'hui hospitalière, mais que les anciens avaient plus justement nommée inhospitalière, car les flots y sont sans cesse agités par des vents furieux, et les vaisseaux n'y trouvent aucun port où ils puissent se réfugier. Les habitants du littoral, voleurs et assassins, rendent la terre aussi dangereuse que la mer est perfide ; ce peuple dont tu as entendu parler, et qui s'abreuve avec délice du sang humain, est situé presque sous la même constellation. C'est aussi dans notre voisinage que se trouve la Chersonèse Taurique, terre cruelle où l'on immole, à la déesse au léger carquois, des victimes humaines ; pays recherché, dit-on, par les scélérats odieux aux gens de bien, et où Thoas régnait autrefois ; c'est là que la vierge du sang de Pélops consentit, après qu'on eut sacrifié une biche à sa place, à célébrer le culte affreux de la déesse sa protectrice. Bientôt abordent en ces lieux, dirai-je, le pieux ou le parricide Oreste ? agité par les furies, et son compagnon, le héros phocéén. Modèles des vrais amis, c'étaient deux corps qu'animait une seule âme. On les charge aussitôt de fers, on les traîne à l'autel sanglant dressé devant la double porte du temple. Cependant ni l'un ni l'autre ne parut effrayé de la mort qui le menaçait. C'était le trépas de son ami qui faisait le désespoir de chacun d'eux. Déjà la prêtresse se levait, tenant en main le couteau fatal, la bandelette barbare ceignait la tête des deux Grecs, lorsqu'à son langage Iphigénie reconnut son frère, et, au lieu de l'immoler, le pressa dans ses bras. Joyeuse alors, elle transporta de ces lieux chez des nations moins barbares la statue de la déesse qui abhorrait ces rites inhumains.

Eh bien ! cette contrée, dernière limite de l'immense univers, maudite des dieux et des hommes, touche à celle que j'habite ! C'est près de mon pays (si cette terre barbare peut être appelée le pays d'Ovide) que se font ces épouvantables

sacrifices ! Ah ! puissent les vents qui en éloignèrent Oreste, enfler aussi pour moi les voiles du retour, quand le dieu qui me poursuit aura enfin calmé sa colère.

ÉLÉGIE V

Ô toi ! que, parmi tant de compagnons chéris, je préfère à tous, toi dont le cœur est mon unique refuge dans mon désespoir, et dont la parole a ravivé mon âme près de s'éteindre, comme l'huile ranime la lueur de la lampe vigilante ; toi qui n'as pas craint d'ouvrir un port, asile assuré, à ma barque frappée de la foudre ; toi qui devais, si César m'eût privé de mon patrimoine, me sauver de l'indigence par un généreux partage ; tandis que, dans les transports de ma reconnaissance, j'oublie ma situation actuelle, ton nom a failli s'échapper de ma plume. Cependant, tu te reconnais bien ici, et, possédé du désir de la gloire, tu voudrais pouvoir dire hautement : C'est moi. Pour ma part, je voudrais aussi, avec ton consentement, pouvoir te rendre un éclatant hommage et célébrer ton rare dévouement. Mais je crains que ma muse reconnaissante n'attire sur toi quelque malheur, en donnant à ton nom un éclat intempestif. Borne-toi donc, ce qui ne saurait être ni criminel ni périlleux, à te réjouir en toi-même de ma fidélité envers toi, et de la tienne à mon égard. Continue à faire force de rames pour venir à mon secours, jusqu'à ce que le dieu moins irrité m'envoie des vents plus doux. Protège cette tête qu'aucun effort humain ne sauvera, si celui qui l'a plongée dans le Styx ne l'en retire lui-même. Remplis avec persévérance, dévouement trop rare ! la tâche qu'impose une inébranlable amitié. Puissent, en revanche, tes destinées devenir de plus en plus prospères ! Puisses-tu ne réclamer jamais pour toi ces secours que tu prodigues aux tiens ! Puisse ton épouse égaler ton inaltérable bonté, et la discorde ne jamais troubler votre union ! Puisse le mortel issu du même sang que toi t'aimer aussi tendrement que Pollux aima Castor ! Puisse ton jeune fils te ressembler, et chacun, à ses vertus, reconnaître que tu lui as donné le jour ! Puisse ta fille, allumant le flambeau de l'hymen, te donner un gendre, et toi-même être appelé, jeune encore, du nom de grand-père !

ÉLÉGIE VI

Avec le temps, le bœuf s'accoutume à traîner la charrue sous la main du laboureur, et vient de lui-même offrir sa tête au joug pesant ; avec le temps, le coursier fougueux devient docile aux flexibles mouvements des rênes, et la bouche cesse d'être rebelle aux dures impressions du mors ; avec le temps, le naturel furieux des lions africains s'adoucit, et leur caractère perd beaucoup de sa férocité ; avec le temps aussi, ce monstrueux animal que produit l'Inde obéit à la voix de son maître, et se façonne à la servitude. Le temps développe les faibles bourgeons de la vigne, et gonfle le raisin dont les grains ne peuvent plus contenir leur jus abondant ; le temps change les semences en épis dorés, et fait perdre aux fruits leur première âpreté. C'est lui qui use le tranchant de la

charrue émoussé à force de retourner la terre, qui brise les cailloux les plus durs et le diamant lui-même ; c'est lui qui apaise insensiblement les violentes colères, qui affaiblit la douleur, et soulage l'affliction des âmes : ainsi donc rien ne résiste à cette imperceptible action du temps, rien, excepté mon éternel chagrin !

Depuis que je suis exilé de la patrie, deux fois la moisson a comblé les greniers, deux fois la vigueur de la grappe a jailli sous le pied nu qui la foule ; cependant l'habitude du mal ne m'a pas rendu le mal plus supportable, et j'éprouve toujours la vive souffrance d'une blessure récente. Ainsi l'on voit de vieux taureaux se soustraire au joug, et le coursier dressé se montrer parfois rebelle au frein. Un supplice est d'ailleurs plus cruel encore qu'au premier jour ; car, fût-il toujours le même, il augmente et s'aggrave par la durée. Je ne connaissais pas aussi bien toute l'étendue de mes maux ; aujourd'hui, plus ils me sont connus et plus ils m'accablent. C'est beaucoup aussi de n'avoir pas encore perdu toutes ses forces, et de n'être pas vaincu par les premières attaques du malheur : l'athlète qui débute dans l'arène est plus fort que celui dont le bras s'est lassé par de longs exercices. Le gladiateur au corps sans blessures et aux armes encore vierges est plus vigoureux que celui qui a déjà rougi son glaive de son propre sang. Récemment construit, le navire résiste aux plus violentes tempêtes ; et s'il est vieux, il s'entrouvre au moindre orage. Et moi aussi j'ai lutté plus vaillamment contre les malheurs que je ne lutte maintenant, et leur longue durée n'a fait qu'accroître son intensité.

Oui, je l'avoue, le courage me manque, et je sens, à mon dépérissement rapide, que je n'ai pas longtemps à souffrir ; mes forces s'épuisent, mon teint se flétrit chaque jour, et à peine une peau mince recouvre mes os. Mais si mon corps est malade, mon âme l'est plus encore ; elle languit, éternellement absorbée dans la contemplation de ses maux. Rome est loin de moi. Loin de moi sont mes amis, objets de ma sollicitude. Loin de moi la plus chérie des épouses. Autour de moi, une populace scythe et des hordes de Gètes aux larges braies, si bien que ceux que je vois et ceux que je ne vois pas me tourmentent également. L'unique espoir qui me console dans cet horrible état, c'est qu'une mort prochaine termine mon supplice.

ÉLÉGIE VII

Deux fois le soleil m'est venu visiter après les frimas de l'hiver, et deux fois, après avoir accompli sa révolution annuelle, il est entré dans le signe des Poissons. Mais, pendant ces deux longues années, pourquoi ta main n'a-t-elle pas tracé pour moi quelques lignes amicales ? Pourquoi ton affection est-elle restée muette alors que d'autres m'écrivaient, avec lesquels je n'eus que peu de relations ? Pourquoi, chaque fois que j'ai brisé le cachet d'une lettre, ai-je été déçu dans mon espoir d'y lire ta signature ? Fasse le ciel que tu m'en aies écrit une foule sans qu'une seule me soit parvenue ! Ce vœu que je fais s'est réalisé, j'en suis sûr. Je croirais plutôt à la tête de la Gorgone Méduse, hérissée

de serpents, aux chiens qui ceignent les flancs de la jeune fille, à la Chimère, moitié lion, moitié dragon, et vomissant des flammes, aux quadrupèdes dont la poitrine s'unit à une poitrine humaine, à l'homme au triple corps, au chien à la triple tête, aux sphinx, aux harpies, aux Géants aux pieds de serpent, à Gygès aux cent bras, au monstre homme et taureau, oui, je croirais à toutes ces fables, plutôt qu'à ton inconstance et à ta froideur. Des montagnes sans nombre, des distances sans limites, des fleuves, des vallées, enfin la mer immense, nous séparent. Mille obstacles peuvent avoir empêché les lettres, que tu m'as sans doute plus d'une fois écrites, d'arriver jusqu'à moi. Triomphe cependant, à force de zèle à m'écrire, de ces mille obstacles, et que je ne sois pas toujours obligé de te défendre à mes propres yeux.

ÉLÉGIE VIII

Déjà ma tête imite la couleur des plumes du cygne, la vieillesse blanchit ma noire chevelure ; déjà s'avance l'époque de la caducité, l'âge de la faiblesse ; déjà mes jambes chancellent, j'ai peine à me soutenir. Voici le temps où, libre enfin de tous travaux pénibles et de toutes inquiétudes, je devrais passer doucement le reste de mes jours au milieu des loisirs, toujours si attrayants pour mon esprit, et de mes chères études ; chanter ma modeste demeure, mes vieux pénates et les champs de mes pères, aujourd'hui privés de leur maître ; vieillir enfin paisiblement entre les bras de mon épouse et de mes petits enfants, et au sein de ma patrie.

Tel est le bonheur que je rêvais autrefois, et c'est ainsi que je me croyais digne de finir ma carrière. Les dieux en ont ordonné autrement, eux qui, après m'avoir éprouvé par mille vicissitudes sur terre et sur mer, m'ont jeté sur les rivages de la Sarmatie ! On relègue dans les arsenaux de marine les navires endommagés, de peur qu'exposés imprudemment aux flots ils ne viennent à sombrer ; on laisse le cheval épuisé paître en repos l'herbe des prairies, de peur qu'il ne succombe dans la lutte et ne flétrisse les palmes nombreuses qu'il remporta jadis : le soldat qui devient, après de longs services, impropre à la guerre, dépose aux pieds de ses Lares antiques les armes qu'il ne peut plus porter. Ainsi donc moi, dont les forces défaillent peu à peu aux atteintes de la vieillesse, il serait temps enfin qu'on me gratifiât de la baguette libératrice ; il serait temps de ne plus être l'hôte d'un climat étranger, de ne plus étancher ma soif à des sources gétiques, mais tantôt de goûter dans mes jardins des plaisirs solitaires, et tantôt de jouir encore de la société de mes concitoyens et de la vie de Rome.

Je n'avais pas, hélas ! le secret de l'avenir quand je me promettais ainsi une vieillesse paisible. Les destins s'y sont opposés ; et s'ils ont voulu que ma vie commençât dans les délices, ils l'empoisonnent à ses derniers jours. J'avais déjà fourni dix lustres sans faillir, et c'est quand ma vie touche à son terme que je succombe ! Déjà près du but, et croyant l'atteindre, j'ai vu mon char s'abîmer dans une chute effroyable. Insensé que je fus ! j'ai donc forcé de sévir contre

moi le mortel le plus doux qui soit au monde ! Ma faute a vaincu sa clémence ; et toutefois il m'a laissé la vie par pitié pour mon égarement ! Mais cette vie doit s'écouler loin de la patrie, sur les bords où règne Borée, sur la rive gauche du Pont-Euxin ! Quand Delphes, quand Dodone même me l'aurait prédit, j'eusse traité ces deux oracles de menteurs. Mais il n'y a rien de si solide, fût-il fixé par des chaînes de diamant, qui puisse résister au choc violent de la foudre de Jupiter ; rien n'est placé si haut, rien ne s'élève tellement au-dessus des dangers qu'il ne soit dominé par un dieu, et soumis à sa puissance ; car bien qu'une partie de mes maux soit la conséquence de ma faute, c'est au courroux du dieu qu'ils doivent être attribués.

Pour vous, apprenez du moins par mon déplorable exemple à vous rendre propice un mortel égal aux dieux.

ÉLÉGIE IX

Si je le puis et si tu me laisses en paix, je tairai ton nom et ta conduite, je livrerai tes actions aux eaux du Léthé. Ma clémence se laissera toucher par tes larmes tardives, mais j'exige des preuves éclatantes de repentir. J'exige que tu démentes ta vie passée et que tu effaces autant que possible de ton existence ces jours dignes de Tisiphone. Sans cela, et si ton cœur est encore enflammé de haine contre moi, ma douleur, poussée à bout, s'armera pour me venger, et bien que je sois relégué aux extrémités du monde, ma colère saura t'atteindre où tu es. César, si tu l'ignores, ne m'a point enlevé tous mes droits de citoyen, il ne m'a interdit que le séjour de la patrie ; encore cette patrie, si les dieux le conservent, il me la rendra, je l'espère : souvent le chêne reverdit après avoir été frappé de la foudre. Enfin, si toute autre ressource était refusée à ma vengeance, les Muses me prêteraient leur fouet et leurs armes. En vain, je suis confiné sur les plages lointaines de la Scythie, et dans le voisinage de ces constellations immobiles au-dessus de l'horizon, ma voix retentira parmi les nations immenses, et celui que j'accuserai aura pour juge l'univers. Mes paroles voleront du couchant à l'aurore, et l'Orient sera l'écho de l'Occident. On m'entendra au-delà du continent, au-delà des vastes mers, et le bruit de mes plaintes se prolongera dans l'avenir. Ce n'est pas seulement le siècle présent qui connaîtra ton crime, mais la postérité qui perpétuera à jamais ton déshonneur.

Je suis prêt au combat. Cependant je n'ai pas encore pris mes armes (1), et je désire que rien ne m'y oblige. Le cirque est encore fermé, mais le taureau furieux fait voler la poussière et frappe la terre d'un pied impatient. J'en ai dit plus que je ne voulais... Muse, sonne la retraite ; il peut encore cacher son nom.

ÉLÉGIE X

Ce poète que tu lis, et qui chanta les tendres amours, si tu veux le connaître, ô postérité! voici son histoire. Sulmone est ma patrie, Sulmone, célèbre par l'abondance et la fraîcheur de ses eaux, et située à quatre-vingt-dix milles

de Rome. C'est là que je naquis, et, pour préciser l'époque, ce fut l'année où les deux (1) consuls périrent l'un et l'autre, frappés d'une mort semblable. Je possède, si l'on peut compter cela pour un avantage, un rang de chevalier, non par une faveur de la fortune, mais à titre d'héritier d'une race antique qui l'a possédé avant moi. Je n'étais pas l'aîné de ma famille ; un frère m'avait précédé d'un an dans la vie. La même étoile présida à nos naissances, et le même jour était célébré par l'offrande de deux gâteaux. Ce jour est, des cinq fêtes de la belliqueuse Minerve, celui qui le premier est ordinairement signalé par des combats sanglants. On commença de bonne heure notre éducation, et, par les soins de mon père, nous reçûmes les leçons des plus habiles maîtres de Rome. Mon frère, dans sa première jeunesse dirigea ses études vers l'art de la parole ; il semblait né pour l'éloquence et pour les luttes orageuses du Forum. Mais moi, n'étant encore qu'un enfant, je trouvais des charmes dans l'étude des sacrés mystères, et les Muses m'initièrent en secret à leur culte. Mon père me disait souvent : « Pourquoi t'ouvrir une carrière stérile ? Homère lui-même est mort dans l'indigence. » Docile à ses conseils, je désertais l'Hélicon, et je m'efforçais d'écrire en prose, mais les mots venaient d'eux-mêmes se plier à la mesure, et tout ce que j'écrivais était des vers.

Cependant, les années s'écoulaient insensiblement. Nous prîmes, mon frère et moi, la robe virile. Nous couvrîmes nos épaules de la pourpre du laticlave, et chacun de nous persista dans sa vocation. Mon frère venait d'atteindre sa vingtième année, lorsqu'il mourut, et avec lui la moitié de moi-même. J'entrai alors dans les charges qui convenaient à mon âge. Je fus créé triumvir. Restait la dignité sénatoriale, mais je me contentai de l'angusticlave. Ce fardeau excédait la mesure de mes forces, mon corps et mon esprit redoutaient trop la fatigue, les soucis de l'ambition m'inspiraient trop d'effroi. D'ailleurs les neuf Sœurs d'Aonie, dont je subis toujours la douce influence, me conviaient à des loisirs tranquilles.

J'ai connu, j'ai aimé les poètes, mes contemporains. Je croyais voir autant de dieux dans ces mortels inspirés. Souvent le vieux Macer me lut ses *Oiseaux* et son livre des *Serpents* dont le venin donne la mort, et des *Simplex* qui guérissent de leur morsure. Souvent Properce me récitait ses vers passionnés, Properce, qui fut mon compagnon et mon ami.. Ponticus, célèbre par sa poésie héroïque, Bossus, par ses iambes, furent pour moi d'agréables compagnons, et l'harmonieux Horace captiva mes oreilles par la pureté des sons de sa lyre ausonienne. Je n'ai fait qu'entrevoir Virgile, et les destins jaloux enlevèrent trop tôt Tibulle à mon amitié. Ce poète fleurit après toi, Gallus, et Properce après lui. Je vins donc le quatrième par ordre de date. L'hommage que j'avais rendu à mes aînés, je le reçus moi-même des plus jeunes, et ma Muse ne tarda guère à être connue. Quand je lus au peuple les premiers essais de ma Muse, ma barbe n'avait été encore qu'une ou deux fois rasée. Ma première inspiration, je

la dus à cette femme que Rome entière célébrait alors, et que je désignai sous le pseudonyme de Corinne.

J'ai beaucoup écrit, mais tout ce qui m'a semblé mauvais, j'ai confié aux flammes le soin de le corriger. Quelques-uns même de mes ouvrages qui auraient pu plaire ont été brûlés à mon départ, par ressentiment contre la poésie et contre mes vers.

Mon cœur était tendre, sensible aux traits de l'amour et prompt à s'émouvoir pour la cause la plus futile. Tel que j'étais alors, et malgré ces dispositions à m'enflammer, je ne donnai jamais le moindre sujet de scandale Je n'étais presque qu'un enfant, lorsqu'on me maria à une femme indigne de moi et inhabile à ses nouveaux devoirs. Notre union ne fut pas de longue durée. Une seconde la suivit qui fut irréprochable, il est vrai, mais cette seconde épouse ne devait pas longtemps partager mon lit. La dernière est celle qui est restée ma compagne jusque dans mes vieux jours, et qui ne rougit pas d'être la femme d'un exilé. Dans sa première jeunesse, ma fille m'a donné des gages de sa fécondité, et deux fois m'a rendu grand-père, mais par deux maris différents.

Déjà mon père avait terminé sa carrière, après avoir atteint son dix-huitième lustre. Je le pleurai comme il m'eût pleuré si je l'eusse devancé dans la tombe. Je rendis bientôt après le dernier devoir à ma mère. Heureux tous les deux, et tous les deux morts à propos, puisqu'ils n'ont pas vu le jour de ma disgrâce. Heureux moi-même de ne les avoir pas pour témoins de mon infortune et de n'avoir pas été pour eux un sujet de douleur ! Si pourtant, après la mort, il reste autre chose qu'un vain nom, si une ombre légère se dérobe aux flammes du bûcher, si le bruit de ma faute est venu jusqu'à vous, ombres de mes parents, et que mon procès se débâte devant le tribunal des enfers, sachez, je vous prie (et il ne m'est pas possible de vous tromper), que ce n'est point un crime, mais une simple indiscretion, qui est la cause de mon exil.

C'est assez donner aux mânes. Je reviens à vous, lecteurs, curieux de connaître jusqu'au bout l'histoire de ma vie.

Déjà la vieillesse, chassant mes belles années, avait parsemé ma tête de cheveux blancs. Depuis ma naissance, dix fois couronné de l'olivier olympique, le vainqueur à la course des chars avait remporté le prix, lorsqu'il me fallut, pour obéir à l'arrêt du prince offensé, me rendre à Tomes, sur la rive gauche du Pont-Euxin. La cause de ma perte n'est, hélas! que trop connue de tous, et mes explications seraient superflues. Dois-je énumérer la trahison de mes amis, les méfaits de mes esclaves et tant d'autres afflictions aussi cruelles que l'exil même? Mon âme s'indigna de céder à l'adversité, et, rappelant toutes ses forces, elle soutint victorieusement la lutte. Démentant mes habitudes pacifiques, et oubliant mes loisirs du passé, je sus m'accommoder au temps et pris des armes étrangères à mon bras. J'endurai sur terre et sur mer autant de maux qu'il y a d'étoiles entre le pôle que nous voyons et celui que nous ne voyons pas, et, après

bien des détours, j'abordai enfin chez tes Sarmates, voisins des Gètes au carquois redoutable. Ici, quoique étourdi par le fracas des armes qui retentissent autour de moi, je trouve dans la poésie quelque adoucissement à mes souffrances, et quoique, ici encore, il n'y ait point une seule oreille pour écouter mes vœux, cependant j'abrège et je trompe ainsi la longueur des jours. Si donc je vis encore, si je résiste à mes tortures, si je ne prends point en dégoût cette existence inquiète, c'est grâce à toi, ô ma Muse! car c'est toi qui me consoles, qui calmes mon désespoir et qui soulages mes douleurs. Tu es mon guide, ma compagne fidèle ; tu m'arraches aux rives de l'Ister pour m'élever jusqu'aux sommets heureux de l'Hélicon. C'est toi qui, par un rare privilège, m'as donné, pendant ma vie, cette célébrité que la renommée ne dispense qu'après la mort. L'envie, qui d'ordinaire se déchaîne contre les ouvrages contemporains, n'a encore déchiré de sa dent venimeuse aucun des miens, car, dans ce siècle si fécond en grands poètes, la malignité publique ne m'a point encore dégradé du rang que je tiens parmi eux, et quoique j'en reconnaisse plusieurs au-dessus de moi, on me dit pourtant leur égal, et je suis lu dans tout l'univers. Si les pressentiments des poètes ont quelque fondement, je dirai que, quand je mourrais à l'instant, je ne serais pas, ô terre! non, je ne serais pas ta proie. Que je doive ma réputation à la faveur ou au talent, reçois ici, tuteur bienveillant, le légitime hommage de ma reconnaissance.

NOTES DES TRISTES.

LIVRE QUATRIÈME

ÉLÉGIE I

- (1) On condamnait quelquefois les esclaves à travailler aux carrières, une chaîne aux pieds.
- (2) Ovide ne porta donc pas les armes en Asie, sous Varron, comme on l'a prétendu.

ÉLÉGIE II

- (1) Auguste et Tibère. Ovide savait que Tibère était parti pour venger la défaite de Varus ; cette expédition dura deux ans ; le poète présume ici que Tibère est vainqueur.
- (2) Drusus, fils de Tibère, et Germanicus son neveu, adoptés par Auguste.
- (3) Livie ou Liville, sœur de Germanicus, femme de Drusus ; Agrippine, fille de Julie et d'Agrippa, et par conséquent petite-fille d'Auguste, femme de Germanicus.
- (4) Les noms des peuples vaincus et des villes conquises étaient inscrits sur des cadres en bois.
- (5) Ces mots désignent Arminius, qui attira Varus dans des défilés où l'armée romaine fut taillée en pièces.
- (6) Allusion aux druides, V. Caesar, *Bell. Gall.*, liv. VI.
- (7) Drusus, frère de Tibère, avait fait quatre expéditions en Germanie, où il mourut.

(8) La marche triomphale, dit Adam, commençait au Champ de Mars, se dirigeait le long de la rue des Triomphes, traversait le Campus, le Circus Flaminius, jusqu'à la porte Triomphale, et de là, par les principales places publiques, se rendait au Capitole.

ÉLÉGIE III

(1) La sage-femme posait l'enfant sur la terre, aussitôt qu'il était né, en invoquant Ops (*ut opem ferret*) ; le père alors le relevait (*tollebat*), en s'adressant à la même déesse ; sous le nom de Levana (*levare*) ; cérémonie sans laquelle l'enfant n'eût pas été regardé comme légitime. De là l'expression de *tollere liberos*, avoir ou élever des enfants.

ÉLÉGIE IX

(1) Les cornes sont le symbole de la force ; la force des poètes est dans leurs vers ; Ovide veut donc dire qu'il n'a pas encore écrit pour se venger.

ÉLÉGIE X

(1) Hirtius et Pansa, consuls l'an de Rome 714, quarante-deux ans avant Jésus-Christ, périrent en combattant contre Antoine, près de Modène.

LIVRE CINQUIÈME

ÉLÉGIE I

Ce nouveau livre que je t'adresse des rivages gétiqnes, ami lecteur, tu le réuniras aux quatre autres qui l'ont précédé. Ici encore se reflètent les destinées du poète, et tu ne trouveras pas une seule page riante. Ma situation est sombre, sombre est ma poésie, et le style convient à la nature du sujet. Quand j'étais jeune et heureux, j'écrivis, sous l'influence de la jeunesse et du bonheur, ces vers que je voudrais tant aujourd'hui n'avoir pas écrits. Depuis ma chute, je ne cesse de chanter cette catastrophe inattendue, et je suis à la fois l'auteur et le héros de mes chants ; et pareil à l'oiseau du Caystre (1) qui, près d'expirer sur la rive, pleure et chante, dit-on, sa mort d'une voix défaillante, moi-même, jeté sur les lointains rivages de la Sarmatie, je fais en sorte d'avance que mes funérailles ne soient pas silencieuses. Si quelqu'un cherche ici des poésies badines et voluptueuses, je le prévins de ne pas lire ces vers. Gallus conviendra mieux à ses goûts, et Properce, si doux et si gracieux dans son style, et Tibulle, cet esprit si délicat. Ah ! plutôt au ciel que je n'eusse pas été moi-même du nombre de ces poètes ! Hélas ! pourquoi ma muse s'est-elle trop émancipée ? Mais j'expie ma faute. Il est en Scythie, relégué sur les bords du Danube, ce chanter de l'Amour au carquois redoutable ! Exerçant désormais mon esprit sur des sujets que tout le monde peut lire, j'ai voulu qu'il ne perdît pas le souvenir de son ancienne réputation. Si pourtant on me demande pourquoi ces tristes et éternels refrains, c'est que j'ai souffert de bien tristes épreuves. Il ne s'agit donc point ici d'une œuvre d'inspiration ou d'art. Je ne m'inspire, hélas ! que de ma propre infortune. Encore, mes vers n'expriment-ils qu'une faible partie de mes angoisses. Heureux celui qui peut compter ses peines ! Autant il est de rameaux dans les forêts, de grains de sable au fond du Tibre, de brins d'herbe dans le Champ de Mars, autant j'ai enduré de maux. Je n'y trouve de remède, je ne goûte de calme, que dans l'étude et dans le culte des Muses.

Mais, Ovide, diras-tu, quel terme auront donc tes poésies larmoyantes ? Pas d'autre que la fin même de mes malheurs. Ils sont pour moi une source intarissable de plaintes. Ce n'est pas moi qui parle, c'est le cri de ma destinée qui se fait entendre. Rends-moi à ma patrie, à mon épouse bien-aimée. Que la joie brille sur mon visage, que je redevienne tel que je fus jadis, que la colère de l'invincible César s'apaise, et des chants pleins d'allégresse s'échapperont de ma lyre. Elle ne s'égarera cependant plus comme elle s'égara jadis. C'est assez d'une première débauche qui m'a coûté si cher ! Ce que je chanterai, César l'approuvera. Qu'il daigne seulement adoucir un peu ma peine, et me permettre de fuir loin des Gètes barbares ! Jusque-là que doit-on attendre de ma Muse, sinon des accents plaintifs ? C'est la seule mélodie qui convienne à mes funérailles.

Mais tu pouvais, diras-tu, souffrir plus noblement, et dévorer tes chagrins dans le silence. C'est exiger qu'on souffre la torture sans pousser un gémissement, c'est défendre de pleurer, au malheureux atteint d'une blessure grave. Phalaris même permettait à ses victimes d'exhaler leurs plaintes à travers la bouche mugissante du taureau de Pérille. Achille ne s'offensa point des larmes de Priam, et toi, plus cruel qu'un ennemi, tu m'interdis les pleurs ! Quand le fils de Latone immola les enfants de Niobé, il ne l'obligea point à voir sa vengeance d'un oeil sec. C'est une consolation, dans un mal nécessaire, de pouvoir s'en plaindre : c'est pour cela qu'on entend gémir Procné et Alcyone ; c'est pour cela que, dans son antre glacé, le fils de Péan fatiguait de ses cris les rochers de Lemnos. La douleur comprimée nous étouffe, elle bouillonne dans notre sein, et sa violence s'accroît en raison de sa contrainte. Sois donc indulgent ou jette là tous mes ouvrages, si ce qui me console t'importune. Mais cela n'est pas possible, mes écrits n'ont jamais été funestes qu'à leur auteur.

Mais ils sont mauvais. Je l'avoue. Eh ! qui te force à les lire ? ou si tu as été déçu dans l'espérance d'y trouver quelque chose de bon, qui t'empêche de les rejeter ? Je ne les corrige pas ! Qu'on sache seulement, en les lisant, qu'ils sont nés dans ces lieux : ils ne sont pas plus barbares que le pays d'où ils sortent. D'ailleurs Rome ne doit plus me comparer avec ses poètes, mais je puis passer pour homme d'esprit parmi les Sarmates. Enfin, je n'aspire ici ni à la gloire ni à la renommée, cet ordinaire aiguillon du génie ; je ne veux que préserver mon âme des éternels soucis qui la rongent, et qui, en dépit de moi, ne cessent de l'envahir et de la pénétrer. J'ai dit pourquoi je continuerai à écrire. Voulez-vous savoir maintenant, pourquoi je vous envoie mes ouvrages ? c'est que, de quelque manière que ce soit, je veux être à Rome, au milieu de vous.

ÉLÉGIE II

Pourquoi pâlir ainsi quand tu reçois du Pont une lettre nouvelle ? Pourquoi l'ouvrir d'une main tremblante ? Rassure-toi. Ma santé se maintient. Mon corps, si débile d'abord et si incapable de supporter les fatigues, est assez vigoureux, et s'est endurci à force de souffrir. Ou peut-être suis-je parvenu au dernier période de faiblesse. Mais mon esprit est malade et languissant, il ne s'est point fortifié avec le temps. Mon âme est encore affectée des mêmes impressions qu'autrefois, et les blessures que j'espérais voir se cicatriser à la longue sont aussi vives que le premier jour. Les petits maux, il est vrai, se guérissent avec les années, mais avec les années les grandes douleurs ne font qu'empirer ! Le fils de Péan nourrit près de dix ans sa plaie envenimée par le sang de l'hydre. Télèphe eût péri dévoré par un incurable ulcère, si la main qui le blessa ne l'eût guéri. Puisse également, si je n'ai commis aucun crime, puisse celui qui m'a blessé verser le baume sur mes blessures, et, satisfait enfin d'un commencement d'expiation, ôter une seule goutte de cet océan d'amertumes ! Quand il en ôterait beaucoup plus, ce qui resterait serait beaucoup encore. La moindre portion de mon supplice est un supplice tout entier. Autant il y a de coquillages au bord de la mer, de fleurs

dans les parterres émaillés, de graines dans un pavot soporifique, autant la forêt nourrit d'hôtes, autant il y a de poissons qui nagent dans les eaux, d'oiseaux qui volent dans les airs, autant il y a de maux accumulés en moi. Vouloir les compter, c'est vouloir compter les flots de la mer Icarienne. Sans parler des accidents du voyage, des affreux dangers de la navigation, de ces mains toujours prêtes à me frapper, un pays barbare, et le dernier de ce vaste continent, un pays entouré de farouches ennemis est mon triste séjour.

J'obtiendrais d'être transféré ailleurs (car mon crime n'est pas un crime capital), si tu déployais pour moi tout le zèle que tu devrais à ma cause. Ce dieu, le salutaire appui de la puissance romaine, s'est plus d'une fois, après la victoire, montré clément envers son ennemi. Pourquoi donc hésiter ? Pourquoi craindre où tout est à espérer ? Ose l'aborder, le supplier. L'univers n'a rien de comparable à la bonté de César.

Malheureux ! que vais-je devenir si je suis abandonné même par mes proches, et si tu brises, toi aussi, le joug qui nous unit l'un à l'autre ? Où irai-je ? où réclamerai-je des secours dans ma détresse ? Mon navire a perdu toutes ses ancres. N'importe. Quelque odieux que je sois à César, je me réfugierai moi-même au pied de son autel sacré. L'autel d'un dieu ne repousse jamais les mains du suppliant. Ainsi donc, loin de Rome, je vais, si toutefois un mortel peut sans témérité s'adresser à Jupiter, adresser mes supplications à la divinité dont j'ai l'image ici sous les yeux.

Arbitre de cet empire, ô toi ! dont la conservation est une preuve de la sollicitude des dieux pour l'Ausonie, honneur et image de la patrie, qui te doit sa prospérité, héros aussi grand que le monde qui t'obéit ! puisses-tu séjourner longtemps sur la terre, bien que les cieux soient jaloux de te posséder ! puisses-tu n'aller que le plus tard possible prendre ta place parmi les astres ! Grâce pour moi, je t'en supplie. Suspends un moment les coups dont ta foudre me frappe. Ils suffiront encore à l'expiation de ma faute. Ton courroux, il est vrai, fut modéré : tu m'as laissé la vie. Ni les droits ni le titre de citoyen ne m'ont été enlevés. On ne m'a point arraché, pour le donner à d'autres, mon patrimoine, et ton édit contre moi ne me flétrit point du nom d'exilé ! Tous ces châtiments, je les redoutais, parce que je m'en reconnaissais digne, mais ta rigueur n'est pas allée si loin que ma faute. Tu me condamnas à vivre relégué dans le Pont, et à sillonner, de ma nef fugitive, la mer de Scythie. J'obéis, j'abordai aux affreux rivages du Pont-Euxin, dans cette terre située sous les glaces du pôle. Ce qui me tourmente le plus, ce n'est pas le froid éternel de ces climats, ni ce sol que des frimas incessants blanchissent et dessèchent, ni ce jargon barbare entièrement étranger à la langue latine, et dont l'élément grec s'efface, dominé par le gétique ; c'est l'état de blocus dans lequel nous tiennent sans cesse les peuples limitrophes, c'est ce faible mur qui nous protégé à peine contre leurs attaques. On est bien en paix quelquefois, mais en sûreté jamais, et quand nous n'avons pas les horribles réalités de la guerre, nous en avons toutes les craintes.

Oh ! que je change enfin d'exil, dussé-je être englouti par Charybde, près de Zancle, et, des eaux de ce gouffre, être précipité dans les eaux du Styx ; dussé-je être consumé, victime résignée, par les feux dévorants de l'Etna ; dussé-je être précipité du haut du rocher dans la mer du dieu de Leucade ! Ce que j'implore est aussi un châtement, car je ne me refuse pas à souffrir, mais je voudrais souffrir sans craindre pour mes jours.

ÉLÉGIE III

Voici le jour (1), si je ne confonds pas les dates, où les poètes ont coutume, ô Bacchus! de célébrer ta fête, où ils ceignent de guirlandes parfumées leurs fronts rayonnants, et, pour chanter tes louanges, demandent des inspirations à ta liqueur divine. Je me souviens d'avoir figuré parmi eux quand ma destinée me le permettait, et d'avoir offert plus d'une fois un hommage agréé, et maintenant, sous l'astre de Cynosure, j'habite la Sarmatie, voisine des Gètes féroces. Moi, dont la vie s'était jusqu'alors écoulée tranquille et sans fatigue, au sein de l'étude, dans la société des Muses, maintenant, éloigné de ma patrie, j'entends retentir autour de moi les armes des Gètes, après avoir préalablement souffert mille maux sur terre et sur mer. Que mon infortune soit l'effet du hasard, de la colère des dieux ou du sombre accueil que la Parque me fit à ma naissance, ta protection divine devait être acquise à l'un des apôtres sacrés du culte du lierre. Quand les trois sœurs, arbitres de nos destinées, ont rendu leurs décrets, n'est-il donc pas au pouvoir des dieux d'en empêcher l'exécution ? Cependant c'est par tes mérites que tu t'es élevé jusqu'aux demeures célestes, et de pénibles travaux t'en ont frayé la route. Loin de goûter le repos au sein de ta patrie, tu t'es aventuré jusqu'au Strymon glacé (2), dans la belliqueuse Gétie et dans la Perse ; tu as navigué sur le Gange au lit spacieux, et sur les autres fleuves où se désaltère l'Indien basané. Tel fut l'arrêt que les Parques, chargées de prier la trame fatale, prononcèrent deux fois à ta double naissance. De même, si un tel rapprochement avec les dieux n'est point sacrilège,

une destinée rigoureuse me courbe sous son joug de fer. Ma chute a été aussi terrible que celle du chef orgueilleux frappé devant les portes de Thèbes par la foudre de Jupiter. Cependant, tu n'as pu apprendre qu'un poète avait été foudroyé, sans te ressouvenir du sort de ta mère, et sans compatir au malheur du poète. Aussi, en promenant tes regards sur ces poètes que rassemblent tes mystères, tu dois te dire : Ne manque-t-il pas ici l'un de mes adorateurs ?

Sois-moi propice, ô Bacchus ! et qu'en récompense de ce bienfait, les ormeaux élevés fléchissent sous le poids de la vigne, et le raisin se gonfle d'un jus précieux ! Puissent de jeunes et folâtres satyres, unis aux bacchantes, former ton cortège, et faire retentir en ton honneur leurs bruyantes harmonies ! Puissent les os de Lycurgue, qui s'arma d'une hache impie (3), gémir douloureusement froissés dans leur tombe, et l'ombre sacrilège de Penthée (4) ne voir jamais la fin de ses

tourments ! Puisse briller éternellement dans le ciel et effacer par sa splendeur tous les astres voisins, la couronne de la princesse de Crète, ton épouse !

Viens à moi, viens soulager ma détresse, ô le plus aimable des dieux ! souviens-toi que je fus un de tes favoris. Les dieux, dit-on, sont liés entre eux par un commerce perpétuel. Que ta divinité essaie donc de fléchir celle de César.

Et vous, mes frères en Apollon, poètes, troupe amie des dieux, que chacun de vous, le verre en main, répète ma prière ; que l'un de vous, au nom d'Ovide, dépose sa coupe mêlée de ses pleurs, et, évoquant mon souvenir, dise, après m'avoir en vain cherché du regard : « Où est Ovide, naguère l'un de nous ? » Vous justifierez mon attente, si mon humeur bienveillante m'a fait aimer de vous ; si je me suis toujours abstenu d'une critique blessante ; si, en payant aux poètes anciens le tribut de respect qui leur est dû, je ne leur sacrifie pas les poètes contemporains. Puissiez-vous, à ce prix, obtenir d'Apollon ses constantes faveurs ! Conservez ensuite, puisque c'est le seul bonheur qui me reste, conservez mon nom parmi vous.

ÉLÉGIE IV

Écrite de la main d'Ovide, j'arrive des bords du Pont-Euxin, fatiguée d'une longue navigation. Il m'a dit en pleurant : « Va, puisque cela t'est permis, va visiter Rome. Ah ! que ta destinée est préférable à la mienne ! » Aussi c'est en pleurant qu'il a tracé ces lignes, et ce n'est point à sa bouche qu'il a porté son cachet avant de me sceller, mais à ses joues baignées de larmes. Si quelqu'un me demande quelle est la cause de sa tristesse, que celui-là aussi me demande à voir le soleil. Sans doute il ne voit pas non plus le feuillage dans les forêts, l'herbe tendre dans la vaste prairie, et les flots dans les larges fleuves ; il doit s'étonner aussi du désespoir de Priam, à la perte d'Hector et des cris de Philoctète atteint des poisons de l'hydre. Plût aux dieux que la situation d'Ovide fût telle qu'il ne pût justifier sa tristesse ! Il supporte toutefois, avec résignation, ses chagrins amers, et ne refuse pas, comme un cheval indompté, les entraves du frein. Il espère d'ailleurs que la colère du dieu ne sera pas éternelle, certain qu'il est d'avoir commis une faute et non pas un crime. Il aime à se rappeler souvent la clémence infinie de ce dieu, et à se citer lui-même comme un des nombreux exemples qui l'attestent, car s'il a conservé son patrimoine, son titre de citoyen, son existence enfin, il le doit à la générosité de ce dieu.

Pour toi, tu peux m'en croire, ô le plus cher de ses amis ! il te porte toujours dans son cœur. Il te compare au fils de Ménétius, au compagnon d'Oreste, au fils d'Égée ; il t'appelle son Euryate. Il n'est pas plus avide de revoir sa patrie et tous les objets dont il est privé en même temps, que de revoir tes traits et de rencontrer tes regards, ô toi qui lui sembles plus doux qu'un rayon de miel des abeilles de l'Attique.

Souvent il se reporte, en soupirant, à ce jour fatal que son trépas, hélas ! aurait dû devancer. Tous fuyaient sa disgrâce subite, comme un fléau contagieux, et n'osaient aborder le seuil d'une maison frappée de la foudre. Mais il n'a pas oublié que toi et quelques amis, si l'on peut dire de deux ou trois personnes quelques amis, vous lui restâtes fidèles, malgré son accablement. Il ne perdit rien alors de cette scène. Il te vit aussi affecté de ses maux que lui-même. Souvent il se retrace tes paroles, ta contenance, tes gémissements et les pleurs que tu répandais sur son sein, tes secours empressés, et ces consolations affectueuses que tu lui prodiguais, lorsque toi-même avais besoin de consolations. Pour tant de soins obligeants, il proteste que, soit qu'il vive, soit qu'il meure, il te voue une reconnaissance, un dévouement sans bornes. Il te le jure, par sa tête et par la tienne, qui, je le sais, ne lui est pas moins chère : une gratitude éternelle sera le prix de tant de générosité, et il ne souffrira point que tes bœufs n'aient labouré qu'un sable stérile. Continue ta noble tâche de défenseur de l'exilé. Cette prière, ce n'est pas lui, il est trop sûr de ton zèle, c'est moi-même qui te l'adresse à sa place.

ÉLÉGIE V

L'anniversaire de la naissance de mon épouse réclame les solennités accoutumées. Prépare, ô ma main, de pieux sacrifices ! Ainsi jadis, l'héroïque fils de Laërte célébrait peut-être, aux extrémités du monde, la naissance de Pénélope. Que ma langue n'ait que des paroles joyeuses, et se taise sur mes longs malheurs. Hélas ! sait-elle encore proférer des paroles de bonheur ? Revêtons cette robe que je ne prends qu'une fois dans l'année, et dont la blancheur contraste avec ma fortune ; élevons un autel de vert gazon, et tressons des guirlandes de fleurs autour de son foyer brûlant. Esclave, apporte l'encens qui s'exhale en vapeurs épaisses, et le vin qui siffle répandu sur le brasier sacré ! Heureux anniversaire, quoique je sois bien loin de Rome, je souhaite que tu m'apparaises ici dans toute la sérénité, et bien différent du jour qui m'a vu naître. Si quelque affliction nouvelle menaçait ma chère épouse, puisse le sort, pour l'en affranchir, lui tenir compte de mes propres malheurs ! et si naguère elle a été presque submergée par une horrible tempête, qu'elle vogue désormais en sûreté sur une mer tranquille, et jouisse des biens qui lui restent, ses pénates, sa fille et sa patrie. C'est assez pour elle qu'on m'ait arraché de ses bras. Malheureuse à cause de son époux, puisse du moins le reste de sa vie s'écouler sans nuages ! Qu'elle vive, qu'elle m'aime, absente, puisque le destin l'y réduit, et qu'elle compte encore de longues années. À ces années, j'ajouterais volontiers les miennes, si je ne craignais que la contagion de ma destinée n'empoisonnât la pureté de la sienne.

Rien n'est stable ici-bas : qui eût jamais pensé que je dusse un jour célébrer cette fête au milieu des Gètes ? Vois pourtant comme la brise emporte la fumée de l'encens vers l'Italie, vers ce pays qu'appellent tous mes vœux. Y aurait-il quelque sentiment dans ces vapeurs qui se dégagent de la flamme ? C'est volontairement, en effet, qu'elles fuient votre atmosphère, ô rives du

Pont ! et c'est ainsi que dans un sacrifice commun, fait sur le même autel, en l'honneur de deux frères ennemis qui s'entr'égorgèrent, on vit la flamme noire, complice de leur inimitié, se partager en deux, comme si elle eût obéi à leur ordre. Autrefois, il m'en souvient, cet événement me semblait impossible, et le fils de Battus passait à mes yeux pour un imposteur. Je crois tout aujourd'hui, puisque je te vois, vapeur intelligente, t'éloigner du pôle arctique, et te diriger vers l'Ausonie. Il est donc venu ce jour sans lequel, dans mon infortune, il ne serait pas de fête pour moi ; il a produit des vertus aussi sublimes que celles des héroïnes filles d'Éétion et d'Icarius (1) ; il vit éclore la pudeur, les penchants vertueux, l'honneur et la fidélité ; le bonheur seul ne parut point avec lui, mais à sa place accoururent la peine, les soucis, une destinée bien différente de celle que tu méritais, et les justes regrets d'une couche presque veuve.

Mais, sans doute que la vertu éprouvée par de longues traverses trouve dans le malheur même une occasion de gloire. Si l'infatigable Ulysse n'eût pas eu d'obstacles à surmonter, Pénélope eût vécu heureuse, mais obscure. Si son époux eût pénétré vainqueur dans la citadelle d'Échion (2), Evadné serait peut-être à peine connue de sa patrie. De toutes les filles de Pélias, pourquoi une seule est-elle célèbre ? C'est qu'une seule fut la femme d'un époux malheureux. Supposez qu'un autre guerrier ait touché le premier la plage troyenne, il n'y aurait pas de motif pour qu'on cite Laodamie ; ta tendresse aussi resterait inconnue au monde (et plutôt au ciel qu'elle dût l'être en effet !) si le vent de la fortune eût toujours enflé mes voiles.

Cependant, dieux immortels, et toi, César, qui dois t'asseoir parmi eux, mais alors seulement que tes années auront été aussi nombreuses que celles du vieillard de Pylos, épargnez, non pas moi, qui reconnais la justice de mon châtement, mais une femme innocente qui souffre et qui n'a pas mérité de souffrir.

ÉLÉGIE VI

Et toi aussi, en qui je mettais naguère toute ma confiance, toi qui fus mon asile et l'unique port où je m'abritai, tu abandonnes, après quelques efforts, la cause de ton ami, et tu rejettes si vite le pieux fardeau de la bienfaisance ! Le poids est accablant, je l'avoue, mais si tu devais le rejeter dans un moment difficile, il valait mieux ne pas t'en charger. Tu délaisses, nouveau Palinure, mon navire au milieu des flots. Arrête, et que ta fidélité ne soit pas inférieure à ton adresse. L'habile et fidèle Automédon abandonna-t-il jamais, au sein de la mêlée sanglante, les coursiers d'Achille ? La tâche une fois entreprise, vit-on jamais Podalire refuser ensuite au malade les secours de son art ? Il y a plus de honte à chasser un hôte qu'à ne pas le recevoir. Que l'autel qui fut mon asile n'aille pas s'écrouler !

Tu n'as eu d'abord à défendre que moi, mais aujourd'hui ce n'est plus moi seulement, c'est ton honneur que tu dois sauver, si je n'ai pas commis quelque faute nouvelle, si nul nouveau crime n'autorise en toi un changement si soudain.

Ah ! puissé-je, je le désire, de ma poitrine oppressée par l'atmosphère de la Scythie, exhaler mon dernier souffle, plutôt que de froisser ton cœur par la moindre faute, et de paraître digne de ton mépris ! Je ne suis pas tellement déprimé par le malheur, que sa longue durée ait affaibli mon esprit. Et quand cela serait, combien de fois, tu le sais, le fils d'Agamemnon n'a-t-il pas outragé Pylade ? Il est même vraisemblable qu'il frappa son ami. Pylade n'en persista pas moins dans son dévouement. Le malheur et la puissance ont cela seulement de commun, que l'un et l'autre commandent les égards. On cède le pas aux aveugles aussi bien qu'à ces hommes pour qui la prétexte, la verge du licteur et les paroles impérieuses réclament nos respects. Ainsi donc, si tu n'as pas pitié de moi, aie pitié de ma détresse ; je ne puis plus inspirer de colère à personne. Considère la moindre partie des chagrins et des maux que j'endure, elle surpassera tous ce que tu en peux imaginer. Autant il croît de joncs dans les marais humides, autant il se nourrit d'abeilles sur le sommet fleuri de l'Hybla, autant on voit de fourmis suivre un étroit sentier, emportant dans leurs greniers souterrains le blé qu'elles ont ramassé, autant est grande la foule de maux qui m'assiègent ! Et tu peux m'en croire, mes plaintes sont encore au-dessous de la réalité. Si quelqu'un trouve que ce n'est pas encore assez, qu'il répande du sable sur le rivage, des épis au milieu des moissons, et qu'il verse de l'eau dans l'Océan. Calme donc tes frayeurs chimériques, et n'abandonne pas mon navire aux hasards de la pleine mer.

ÉLÉGIE VII

C'est du pays où le large Ister se jette dans la mer que te vient cette lettre, maintenant placée sous tes yeux. Si tu jouis encore, avec la vie, d'une santé florissante, je suis du moins, au milieu de mes infortunes, heureux par quelque côté.

Cette fois, comme toujours, tu me demandes, cher ami, ce que je fais, quoiqu'il te fût facile sur ce point de suppléer à mon silence. Je suis malheureux. Ce mot résume toute ma déplorable existence. Il en sera de même de quiconque aura offensé César.

Es-tu curieux d'ailleurs de savoir quel est le peuple de Tomes, et quelles sont les mœurs des gens avec lesquels je vis ?

Quoique le peuple de ce pays soit un mélange de Grecs et de Gètes, cependant la race indomptée de ces derniers domine. Ce sont le plus souvent des cavaliers gètes ou sarmates que l'on voit aller et venir sur les chemins. Il n'est aucun d'eux qui ne porte son carquois, son arc et ses flèches trempées dans le venin de la vipère. Ils ont la voix sauvage, les traits farouches, et sont l'image frappante du dieu Mars. Ils ne coupent ni leur chevelure ni leur barbe, et leur main est toujours prompte à enfoncer le couteau meurtrier que tout barbare porte attaché à sa ceinture. Telle, ami, telle est la société au sein de laquelle vit ton poète, sans songer aux folâtres amours. Voilà ce qui frappe ses yeux et ses

oreilles. Eh ! puisse-t-il y vivre et ne pas y mourir, et que son ombre échappe du moins à ce séjour odieux !

Tu m'écris qu'on joue sur le théâtre (1), en présence de nombreux spectateurs, mes pièces mimiques, mêlées à des danses, et qu'on applaudit à mes vers. Ces pièces, tu le sais, je ne les avais pas destinées au théâtre, et ma muse n'en ambitionna jamais les applaudissements, mais, je suis reconnaissant de tout ce qui entretient mon souvenir, de tout ce qui fait prononcer à des bouches romaines le nom de l'exilé. Quelquefois, il est vrai, le ressentiment du mal que j'ai reçu de la poésie et des Muses me les fait maudire, mais quand je les ai maudites, je sens que je ne puis vivre sans elles, et je cours après le trait, encore tout sanglant de ma blessure, comme ce vaisseau grec qui, tout déchiré par les flots de l'Eubée, ose affronter ensuite les eaux de Capharée. Mes veilles d'ailleurs n'ont pour but ni la gloire ni le soin d'éterniser un nom qui, pour mon bonheur, aurait dû rester ignoré. Je veux captiver mon esprit par l'étude et tromper mes chagrins, et c'est ainsi que j'essaie de donner le change à mes cruels soucis. Que puis-je faire de mieux, perdu dans ces déserts ? Quelle autre distraction puis-je opposer à mes ennuis ? Si j'envisage le lieu où je suis, il est sans nul charme, et il n'en est pas de plus triste dans tout l'univers. Les hommes..., mais les hommes ici sont à peine dignes de ce nom. Ils sont plus sauvages et plus féroces que les loups. Ils n'ont pas de lois qu'ils craignent. Chez eux, la justice cède à la force, et le droit plie et s'efface sous l'épée meurtrière. Des peaux, de larges braies, les garantissent mal du froid, et de longs cheveux voilent leurs affreux visages. À peine leur langue a-t-elle conservé quelques vestiges de la langue grecque, encore ceux-ci sont-ils défigurés par la prononciation gétique. Il n'y a pas un homme dans tout ce peuple qui puisse, au besoin, exprimer en latin les choses les plus usuelles. Moi-même, poète romain (Muses, pardonnez-moi), je me vois forcé de recourir fréquemment à la langue sarmate ! Déjà même (je suis honteux de l'avouer) les mots latins, par l'effet d'une longue désuétude, me viennent avec peine. Sans doute, il s'est glissé dans ce livre plus d'un mot barbare, mais c'est le pays et non pas l'auteur qu'il en faut accuser. Cependant, pour ne pas perdre tout à fait l'usage de la langue de l'Ausonie, et pour que ma bouche ne reste pas fermée à l'idiome de mon pays, je m'entretiens avec moi-même, je répète les mots qui déjà me devenaient étrangers, et je manie encore ces signes de la pensée qui m'ont été si funestes. C'est ainsi que je trompe mon esprit et le temps ; c'est ainsi que je me distrais et que je détourne mon âme de la contemplation de ses maux. Je demande à la poésie l'oubli de mes souffrances ; si j'obtiens ce prix de mes veilles, je suis assez payé.

ÉLÉGIE VIII

Je ne suis point tombé si bas, malgré la gravité de ma chute, que je sois encore au-dessous de toi, au-dessous duquel nul homme ne saurait être. Quelle est donc la cause, ennemi pervers, de ta rage contre moi, et pourquoi insulter à des malheurs que toi-même tu peux subir un jour ? Ces maux qui m'écrasent et qui

seraient capables d'arracher des larmes aux bêtes sauvages n'ont donc pas la puissance de t'attendrir ? Tu ne crains donc pas la Fortune, debout sur sa roue mobile, et les caprices de cette déesse, ennemie des paroles orgueilleuses ? Ah ! sans doute, Némésis (1) me vengera justement de tes insultes ! pourquoi fouler aux pieds mon malheur ? J'ai vu périr dans les îlots l'imprudent qui s'était moqué d'un naufragé ; l'onde, me disais-je, ne fut jamais plus équitable. Tel refusait naguère à l'indigence les plus vils aliments, qui mendie aujourd'hui le pain dont il se nourrit. La Fortune volage est, dans sa course, errante et incertaine ; rien ne peut fixer son inconstance ; tantôt elle sourit, tantôt elle prend un air sévère ; elle n'a d'immuable que sa légèreté. Et moi aussi, j'étais florissant, mais ce n'était qu'un éclat éphémère, un feu de paille, qui n'a brillé qu'un instant.

Toutefois, que ton cœur ne s'enivre point d'une joie cruelle. Je ne suis pas sans quelque espoir d'apaiser la divinité, soit parce que ma faute n'a pas été jusqu'au crime, et que, si elle a imprimé une tache sur ma vie, elle n'a du moins rien d'odieux, soit parce que, du couchant à l'aurore, le vaste univers n'a pas un mortel plus miséricordieux que celui qu'il reconnaît pour maître. Oui, si la force ne saurait le dompter, l'humble prière a le pouvoir de toucher son cœur, et, à l'exemple des dieux, parmi lesquels il doit siéger un jour, il souffrira que je lui demande, avec le pardon de ma faute, d'autres grâces encore que j'ai à solliciter (2).

Si, dans le cours d'une année, tu comptes les beaux jours et les jours nébuleux, tu verras que ceux-là sont en plus grand nombre. Ainsi donc, ne triomphe pas trop de ma misère, et songe que je puis un jour me relever. Songe qu'il est possible que César pardonne, que tu rencontres avec dépit ma figure au milieu de Rome, et que je puis t'en voir à ton tour expulsé pour des motifs plus graves. Ce sont là, après les vœux qui m'intéressent d'abord, mes vœux les plus ardents.

ÉLÉGIE IX

Oh ! si tu me permettais d'inscrire ton nom dans mes vers, que de fois on l'y verrait paraître ! Inspiré par la reconnaissance, je ne chanterais que toi, et aucune page de mes livres ne se terminerait sans parler de toi ; Rome entière (si toutefois Rome, perdue pour moi depuis mon exil, me lit encore) saurait combien je te suis redevable ; l'âge présent et les âges futurs connaîtraient ton dévouement, si toutefois mes écrits résistent aux injures du temps ; instruits de ta conduite, les lecteurs ne cesseraient de te bénir, et la gloire te récompenserait d'avoir sauvé la vie à un poète. Si je vis, c'est à César d'abord que je le dois ; mais, après les dieux tout-puissants, c'est à toi que je rends grâce de mon salut. César m'a donné la vie, mais cette vie qu'il m'a donnée, c'est toi qui la protège, c'est toi qui me fais jouir du bienfait que j'ai reçu de lui (1).

Tandis que tous mes amis s'éloignaient, la plupart épouvantés par ma catastrophe, et les autres affectant une terreur qu'ils n'éprouvaient pas, tandis

que, spectateurs éloignés et tranquilles de mon naufrage, aucun d'eux ne daignait tendre la main au malheureux luttant contre les flots irrités, seul tu es venu arracher aux gouffres du Styx ton ami à demi-mort, et, si je suis encore en état de te témoigner ici ma reconnaissance, c'est aussi ton ouvrage. Que les dieux, et César avec eux, te soient toujours propices ! je ne saurais former des vœux plus complets.

Voilà, si tu y consentais, ce que j'exposerais au grand jour, et dans des vers travaillés avec soin.

Et maintenant, ma Muse, en dépit du silence que tu lui imposes, peut à peine s'abstenir de proclamer ton nom, malgré ta défense. Semblable au chien qui, après avoir découvert la piste d'une biche craintive, lutte inutilement contre la laisse qui le tient captif, semblable au coursier fougueux qui frappe tour à tour de la tête et du pied les barrières de la lice qu'on tarde trop à ouvrir, ma Muse, liée et enchaînée par une loi impérieuse, brûle de révéler la gloire d'un nom qu'il lui est interdit de prononcer. Cependant, pour que tu ne sois pas victime de la gratitude d'un ami, j'obéirai, ne crains rien, j'obéirai à tes ordres. Mais je romprais cette obéissance si tu devais me soupçonner d'être ingrat. Je serai donc, et tu ne me le défends pas, je serai donc reconnaissant, et, tant que je verrai la lumière du soleil (puissé-je ne plus la voir bientôt !), je consacrerai ma vie à ce pieux devoir.

ÉLÉGIE X

Depuis que je suis dans le Pont, trois fois l'Ister, trois fois les eaux de l'Euxin, ont été enchaînés par les glaces. Il me semble que mon exil a duré déjà autant d'années que les Grecs en passèrent sous les murs de Troie, la ville de Dardanus. On dirait ici que le temps est immobile, tant ses progrès sont insensibles ! tant l'année poursuit lentement sa révolution ! Pour moi le solstice n'ôte rien à la longueur des nuits. Pour moi, l'hiver n'amène pas de plus courtes journées. Sans doute, la nature a changé ses lois à mon égard, et prolonge, avec mes peines, la durée de toutes choses. Le temps, pour le reste du monde, suit-il sa marche ordinaire, et n'y a-t-il que le temps de ma vie qui soit en effet plus pénible sur les côtes de ce pays, dont le nom d'Euxin est un mensonge, sur ce rivage doublement sinistre (1) de la mer de Scythie ?

Des hordes innombrables, qui regardent comme un déshonneur de vivre autrement que de rapines, nous entourent et nous menacent de leurs agressions féroces. Nulle sûreté au dehors. La colline sur laquelle je suis, est à peine défendue par de chétives murailles, et par sa position naturelle. Un gros d'ennemis, lorsqu'on s'y attend le moins, fond tout à coup comme une nuée d'oiseaux, et a plutôt enlevé sa proie qu'on ne s'en est aperçu. Souvent même, dans l'enceinte des murs, au milieu des rues, on ramasse des traits qui passent par-dessus les portes inutilement fermées. Il n'y a donc ici que peu de gens qui osent cultiver la campagne, et ces malheureux tiennent d'une main la charrue, et

de l'autre un glaive. C'est le casque en tête que le berger fait résonner ses pipeaux assemblés avec de la poix, et la guerre, au lieu des loups, sème l'épouvante au sein des troupeaux timides. Les remparts de la place nous protègent à peine, et, même dans l'intérieur, une population barbare, mêlée de Grecs, nous tient encore en alarme, car des barbares demeurent ici confusément avec nous, et occupent plus de la moitié des habitations. Quand on ne les craindrait pas, on ne pourrait se défendre d'un sentiment d'horreur, à voir leurs vêtements de peaux, et cette longue chevelure qui leur couvre la tête. Ceux-mêmes, qui passent pour être d'origine grecque, ont échangé le costume de leur patrie contre les larges braies des Perses ; ils parlent, du reste, un langage commun aux deux races, tandis que je suis obligé de recourir aux signes pour me faire comprendre. Je suis même ici un barbare, puisque personne ne m'entend, et que les mots latins sont la risée des Gètes stupides. Souvent, en ma présence, ils disent impunément du mal de moi, ils me font peut-être un crime de mon exil, et comme, tandis qu'ils parlent, il m'arrive d'approuver par un signe ou de désapprouver, ils en tirent des conclusions fâcheuses contre moi. Ajouter à cela que le glaive est ici l'instrument d'une justice inique, et que souvent les parties en viennent aux mains en plein barreau. Ô cruelle Lachésis ! qui n'a pas suspendu plus tôt la trame d'une vie condamnée à subir maintenant l'influence d'un astre si funeste !

Si je me plains de ne plus voir ni vous, ô mes amis ! ni ma patrie, et d'être relégué aux extrémités de la Scythie, ce sont là des tourments réels ! Mais j'avais mérité d'être banni de Rome, mais peut-être aussi n'avais-je pas mérité qu'on m'assignât cet horrible séjour ! Ah ! que dis-je, insensé ! la vie même pouvait m'être ravie sans injustice, puisque j'avais offensé le divin César !

ÉLÉGIE XI

Tu te plains, dans ta lettre, de ce que je ne sais quel misérable t'a appelée, dans la chaleur d'une discussion, femme d'exilé. J'ai partagé ta douleur, non parce que mes infortunes me rendent susceptible (je suis habitué dès longtemps à souffrir tout sans murmure), mais parce que c'est sur toi, que je voudrais préserver de toute atteinte, qu'a rejaiilli mon humiliation, et que tu as eu, je pense, à rougir de mes châtiments. Aie patience et courage : tu as subi une épreuve bien plus cruelle le jour où la colère du prince m'arracha de tes bras.

Il se trompe cependant cet homme qui me qualifie d'exilé. La peine qui a suivi ma faute n'est pas si rigoureuse. Mon plus grand supplice est d'avoir offensé César, et je voudrais que ma dernière heure eût prévenu son mécontentement. Toutefois, ma barque, quoique maltraitée, n'est ni brisée ni submergée, et si elle ne trouve point de port, elle vogue toujours sur les flots. César ne m'a ôté, ni la vie, ni mon patrimoine, ni les droits de citoyen, quoique j'eusse mérité par ma faute de perdre tous ces biens, mais, parce que je fus coupable sans être criminel, il s'est borné à m'éloigner de ma patrie et de mes foyers, et, comme

tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, j'ai senti les effets de la bonté du dieu. Lui-même, dans son arrêt, me qualifie de relégué, et non d'exilé, et mon juge me rassure ici sur ma cause.

C'est donc à juste titre, César, qu'autant qu'il m'est humainement possible, je célèbre tes louanges dans mes poésies imparfaites. C'est à juste titre que je supplie tes dieux de te fermer longtemps encore les portes de l'Olympe, et de laisser loin d'eux ta divinité séjourner encore parmi nous. Tel est, il est vrai, le vœu de tout l'empire, mais comme les fleuves se précipitent dans l'Océan, un faible ruisseau lui paie aussi son humble tribut.

Pour toi, dont la bouche m'appelle exilé, cesse d'aggraver ma peine par cette qualification mensongère.

ÉLÉGIE XII

Tu m'écris de charmer par l'étude le temps déplorable de mon exil, afin de préserver mon esprit d'une honteuse et mortelle léthargie. Ce conseil, ami, est difficile à suivre : les vers sont enfants du plaisir, ils veulent de la tranquillité d'esprit, et ma fortune est le jouet des tempêtes, et il n'est pas de sort plus triste que le mien. C'est demander à Priam qu'il se réjouisse aux funérailles de ses fils, à Niobé, veuve de sa famille, qu'elle danse et célèbre des fêtes. Relégué seul parmi les Gètes, aux extrémités du monde, suis-je libre, selon toi, de m'occuper de mes malheurs ou de mes études ? Quand tu me supposerais une âme forte et stoïque, telle que fut, dit-on, celle de l'accusé d'Anytus (1), ma philosophie croulerait encore sous te poids écrasant d'une disgrâce pareille à la mienne. La colère d'un dieu est plus puissante que toutes les forces humaines. Ce vieillard, proclamé sage par Apollon, n'aurait pas eu la force d'écrire au milieu des tourments que j'endure (2). Quand on oublierait sa patrie, quand on s'oublierait soi-même, et que tout sentiment du passé pourrait s'éteindre, la crainte du péril interdirait toute oeuvre qui demande de paisibles loisirs. Or, le séjour où je suis, est entouré d'innombrables ennemis. D'ailleurs, émoussée par une longue inaction, ma verve est languissante, et a beaucoup perdu de sa vivacité première. Le sol fertile que la charrue ne retourne pas fréquemment ne produira plus que des ronces et des plantes parasites. Le coursier perd son agilité dans un repos trop prolongé, et se laisse dépasser dans la lice par tous ses rivaux. La barque demeurée trop longtemps hors de l'eau, son élément

habituel, se pourrit enfin et s'entrouvre de toutes parts. Ainsi, moi qui ne fus jusqu'ici qu'un écrivain médiocre, je désespère de m'égalier désormais moi-même. Mes longues souffrances ont énervé mon génie, et il n'a presque plus rien conservé de son ancienne vigueur. Bien des fois cependant, comme je le fais en ce moment, j'ai pris mes tablettes, et j'ai voulu rassembler quelques mots sous les lois du rythme poétique, mais ce que j'écrivais n'était pas des vers ou bien c'étaient des vers comme ceux-ci, triste image des malheurs du poète et du séjour qu'il habite.

Enfin, le désir de la gloire est pour le génie un puissant mobile, et l'amour de la louange un germe fécond. L'éclat de la renommée, de la réputation, me séduisit autrefois quand un vent propice soufflait dans mes voiles. À présent, je ne suis pas assez heureux pour être épris de la gloire, et je voudrais, s'il était possible, être inconnu au monde entier.

Est-ce parce que mes premiers vers ont réussi que tu me conseilles d'écrire encore, et de ne pas laisser mes succès se ralentir ? Mais qu'il me soit permis de le dire, sans vous irriter, doctes sœurs : vous êtes la principale cause de mon exil, et, comme l'inventeur (3), si justement puni, de ce taureau d'airain, je porte la peine de mes propres œuvres.

Je devais, dès lors, rompre sans retour avec la poésie, et, déjà naufragé, ne pas tenter de nouveau les hasards de la mer. Mais si, par une ardeur insensée, je reviens encore à des études qui m'ont été si funestes, c'est peut-être que ce séjour m'offre tous les moyens de les cultiver. Non, ici pas un livre, pas une oreille complaisante et qui comprenne ce que veulent dire mes paroles. Partout règne la barbarie avec ses accents sauvages ; partout retentissent la voix du Gète et ses épouvantables éclats. Je crois moi-même avoir désappris la langue latine (4), et déjà aussi je sais parler le gète et le sarmate !

Et pourtant, à vrai dire, ma muse ne peut résister au besoin de faire des vers. J'écris et puis, je brûle ce que je viens d'écrire ; un peu de cendre, voilà le résultat de mes peines. Je voudrais ne plus écrire un seul vers, mais je ne le puis, et c'est pourquoi mon travail est la proie des flammes. S'il parvient jusqu'à vous quelque production de mon esprit, ce n'est qu'un lambeau isolé, ravi au feu par hasard ou par remords. Plût au ciel que cet *Art d'Aimer*, qui perdit son maître trop confiant, eût été ainsi réduit en cendres !

ÉLÉGIE XIII

Des rivages gétiques, Ovide, ton ami, t'envoie ce salut (1), si toutefois on peut envoyer ce que l'on n'a pas soi-même. En effet, le mal dont mon esprit est atteint s'est, par une sorte de contagion, communiqué à mon corps, afin qu'aucune partie de mon être n'échappât à la souffrance. Depuis plusieurs jours, je ressens dans le côté de poignantes douleurs, que je ne dois attribuer peut-être qu'au froid rigoureux de cet hiver. Cependant si tu vas bien, je ne saurais être tout à fait mal. Lorsque, dans le désastre de ma fortune, je t'ai rencontré, c'est toi qui me servis d'appui.

Après m'avoir donné des preuves éclatantes de tendresse et fait tous les jours, pour me sauver, des efforts inouïs, tu ne m'adresses presque jamais un mot de consolation, coupable ami, et ton dévouement serait complet si tu étais moins avare de paroles. Répare cet oubli, et quand tu te seras corrigé de ce grief unique, la moindre tache ne déparera point un si bel ensemble. J'insisterais sur ce reproche, si je ne considérais que tu peux m'avoir adressé des lettres

sans qu'elles me soient parvenues. Fassent les dieux que mes plaintes soient téméraires, et que je t'accuse à tort de m'oublier ! Mais il est évident que mon cœur a deviné juste. Non, il n'est pas permis de croire qu'une âme comme la tienne soit accessible à l'inconstance. La blanche absinthe ne croîtra plus dans le Pont glacé, ni le thym parfumé sur le mont Hybla (2) en Sicile, avant qu'on te puisse convaincre d'indifférence pour ton ami. La trame de mes jours n'est pas si noire encore !

Quant à toi, pour te mettre à l'abri de toute accusation mal fondée, fais en sorte que tu n'aies pas même contre toi les apparences, et de même que jadis nous passions le temps à converser longuement ensemble jusqu'à ce que la nuit vînt nous surprendre au milieu de nos entretiens, qu'ainsi nos lettres soient aujourd'hui les messagères de nos épanchements secrets, et que les tablettes et la main suppléent au silence de la langue.

Mais, pour ne point paraître trop défiant sur ce point, je borne à ces quelques vers mes sollicitations. Reçois mes adieux, formule ordinaire qui termine chaque lettre, et puisse ta destinée être différente de la mienne !

ÉLÉGIE XIV

Tu vois combien je t'ai donné dans mes livres de témoignages éclatants de mon estime, ô toi, mon épouse, que j'aime plus que moi-même ! Il peut se faire que la fortune jalouse conteste la sincérité du poète. Cependant, mon génie t'assure au moins quelque célébrité. Tant qu'on me lira, on lira ainsi tes titres de gloire, et il est impossible que les flammes du bûcher te consomment tout entière. Quoique les malheurs de ton époux puissent appeler sur toi la pitié d'autrui, tu trouveras des femmes qui voudront être ce que tu es, qui t'estimeront heureuse d'avoir été associée à ma fortune, et qui porteront envie à la tienne. En te comblant de richesses, je ne t'aurais pas fait un don plus précieux. L'ombre du riche n'emporte rien avec soi chez les morts. Je t'ai donné un nom immortel, et maintenant tu possèdes ce que je pouvais t'offrir de mieux.

Ajoute à cela que tu es mon unique appui dans ma détresse, et que tu n'en as pas recueilli un honneur médiocre. Ma voix pour te louer n'est jamais restée muette. Tu dois être fière des jugements de ton époux.

Continue donc, afin qu'on ne puisse taxer mes éloges d'exagération. Sauve-moi, et sauve en même temps la foi que tu m'as jurée. Tant que nous fûmes ensemble, ta vertu fut sans tache, et ta probité inattaquable n'obtint que des louanges. Après ma catastrophe, elle ne s'est pas démentie. Puisse-t-elle bientôt couronner son oeuvre avec éclat !

Il est facile à une femme d'être vertueuse, quand elle manque de raison pour ne l'être pas, quand rien, dans son époux, ne s'oppose à l'accomplissement de ses devoirs. Mais lorsqu'un dieu fait gronder son tonnerre, ne pas se dérober à l'orage, c'est là le comble de la tendresse, de l'amour conjugal. Elle est rare, la

vertu qui ne se règle pas sur la fortune, qui reste ferme et constante quand celle-ci disparaît ! S'il en est une cependant qui n'ambitionne d'autre récompense qu'elle-même, et qui jamais ne s'incline devant l'adversité, on voit, en calculant la durée, qu'elle fait l'entretien de tous les siècles et l'admiration de tous les pays, de tous les peuples du monde.

Vois comme, après tant d'années, la fidélité de Pénélope est encore célèbre, et son nom plein de vie ! Vois comme on chante encore les vertus de l'épouse d'Admète, de celle d'Hector et de la fille d'Iphis (1), qui ne craignit pas de se jeter dans les flammes du bûcher ! comme dure toujours la réputation de la reine de Phylacé (2), dont l'époux s'élança le premier sur le sol troyen ! Je n'ai pas besoin de ta mort, mais de ton amour et de ta fidélité. La gloire doit te coûter peu de chose à conquérir. Au reste, ne crois pas que je te rappelle ces exemples parce que tu ne fais rien pour les suivre. Je déploie mes voiles, quoique la rame suffise encore pour faire glisser ma barque. Te conseiller d'agir, comme déjà tu agis toi-même, c'est te donner des éloges, c'est approuver tes actes et les encourager.

NOTES DES TRISTES.

LIVRE CINQUIÈME

ÉLÉGIE I

(1) Le cygne est ainsi appelé du Caystre, petit fleuve près d'Éphèse.

ÉLÉGIE III

(1) C'était le 15 des calendes d'avril (18 mars). (Voy. *Fastes*, III, 713.)

(2) Le Strymon, fleuve de Thrace.

(3) Lycurgue, roi de Thrace, ennemi du culte de Bacchus, s'arma d'une hache pour détruire les vignes de son royaume.

(4) Penthée, roi de Thèbes, fut mis en pièces par sa mère et sa tante, qui célébraient des orgies auxquelles il voulait s'opposer. (*Métam.*, III, 511)

ÉLÉGIE V

(1) La fille d'Étion était Andromaque et celle d'Icarius, Pénélope.

(2) Échion fut un des compagnons de Cadmus, fondateur de Thèbes.

ÉLÉGIE VII

(1) Voyez la note 38 du livre II.

ÉLÉGIE VIII

(1) Némésis était ainsi appelée de Rhamnus, bourg de l'Attique, où elle avait un temple.

(2) Le mot *roganda* n'est pas une redondance, comme on l'a cru, et joint au mot *plura* qui le précède, il exprime qu'Ovide demande, outre le pardon de sa faute, quelque chose qu'il est facile de comprendre, c'est à dire la punition de son ennemi.

ÉLÉGIE IX

(1) Cette élégie peut bien avoir été adressée à Sextus Pompée, comme la V^e du liv. IV. Du moins, Ovide déclare-t-il dans *Les Pont.*, IV, V, 31, et XV, 2, comme ici, v.11 et 12, qu'après César, c'est à lui qu'il doit la vie. C'est d'ailleurs lui (IV, V) qui lui avait défendu de le nommer, et il le dit ici, *si sineres* ; 23, *si paterere*, et 25 *quamvis est jussa quiescere*. C'est encore lui qui protègea Ovide dans la Thrace (*Pont.*, IV, V. 35), comme nous le voyons ici, v. 15.

ÉLÉGIE X

(1) Ici le jeu de mots est manifeste.

ÉLÉGIE XII

(1) Socrate fut, comme on le sait, accusé par Anytus, Mélitus et Lycon, d'impiété envers les dieux.

(2) Socrate, dit Cicéron (*de Orat.* III, 46), n'écrivit jamais rien. Ce fut Platon, son disciple, qui transmit la doctrine de son maître à la postérité.

(3) Pérille. (*Voy.* III, XI, 41 et suiv.)

(4) *Voy. Pont.*, III, II, 40.

ÉLÉGIE XIII

(1) *Voy.* liv. III, III, 89; *Pont.*, I, X, 1 ; *Héroïd.*, IV, I)

(2) Cette épithète de *Trinacris* et le nom de *Trinacria*, venaient à la Sicile de ses trois promontoires, Lilybée, Pélore et Pachynum.

ÉLÉGIE XIV

(1) Évadné, femme de Capanée.

(2) Laodamie, reine de Phylacé, ville de Thessalie, dans la Phtiotide ; elle était petite-fille de Philacus, puisqu'elle avait épousé Protésilas, fils d'Iphicus, dont Philacus était le père.